DC
33.5
.T6
1287
v.2
SMRD

CHRONIQUES

DES

TUILERIES

ET DU

LUXEMBOURG.

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/chroniquesdestui02touc

CHRONIQUES

DES

TUILERIES

ET DU

LUXEMBOURG,

PHYSIOLOGIE DES COURS MODERNES,

PAR

G. TOUCHARD-LAFOSSE.

AUTEUR DES RÉVERBÈRES, CHRONIQUES DE NUIT DU VIEUX ET DU NOUVEAU PARIS, DE MARTHE LA LIVONIENNE, ETC.

II.

PARIS.

CHARLES LACHAPELLE, ÉDITEUR,

75, RUE SAINT-JACQUES.

1837.

I.

FORMATION DE LA COUR IMPÉRIALE.

—

En d'autres temps, et lorsque les jugemens de l'opinion et de l'histoire auront cessé d'être des élans passionnés, on pourra, mieux qu'aujourd'hui, apprécier ce que Napoléon, premier général et premier citoyen du monde, sacrifia de grandeur réelle pour se faire empereur.

Nul contemporain ne s'était élevé jusqu'à lui; il avait dû, des sommités de sa gloire, regarder en bas pour apercevoir les trônes que son pied venait d'ébranler.... Il lui fallut redescendre pour s'asseoir au rang des potentats qui les occupaient... L'impartiale postérité marquera d'une main sûre ce premier degré de la décadence d'un mortel naguère sans pareil; bornons-nous à remarquer qu'il déchut, car dès lors il eut des égaux.

Mais ce qui fit déchoir davantage ce grand homme, ce fut de devenir le copiste des têtes couronnées, dans ces petites combinaisons de vanité, imaginées pour couvrir le tuf des grandeurs héréditaires. Lui dont la vie débordait d'éclatantes actions, lui qui s'était fait une renommée d'or et de diamans, qu'avait-il besoin, par exemple, d'exhumer ces pauvretés d'étiquette et de protocole que les vieilles dynasties appliquaient à leur règne, comme le costumier couvre de paillettes fausses et d'oripeau l'étoffe, sans valeur, d'un habit de théâtre?... Une maison, des grands officiers, deux livrées, l'une à broderies, l'autre galon-

née... ne vous semble-t-il pas voir Alexandre jouant à la toilette-madame avec la femme et les filles de Darius.

L'entourage digne de Napoléon, c'eût été ces braves généraux qui l'avaient aidé à vaincre; ces doctes magistrats avec lesquels il discutait le Code civil; ces hommes de savoir et d'expérience, dont le concours fixait ses vues élevées sur l'administration publique et les finances.

L'uniforme rapé du guerrier, la robe sévère du légiste, le frac modeste du savant, même l'habit grossier du laboureur, eussent été la plus belle parure des Tuileries... C'était là, nous pouvons l'affirmer, une cour noble et grande; car son aspect seul eût dit au peuple: Nous sommes ici pour toi, non pour nous; le devoir nous y rassemble, non la vanité.

Mais Napoléon obéit à d'autres inspirations : tout héros qu'il était, il trahit l'humaine nature par un bon nombre de ces faiblesses qui tachent une vie illustre.

Ces infirmités morales le portèrent donc à

se composer une maison impériale, dès qu'il eut échangé sa couronne civique, qui brillait au jugement de l'ame, contre le diadème des rois, qui ne brille qu'aux yeux.

Il eut tout, ou du moins à peu près tout à faire, pour opérer cette grande métamorphose. Les allures de Napoléon lui-même n'étaient pas royales, quoique ses volontés le fussent essentiellement. Tout le monde aux Tuileries avait besoin des premiers rudimens d'une éducation de cour : il fallut chercher des professeurs... La recherche ne fut pas longue : il se trouva une foule de gens empressés d'ouvrir des cours d'étiquette. Parmi les dames, on doit citer, en première ligne, madame de Montesson, la duchesse douairière de Duras et madame de Larochefoucauld. Parmi les hommes, se présentèrent tout d'abord MM. de Ségur et de Narbonne; vint ensuite l'abbé de Sambucy, qui fut spécialement chargé de présider au cérémonial de la chapelle, tandis que les deux ex-comtes pliaient aux réminiscences de Versailles, les corps un peu raides, les humeurs un peu rudes, les

esprits un peu francs des habitués de la nouvelle cour impériale.

Mais Napoléon voulut aussi qu'on recourût, pour plus d'authenticité, aux traditions écrites des beaux temps de l'Œil-de-Bœuf. Un des érudits convoqués rapporta, légèrement rongé par les rats, un petit livre relié en maroquin, sur la couverture duquel ressortait une large fleur de lis d'or. On l'ouvrit avec vénération : ce n'était rien moins qu'un recueil de tout ce qui avait constitué l'étiquette de la cour de France, sous le règne des trois derniers Bourbons.

La découverte d'un troisième poème d'Homère, voire même d'une partie inédite des Commentaires de César, n'eut pas, assurément, procuré à l'empereur une satisfaction comparable à celle qu'il éprouva lorsqu'on lui remit ce volume précieux. Il fut immédiatement confié à M. Aignan, bel esprit breveté du château, avec injonction de rajeunir, mais sans altération aucune, ce qu'il pouvait y avoir de trop vieux dans le livre dont il s'agit. Il est probable que ce travail important compléta les

titres académiques de M. le secrétaire des préfets du palais, et lui mérita la charge d'aide des cérémonies, qu'il obtint un peu plus tard.

Quoi qu'il en soit, on vit paraître un beau matin le plus jolit petit volume du monde, intitulé *des étiquettes de la cour de Napoléon*. On le distribua, sans perte de temps, à tout ce qui faisait partie de la maison souveraine, et, sur l'heure, on se prit à étudier ce catéchisme, depuis le cabinet de l'empereur jusqu'au chenil habité par les palefreniers. Nous avons eu sous la main un exemplaire du fameux digeste Aignan, et nous pouvons assurer que le courtisan le plus méticuleux n'y eût pas découvert la moindre omission. Le Justinien de l'étiquette impériale ne s'était pas arrêté aux plus minutieuses cérémonies; pas même aux plus niaises obligations imposées aux divers fonctionnaires de la couronne; étendant à perte de vue les convenances ou plutôt les puérilités, il prescrivait des règles, des limites pour les démarches, gestes, facultés, paroles de toute personne attachée aux palais impériaux....

L'impératrice elle-même ne pouvait, hors telle ou telle situation prévue, passer dans la partie la plus secrète de sa garde-robe, sans forfaire à l'étiquette.

Il est juste de consigner ici l'éloge du zèle que chacun déploya, malgré toute l'aridité d'une telle étude, à se pénétrer des dispositions du nouveau code. On vit des dames charmantes qui certes ne manquaient pas d'agréables passe-temps, apprendre leur leçon par cœur avec un courage exemplaire ; on eût dit qu'elles craignaient d'avoir des mauvais points en arrivant aux Tuileries, si elles commettaient la moindre erreur dans le nombre de pas exigé, dans l'inclination de tête prescrite, dans le mouvement de bras décrété et dans le sourire officiel. Il ressortait bien assez de ridicule déjà des accidens qu'on ne pouvait prévoir : comme de sentir craquer la robe à queue traînante, sur laquelle un page étourdi venait à marcher, ou de s'embarrasser soi-même les pieds dans les plis redoublés de ce long vêtement. Un jour de grande réception, il arriva quelque chose de plus grave encore à

une des dames du palais, madame de C***. Elle se disposait à saluer l'empereur, au moment où je ne sais quel chambellan, placé devant elle, exécutait sa dernière courbette, pour se jeter sur un des côtés du salon, et démasquer ainsi madame de C***. Par malheur, le monsieur, rompant du pied gauche au moment où la dame avançait le pied droit, engagea son épée entre les plis antérieurs de sa robe. L'officier du palais s'aperçut alors qu'il se déclarait un embarras derrière lui; il voulut se retourner, et ce fut précisément ce qui mit le comble à l'infortune de l'intéressante fonctionnaire.

L'épée, en se dérangeant avec vivacité de gauche à droite, dans l'instant même où madame de C*** levait le pied, lui fit perdre l'équilibre; elle tomba lourdement; et la fatale brette, ayant acquis par cette chute la puissance du levier, acheva de porter la présentation de l'infortunée dame du palais, infiniment au delà de toute étiquette.

Soudain les dames l'entourèrent; mais la vivacité d'une action ne peut jamais égaler

celle d'un coup-d'œil. Le brillant état-major qui remplissait le salon ne s'attendait pas, assurément, à une si complète inspection. Madame de C*** laissa écouler trois semaines avant de reparaître aux Tuileries; mais enfin elle y reparut avec assez de résolution : elle tenait, dit-on, de bonne part, que nulle femme de la cour n'était aussi bien faite qu'elle.

La maison impériale se composait d'une armée de grands officiers, de fonctionnaires civils et militaires, de dames diversement qualifiées, et d'une nombreuse domesticité; on la divisait en maison de l'empereur et maison de l'impératrice. Parlons d'abord de la première :

Le service de l'empereur offrait six grandes divisions : la chapelle, le palais, la chambre, les cérémonies, l'écurie et la grande vénerie; six grands officiers de la couronne répondaient à ces divisions.

Le grand aumônier avait sous sa direction six aumôniers ordinaires, archevêques ou évêques, deux chapelains et un maître des cérémonies.

Le grand maréchal du palais donnait des ordres à trois préfets, deux maréchaux-des-logis, quatre fourriers, un secrétaire-général et un quartier-maître. Les gouverneurs de tous les palais impériaux et leurs adjudans relevaient aussi du grand-maréchal.

Le grand chambellan avait la haute main sur les chambellans, dont le nombre était à peu près illimité; sur tout le service de la chambre.

Le grand-maître des cérémonies était secondé par quatre introducteurs des ambassadeurs, maîtres des cérémonies, et par deux aides des cérémonies, secrétaires à l'introduction des ambassadeurs..

Le grand écuyer avait sous son commandement un premier écuyer, un écuyer commandant, dix-huit écuyers ordinaires, un secrétaire général de son service, un quartier-maître des écuries. Le gouverneur des pages, les pages et leurs professeurs dépendaient aussi du grand écuyer. Quand les officiers d'ordonnance de l'empereur ne recevaient pas

les ordres directs de sa majesté, ils pouvaient en recevoir du grand écuyer.

Au grand veneur obéissaient un capitaine commandant des chasses au courre, deux lieutenans et deux pages de la vénerie; un capitaine commandant des chasses au tir et un lieutenant porte-arquebuse.

Indépendamment de ces six divisions du service, dirigées par des dignitaires ayant le titre de grands officiers de la couronne, il y avait 1° l'intendance générale des biens de la couronne, d'où relevaient le comité pour les affaires contentieuses, l'intendance des bâtimens, les architectes des palais, l'administrateur des parcs et jardins, les inspecteurs du mobilier, l'administrateur des forêts, les capitaines forestiers et l'administrateur particulier des domaines; 2° l'intendance générale du domaine extraordinaire de la couronne, comprenant un conseil de six à huit membres et un trésorier; 3° l'intendant général des domaines privés; 4° le secrétaire d'état de la famille impériale; 5° le service de santé, composé de trois premiers médecins, quatre mé-

decins par quartier, quatre médecins consultans, trois premiers chirurgiens, quatre chirurgiens par quartier, deux chirurgiens-adjoints, cinq chirurgiens consultans, un chirurgien-dentiste, un premier pharmacien et trois pharmaciens ordinaires; 6° le cabinet de l'empereur, composé de : un secrétaire du portefeuille, un secrétaire archiviste, un directeur du cabinet topographique, deux secrétaires du même cabinet, deux bibliothécaires; 7° les huissiers de la chambre et du cabinet, dont le nombre était de douze.

La maison de l'impératrice se composait de : un grand aumônier, une dame d'honneur, une dame d'atour, trente-six dames du palais : vingt-quatre Françaises et douze Italiennes; quatre dames d'annonce, deux premières femmes de chambre, une lectrice. Les hommes attachés à la même maison étaient : un premier chambellan, un second chambellan-introducteur des ambassadeurs, quatre chambellans ordinaires, quatre écuyers cavalcadours, un intendant-général de la maison,

un secrétaire des commandemens, deux premiers valets de chambre.

Les fonctionnaires de l'office appartenaient au service inférieur, comme les cuisiniers et leurs aides. L'empereur n'avait pas voulu ériger en service d'honneur les fonctions qui ne rapportaient qu'aux détails de la table..... sous le règne des Bourbons, en récompense, le premier maître d'hôtel fut un grand officier de la couronne. Cette différence suffirait presque pour caractériser les deux époques : la gloire militaire à celle de Napoléon; le triomphe culinaire à celle de Charles X.

L'empereur, pour le service immédiat de sa personne, employait quatre valets de chambre et le mameluck Rustan ; l'impératrice avait quatre femmes de chambre ordinaires. Le nombre des valets de pied et des personnes attachées aux écuries s'élevait à plusieurs centaines.

Après avoir poussé aussi loin que possible l'énumération du personnel de la maison impériale, nous allons aborder les détails, plus

piquans, des intrigues auxquelles sa formation donna lieu.

L'empereur, et ce fut une de ses plus malheureuses inspirations, tenait essentiellement à former, en grande partie, sa maison d'honneur de personnes appartenant à l'ancienne noblesse; mais on s'est généralement trompé dans l'interprétation de cette préférence. Ce souverain, sorti si récemment encore de la foule, ne prétendait point, comme on l'a tant répété, relever l'éclat de sa cour en y attachant quelques débris, assez peu éclatans, de celle de Versailles; il ne se flatta pas davantage de rallier, par des bienfaits, ces notabilités d'ancien régime à sa dynastie naissante: il les connaissait trop bien pour concevoir une telle espérance.... Sa véritable pensée fut de soumettre à sa couronne d'un jour ces orgueils séculaires; de courber du moins leurs dos, s'il ne pouvait faire fléchir leur vanité. En un mot, ce fut en abaissement qu'il leur imposa, non en lustre qu'il en attendit, que Napoléon s'appliqua la valeur de l'argent, des titres et des cordons dont il rétribua ces dé-

voûmens fallacieux. Il n'ignora pas un instant les ironies de comédie française, les joyeusetés d'œil-de-bœuf que sa cour, encore un peu gauche, il faut en convenir, inspirait aux habitans de l'hôtel de Luynes. Il savait que, là, certains marquis, devenus lieutenans-généraux au grand lever de Louis XV, pour avoir jeté quelque gentil oiseau de passage dans la cage du Parc-aux-Cerfs, égayaient le cercle héraldique aux dépens de ces généraux roturiers, qui s'étaient permis de conquérir un bâton de maréchal à la pointe du sabre. L'empereur avait ses rapports quotidiens sur les propos des douairières édentées dont les œillades assassines avaient mendié, dix années durant, une séance des petits appartemens, afin de réhausser leur illustration d'un bout de déshonneur royal..... Sa Majesté riait de bon cœur en lisant ses bulletins du faubourg Saint-Germain, parce que, en définitive, toute cette critique se résumait en demandes journalières de restitutions de bois, ou d'emplois dans la maison impériale.

Ce qui, surtout, amusait beaucoup Napo-

léon, c'était cette tactique qui consistait à solliciter avec humilité la clé de chambellan ou le brevet de dame du palais; puis à se proclamer victime lorsque les démarches avaient réussi. Mais il arriva plus d'une fois que les nobles solliciteurs furent dupes de ce manége, et fournirent aux *décrassés* des Tuileries l'occasion d'une bonne revanche de sarcasmes.

M. T***, auditeur au conseil d'État, se trouvait un soir dans un salon du faubourg Saint-Germain, près de l'ex-marquise d'E***, qui daigna accueillir son salut avec un sourire bienveillant, bien que ce jeune fonctionnaire fût issu d'un simple négociant.

— Mon Dieu, Monsieur, lui dit-elle après les premiers complimens d'usage, il n'est donc pas possible, au temps où nous vivons, de vivre dans son hôtel ou dans ses terres, sans qu'une malencontreuse faveur vous y poursuive..... Ne voilà-t-il pas que Bonaparte s'est avisé de nommer mon fils auditeur au conseil d'État.... Vraiment oui, le pauvre garçon est votre collègue, M. T***.

— C'est assurément beaucoup d'honneur

pour moi et pour le conseil d'État, répondit T*** piqué au vif..... Je présume même que sa majesté tirera un immense avantage de la présence de M. d'E*** dans son conseil, quand il sera parvenu à écrire lisiblement. Mais je dois vous faire observer, Madame, que le martyre de M. votre fils a été quelque peu provoqué.

— Comment cela, Monsieur?

— Je veux dire, Madame, que si l'empereur est devenu coupable d'une faveur envers votre illustre famille, c'est qu'elle a été sollicitée.

— Sollicitée... vous vous trompez, répliqua la marquise en rougissant.

— Ah! je vois ce que c'est, reprit le jeune homme qui parut s'inspirer d'une réflexion; la longue et très-respectueuse supplique que j'ai vue chez l'archi-chancelier aura été adressée à sa majesté pour vous jouer pièce.... Je gagerais que votre signature, qui s'y trouve parbleu bien, est de toute fausseté; et voyez jusqu'où le mauvais plaisant auquel il faut attribuer cette mauvaise action a poussé la perfidie : imaginez-vous qu'il a fait apostiller ce placet par huit

ou dix fonctionnaires de la nouvelle cour, qui ont l'honneur de vous connaître intimement. J'avoue, Madame, qu'il est difficile de jouer à quelqu'un un tour plus infâme; je vous conseille de protester contre la nomination de M. votre fils; et, si vous le désirez, j'intenterai, en votre nom, un procès criminel à l'insigne faussaire qui, dans le but de ternir le beau nom d'E***, a pétitionné pour vous à la cour des Tuileries.

Madame d'E*** balbutia quelques paroles insignifiantes, dont chacun put aisément conclure qu'elle avait bien et dûment sollicité le brevet de son fils; et, quoique la scène se passât en plein faubourg Saint-Germain, les rieurs furent tous pour le roturier T*** qui venait de mater avec esprit l'orgueilleuse marquise.

Quelque chose d'un peu plus direct encore arriva, dans le même temps, à la marquise de Bouil***. Madame de Larochefoucauld, dame d'honneur de l'impératrice Joséphine, se trouvait un jour chez madame de Balby... vous savez, la maîtresse *ad honores* du comte de Pro-

vence : cette ex-favorite qui, s'étant, de bonne heure, convaincue que les avantages attachés à ses amours sérénissimes compensaient mal les désagrémens de l'exil, avait pris le parti de rentrer en France... mais qui ne laissait pas d'escarmoucher à Paris au profit des légitimités bourbonniennes, à l'intégrité desquelles la friponne avait attenté jadis... fort heureusement sans possibilité de résultat. La nouvelle dame d'honneur étant donc chez madame de Balby, celle-ci lui dit avec un petit ricanement critique :

— Madame de Bouil*** sort d'ici ; la pauvre femme se plaint amèrement de ce qu'on la désigne dans le monde comme dame du palais... mais elle s'en est défendue de manière à me prouver qu'il n'en est rien...

— Ce que vous me dites-là, Madame, répondit madame de Larochefoucauld, me fait une peine infinie...

— Ah ! je conçois, répliqua madame de Balby en se pinçant les lèvres, vous ne voulez pas que l'on décrie la sublime cour dont vous faites partie.

— Non, Madame, ce n'est pas cela... mais je vois avec une profonde douleur que madame de Bouil*** a des momens d'aliénation mentale, ou de somnambulisme fort disgracieux pour sa gloire.

— Je ne vous comprends pas, dit l'ex-favorite de Monsieur.

— Tenez, dit froidement madame de Larochefoucauld en tirant un papier de son sac, voici une lettre par laquelle madame de Bouil***, sans doute en dormant, a demandé la place de dame du palais; et notez que cette supplique est la troisième... La nomination est maintenant parvenue à cette dame... mais on peut la faire révoquer...

— Mon Dieu, Madame, gardez-vous-en bien... ce que j'en dis tient à des opinions qui ne peuvent changer.

— Et qui changeraient sans avantage, repartit la dame d'honneur en se levant. Quant à madame de Bouil***, je vous engage à lui conseiller de mettre plus d'accord à l'avenir entre ses discours et ses actions.

Vous concevez que toutes ces escobarderies

de l'orgueil anté-révolutionnaire prêtaient beaucoup à rire aux parvenus des Tuileries. Mais rien ne provoqua plus vivement leur hilarité que la lettre suivante, qui parvint à l'impératrice Joséphine au moment où l'on formait sa maison.

MADAME,

« Votre Majesté va prouver à l'Europe « qu'elle est digne du rang où le bonheur des cir- « constances l'a fait monter : elle n'a, pour cela, « qu'à jeter les yeux sur le nom *qui décore* cette « demande, et agir en conséquence. Dans la « société que fréquentait madame la vicomtesse « de Beauharnais, ce nom n'a pu manquer de « frapper souvent ses oreilles ; cela suffit, sans « contredit, pour le recommander à l'impéra- « trice. Quant à la personne qui a l'honneur de « le porter, comme l'élévation de son existence « lui permit rarement d'avoir celui de se ren- « contrer avec madame la vicomtesse de Beau- « harnais, elle se croit obligée d'entrer, à cet « égard, dans quelques détails avec Votre Ma- « jesté.

« Lorsqu'un usage plus long de la puissance « souveraine aura fait connaître à Votre Ma- « jesté les illustres maisons avec lesquelles elle « est appelée à la partager, elle apprendra « que, de toutes celles que l'Allemagne révère « comme antiques, et redoute comme puis- « santes, la mienne, une des plus antiques, et « jadis la plus puissante, compte des alliances « sur tous les trônes et des hommes d'État « dans tous les cabinets.

« Issue d'une branche collatérale de la mai- « son de Lorraine, alliée par les femmes aux « Bourbons de Naples, il n'est pas de rang auquel « je ne puisse monter ; il est peu de prétentions « que je ne doive raisonnablement avoir. Les « miennes, cependant, se *bornent* à demander à « Votre Majesté la place de *sa dame d'honneur :* « comme c'est la première de la cour, et qu'elle « fut offerte à une personne qui depuis de- « vint reine de France, je ne crois pas m'a- « vilir en la sollicitant, ni déroger en l'exer- « çant.

« Si cet emploi n'eût pas été promis par la « feue reine, nul doute que je ne l'eusse rem-

« pli auprès d'elle : elle eût acquitté ainsi la « dette des convenances et du sang. Plus heu- « reuse que cette souveraine infortunée, Votre « Majesté accomplira ses intentions en m'ac- « cordant une place à laquelle j'ai tant de droits. « Je jouirai sans doute de tous ses avantages; « *mais Votre Majesté en aura* tout l'honneur. »

Lorsque cette étonnante lettre fut mise sous nos yeux, un trait de plume charitable avait été passé sur les noms dont on ne pouvait plus distinguer que : *Alexandrine*, *duchesse de la R. B.*, *née princesse de D.* Mais la demande ci-dessus avait été mise sur le bureau de Napoléon, *décorée*, en toutes lettres, de ces noms que l'on révérait comme antiques, et que l'on redoutait comme puissans.... L'impératrice avait eu la faiblesse d'écrire en marge : *recommandée à l'empereur*.

Napoléon était de bonne humeur lorsque sa vue s'arrêta sur la lettre que lui renvoyait Joséphine; il fut contraint, à plusieurs reprises, d'en interrompre la lecture pour s'abandonner aux plus irrésistibles accès de fou rire qu'il eût éprouvés de sa vie. Puis il se prit à

relire le placet d'un ton comiquement déclamatoire, pour en égayer le grand maréchal Duroc.

— Hé bien, mon cher, que pensez-vous de cela ? dit Napoléon en essuyant ses yeux larmoyans; auriez-vous pu croire que la folie humaine pût aller jusque-là.

— Sire, Votre Majesté a-t-elle bien lu la date, et cette lettre ne serait-elle pas de l'an 1404?

— Non, parbleu, voilà bien 1804.... Mais, comme vous dites, général, on pourrait croire que la pétitionnaire est une dame châtelaine du XV^e^ siècle, qui, douée d'une longévité de quatre cents ans, n'aurait été en rapports qu'avec la grammaire de Restaut.

— Son impertinence mériterait une bonne leçon...

— Je l'ai déjà, mon cher.

A ces mots l'empereur saisit sa plume, en fit jaillir, coup sur coup, quatre ou cinq pâtés, et traça rapidement au bas de la lettre : « La « requérante, étant trop grande princesse pour « être dame d'honneur, nous la nommons

« dame d'annonce du palais de l'impéra-
« trice. »

— Monsieur de Pan***, reprit Napoléon en élevant la voix pour que le chambellan de service l'entendît de la pièce voisine, veuillez porter ce papier à l'impératrice.

Et la lettre de la dame à l'illustration de laquelle il ne manquait que d'être alliée au Père éternel, fût remise, toute ouverte, à M. de Pan*** qui, chemin faisant, dut y puiser une bonne leçon.

Joséphine rit beaucoup à son tour de la boutade de l'empereur ; peut-être, après avoir ri, lui vint-il à la pensée qu'elle n'avait guère été moins folle que l'illustre princesse de D... en apostillant son placet insolent; mais Sa Majesté se garda bien de le renvoyer à la requérante. Toujours dominée par sa vénération pour les grandeurs d'autrefois, l'impératrice avait trouvé presque naturelle l'indicible inconvenance d'une lettre où elle était plusieurs fois insultée. Il est inimaginable qu'avec de l'esprit, du jugement et un tact exquis des bienséances, Joséphine n'eût jamais pu se rendre maîtresse

d'une sorte de respect pour des personnes de l'ancienne cour; respect devenu ridicule lorsqu'elle était assise sur un trône, qu'elle-même semblait frapper ainsi de dérision.

Il arrivait souvent à cette princesse d'entretenir ses dames de son élévation avec une franchise complètement dépourvue d'adresse et même de dignité... Par exemple, elle leur racontait, avec une naïveté trop naïve aussi, qu'elle se trouvait malheureuse d'être forcée par l'étiquette de rester assise, quand des femmes naguère ses égales ou même ses supérieures, entraient chez elle; que rien ne lui paraissait plus pénible que de leur parler en langage d'apparat, lorsqu'il lui eût été si agréable de les entretenir avec une bonté affectueuse.

Il résultait de cet aveu, infiniment trop expansif, que les dames du service d'honneur, quelquefois même les femmes du service inférieur, s'affranchissaient d'une notable partie du respect qu'elles devaient à leur souveraine. Madame de Larochefoucauld surtout affectait les allures et le ton d'une duègne sévère, plutôt qu'elle ne s'imposait les égards respectueux

dus à l'impératrice. Il lui arrivait même de gronder quelquefois sa majesté, et de lui dire des choses désobligeantes. Un jour, cette dame, durant un voyage aux bords du Rhin, fit une véritable scène à l'impératrice, parce qu'elle l'avait fait dîner avec le général Ordener, qu'elle appelait le gendarme de monseigneur le duc d'Enghien. « Voilà, Madame, lui dit-elle, de « ces choses que je prévoyais lorsque je me dé- « fendais avec persévérance de l'honneur d'ap- « partenir à votre maison... J'aurais su gré à « Votre Majesté de m'épargner la disgrace de « dîner avec ce général. »

Si l'empereur eût connu ce propos inconvenant, madame de Larochefoucauld, malgré les bonnes qualités qui dominaient en elle, n'eût pas dîné le lendemain à la cour.... et l'on doit convenir que Napoléon aurait eu raison.

L'apprentissage des courtisans et des courtisés fut, comme on le pense bien, fécond en maladresses, en gaucheries, en balourdises : la cour des Tuileries ressembla, pendant six mois, à ces troupes de comédiens qui jouent une pièce sans la savoir parfaitement. Il y avait

eu pourtant au château plusieurs répétitions générales avant la première représentation. Néanmoins, on s'embrouilla fort souvent, surtout dans les qualifications... Vous savez, en représentant une comédie nouvelle, il arrive qu'on applique mal les noms, les titres : on dit l'abbé pour le marquis, la comtesse pour Lisette, Frontin pour le président. Il en fut ainsi aux Tuileries : le défaut d'habitude, l'oubli, quelquefois la timidité, causaient les plus drôles d'erreurs. Après s'être trompé, l'on se reprenait, et l'on se trompait davantage; ce dont il résultait des *citoyen consul* se combinant avec *votre majesté*, ou des *sire général*, ou *madame sa majesté*, ou même *citoyenne impératrice*.

Malgré le soin qu'on avait pris d'établir un protocole, la correspondance qui parvenait à la cour et celle adressée aux principaux fonctionnaires de l'État renfermaient les plus singulières confusions. Il n'était pas rare de voir en vedette *mon empereur;* d'autres fois le correspondant, convaincu qu'il fallait que le respect trouvât place dans une lettre écrite au souverain, la terminait par : *Je suis très-respectueuse-*

ment, Sire, votre concitoyen; ou bien par : *Agréez, Sire, l'hommage de mon respect. Salut et fraternité.*

Les altesses, les excellences, les éminences, les grandeurs départies aux personnages élevés en dignité, furent long-temps un dédale inextricable pour les inexpériences républicaines : si le guide-âne, imprimé par ordre de la cour, manquait, on donnait de l'*altesse* au simple préfet, ou l'on réduisait le prince au régime de l'*excellence*. Le maréchal d'empire était affublé d'une *éminence*, tandis que le membre du sacré collége se voyait insulté d'un *citoyen cardinal*.

Jamais, durant ses études de jeune pensionnaire, Joséphine n'avait été assujettie à un labeur comparable à celui que l'étiquette lui imposait journellement. Il fallait que, le matin, dans son lit, elle apprît sa leçon du jour pour les présentations, et qu'elle classât dans sa tête les complimens spéciaux qu'elle devait adresser aux personnes présentées, ainsi que les questions qu'il était d'usage de leur faire. De la bonne volonté, certainement elle en appor-

tait beaucoup à ce travail; mais ses distractions étaient fréquentes, et sa mémoire, peu caressée par ces détails fastidieux, les retenait toujours mal. Il en résultait que, malgré l'assistance d'un souffleur, placé derrière S. M., elle balbutiait, estropiait les noms, confondait les personnes et commettait les plus étranges erreurs.

Il y avait, pour ces sortes de confusions, des jours néfastes : dans une seule présentation, l'impératrice dit qu'elle recevait avec reconnaissance, de la bouche d'un ambassadeur de Portugal, les hommages du *prince régnant*, au lieu du *prince régent;* elle fit complimenter sur *sa haute réputation militaire* un électeur archevêque, et de plus paralytique; puis elle couronna cette audience en demandant à une princesse d'Allemagne, qui était supérieure d'une abbaye, combien elle avait eu d'enfans.

Napoléon, seul peut-être, s'était élevé tout d'un coup au niveau de son rôle. Joséphine disait plus tard : « J'avoue que, malgré mon « habitude du monde et la connaissance de ses « usages, les premiers jours de l'étiquette im-

« périale n'ont pas laissé que d'être embarras-
« sans pour moi. L'empereur, au contraire,
« s'en est fait un jeu, un plaisir; et de tout le
« palais c'est lui, sans contredit, qui l'enten-
« dait le mieux.... Il est probable, ajoutait
« l'impératrice, que l'empereur apprécie ces
« hypocrisies politiques à leur juste valeur;
« mais, en les considérant d'un point plus élevé,
« il croit qu'aux yeux des peuples elles suffi-
« sent pour rendre au pouvoir l'ascendant que
« tant d'années d'anarchie lui ont fait perdre. »

Il est constant que, trois mois après son investiture, Napoléon trônait avec un grand aplomb, et qu'il plaçait déjà sa personne au dessus de tout ce qui constitue la grandeur souveraine. Le palais, où les rois ses prédécesseurs avaient pu se trouver au large, lui parut étroit dès la première année de son règne. Il en fit un jour l'observation d'une manière fort peu populaire. Il s'était montré à une des croisées de son appartement; la foule assemblée au pied du château criait : *Vive l'empereur!* « En vérité, s'écria Napoléon, je « suis le souverain le plus mal logé de l'Europe;

« on n'a jamais imaginé de laisser approcher « le public aussi près d'une demeure royale. » Malgré cette observation, l'empereur ne fit pas creuser un saut-de-loup entre le public et lui; peut-être se rappela-t-il aussi que le logement qu'il occupait, moins de dix années avant ce jour-là, rue du Mail, au troisième étage, était encore plus incommode que celui des Tuileries.

Napoléon, qui se trouvait mal logé aux Tuileries, ne pouvait être à l'aise dans le château de Saint-Cloud; aussi, lorsqu'il en prit possession, déclara-t-il « qu'on lui avait fait des ap- « partemens comme pour une fille entretenue; « qu'il n'y avait là que des colifichets, des pa- « pillotes, et rien de sérieux. » On sait qu'il consacra douze ou quatorze millions à donner de la gravité à cette résidence souveraine.

C'est à cette époque, c'est-à-dire au milieu de l'année 1804, qu'il faut faire rapporter les prétendues leçons de poses et d'attitudes souveraines que Napoléon se serait fait donner par Talma. Lorsque ce grand acteur se rendait à Saint-Cloud pour quelque représentation, l'empereur se plaisait à s'égayer avec lui de ces

propos ridicules dont le Roscius français se montrait fort contrarié. « Vous avez tort, mon « cher, lui disait sa majesté, je n'aurais rien « de mieux à faire si j'en avais le temps. Quel « que soit le mérite de l'homme destiné à do- « miner les autres hommes, il a toujours be- « soin d'un certain prestige pour leur imposer. « Combien de rois ont régné plus assis ou cou « chés que debout; mais ils siégeaient avec « noblesse ou paressaient avec dignité, et leur « règne fut environné d'autant de vénération « que celui des monarques guerriers.... L'éti- « quette, j'en conviens, est la grandeur des sots; « mais ne sont-ils pas ici-bas en majorité? « Montrons-leur donc toujours les plus belles « décorations de notre théâtre, et ne leur en « laissons jamais voir les châssis. »

Nous disions, il n'y a qu'un instant, que le Père éternel seul, parmi les puissances de l'univers, ne se trouvait pas appartenir à la parenté de cette duchesse de la R... B..., qui s'était humiliée jusqu'à demander la place de dame d'honneur.... Mais il se rencontra quelqu'un de plus hardi parmi les premiers courtisans

de la cour impériale : c'était un membre de la famille *Levis;* lequel, agitant sa marotte ordinaire dans les salons des Tuileries, se prétendait descendre de la bonne Vierge, non pas en ligne directe, ce qui eût senti prodigieusement le fagot, mais en ligne collatérale... Du reste *descendre* était bien le mot, puisqu'il fallait s'élever jusqu'au ciel, par la pensée, pour reprendre à sa souche une si glorieuse race. Il est vrai que la mère du Sauveur s'appelait *Levi...*; l'on pouvait chicaner un peu la famille *Levis* sur le retranchement d'un petit *S*, quoiqu'en style de rebus, il y eût dans ses prétentions mêmes une suffisante compensation.

La nouvelle noblesse, celle que le faubourg Saint-Germain appelait *noblesse du sabre*, sans se douter que cette injure d'intention était un véritable compliment, s'amusa beaucoup de la généalogie Levis : on dit même que le crayon badin d'un chambellan roturier dessina deux caricatures qui firent fortune dans les salons de Paris. L'une d'elles représentait Noé s'acheminant vers l'arche, et portant sur ses épaules un énorme ballot étiqueté : *Papiers de la*

famille de Levis. Sur le second dessin, on voyait la vierge Marie, donnant audience à un monsieur debout devant elle, le chapeau à la main : « Couvrez-vous, mon cousin, » disait-elle. — « C'est pour ma commodité, cousine, » répondait l'autre, qui n'était rien moins qu'un Levis.

Malgré cette divine parenté, les *Levis* ne dédaignèrent pas de rendre hommage à Napoléon, quoiqu'il ne descendît que d'un souverain du Bas-Empire [1]. Peut-être cette soumission tint-elle à certaine circonstance qui dérangeait tant soit peu les filiations primitives du monde, et dont nous devons compte à nos lecteurs. Napoléon, passant un jour à Arras, fut complimenté par M. Lachaise, préfet du Pas-de-Calais, dont le discours commençait ainsi : « *Dieu créa Bonaparte et se reposa...* » Vous concevez que ce système de création répand un singulier doute sur la lignée d'Adam. Et puis

[1] Il paraît hors de doute que les Bonaparte descendaient des *Comnène*, empereurs d'Orient. Voyez nos *Souvenirs d'un demi-siècle* et les *Mémoires de madame la Duchesse d'Abrantès*, tom. 1.

ce n'était pas seulement en fait de généalogie que M. Lachaise se montrait un audacieux novateur : vous allez voir.

L'empereur, ayant accepté une fête que lui avait offerte cet administrateur ultra-courtisan, fut prié de passer dans le parc à la nuit close.

— Est-ce que vous voulez me faire chasser aux flambeaux? dit Napoléon en riant.

— Non, Sire, répondit l'édile du Pas-de-Calais avec un sourire pertinent; je crois avoir mieux compris le goût de Votre Majesté.

Or voici l'innovation que M. le préfet avait fait jaillir de sa féconde imaginative : deux compagnies d'élite de la garnison s'étaient rendues à la préfecture, et l'on avait attaché secrètement une petite lanterne allumée entre les épaules de chaque soldat. Le surplus du spectacle, confié à la direction d'un chef de bataillon, offrit à l'empereur une suite d'évolutions où les lanternes paraissaient et disparaissaient, tantôt toutes ensemble, tantôt partiellement, ce qui formait une succession de lignes

lumineuses et d'éclipses fort agréable à voir.

Cependant Napoléon trouva ce jeu puéril :

— J'avoue, M. le préfet, dit-il à l'ordonnateur, qu'il n'est pas ordinaire de voir manœuvrer une illumination; mais j'aurais mieux aimé passer une revue toute simple, toute vulgaire... Mes soldats, voyez-vous, sont habitués à briller autrement qu'à la manière des vers luisans.

Ce fut une grande affaire que l'adoption des armes impériales. On se fixa promptement au choix de l'aigle; il n'en pouvait être autrement : on avait dit l'aigle des Césars; il fallait qu'on dît l'aigle de Napoléon... Mais il existait aussi des Césars modernes, et l'empereur ne trouvait pas qu'il fût précisément glorieux de leur être assimilé. — Comment, disait-il dans son conseil intime, représenterai-je mon aigle : ceux de Vienne et de Pétersbourg ont deux têtes.... en suivant l'allégorie, je crois que je pourrais, sans vanité, donner trois têtes au mien; mais ce serait une étrange monstruosité. Tenons-nous-en donc au royal oiseau avec ses formes ordinaires.

— On peut d'ailleurs s'en rapporter à

Votre Majesté, dit un des conseillers délibérans, pour prouver au monde que son aigle au chef unique vaut bien les aigles à deux têtes d'Autriche et de Russie.

— Et comme je prétends prouver aussi, continua vivement Napoléon, que mon aigle sera toujours prêt à prendre son vol, il aura les ailes déployées.

On accueillit par un *très-bien!* en chorus cette idée martiale; puis l'empereur reprit :

— Le globe du monde sous la serre de l'aigle serait trop ambitieux; et rien ne me semble niais comme l'ambition des armoiries... D'ailleurs un de *mes prédécesseurs*, Charlemagne, avait adopté ce globe.... c'est usé.... J'aime mieux la foudre entre les serres de mon oiseau.... cela me semble une allégorie plus éloquente encore.

— Mais non pas plus modeste, murmura quelqu'un tout bas.

— Que pensez-vous, Messieurs, du sceptre et de la main de justice, se croisant pour tenir le manteau impérial étendu autour de mon écusson ?

— Idée ingénieuse! s'écrièrent toutes les voix.

—Le manteau sera semé d'abeilles, poursuivit l'empereur dont le regard étincela en prononçant ces mots... Les abeilles produisent, Messieurs... et leur aiguillon défend.

— Admirable! dirent les assistans avec l'accent de l'enthousiasme.

— Autour de l'écu portant l'aigle sur un champ d'azur, reprit l'empereur, une chaîne composée d'autant de chaînons qu'il y a de cohortes dans la Légion-d'Honneur, et tenant suspendue la grande croix de l'Ordre... Vous comprenez : cet entourage chevaleresque fait allusion à *ma* noblesse, formant une enceinte sacrée, une enceinte de devoûment autour de moi.... Qu'en dites-vous?

On pense bien que l'avis confirmatif fut unanime. Quelques instans après, un dessinateur dont le crayon avait suivi les idées de l'empereur à mesure qu'elles naissaient, présenta à sa majesté le croquis des armes de l'empire, et, séance tenante, elles furent décrétées.

Nous terminons ce chapitre mosaïque par une anecdote se rapportant aux premiers mois de l'empire, et qui prouvera que Napoléon s'abusait quelquefois sur ses moyens. Sa majesté, voyant qu'elle s'entendait si bien à conduire le char impérial, à travers une carrière qui certes était loin d'être plane et unie, se persuada qu'elle conduirait à ravir une simple calèche dans la grande allée du parc de Saint-Cloud, qui est unie comme le tapis d'un billard. Un jour donc que l'empereur se promenait dans cette allée, en voiture découverte, avec Joséphine et Cambacérès, il lui prit fantaisie de remplacer, sur le siége, le cocher *César*, et de mener à grandes guides, pendant quelques instans, un attelage de quatre chevaux.

Voilà l'empereur juché sur le siége, prenant les rênes conformément aux brèves instructions de César, et reléguant celui-ci derrière la calèche. Napoléon s'entendait on ne peut mieux à gouverner les hommes : personne ne lui disputa jamais ce talent; mais il n'était pas aussi habile à conduire les che-

vaux, et ceux de la calèche s'aperçurent promptement qu'ils n'obéissaient plus qu'à une main inexpérimentée.... Ils partirent au galop; le phaéton couronné fit bien tous ses efforts pour réprimer leur fougueuse ardeur; mais ils lui désobéirent en secouant la tête, comme pour exprimer qu'ils prenaient la liberté grande de se moquer de lui.... Le cocher, voyant la voiture se diriger à droite d'une manière inquiétante, criait de toutes ses forces :

— *A gauche, Sire, à gauche.....*

Mais l'empereur qui, trop souvent, hélas! donna à gauche par la suite, ne put réussir en ce moment opportun à prendre cette direction.

Cependant, l'impératrice, extrêmement alarmée, s'écriait :

— Arrêtez!.... arrêtez!.... vous allez nous briser!

Cambacérès, pâlissant, verdissant, hors d'état de crier, tant sa peur était forte, se trouvait tout-à-fait incapable de rassurer Joséphine..... Le pauvre homme croyait bien

avoir fait son dernier repas, et l'on peut affirmer que la digestion de celui-là fut laborieuse.

L'empereur ne perdait pas la tête; mais il ne pouvait se rendre maître des chevaux.

Le dénoûment de ce petit drame à la course ne pouvait se faire attendre..... L'illustre cocher voyait la grille tout proche, et visait de son mieux pour l'enfiler heureusement. Mais il n'en fut pas ainsi : la voiture arrive, ne prend pas le milieu, se heurte violemment à la borne de droite et se renverse.... L'empereur est lancé à dix pas, sur le ventre, et s'évanouit.

L'archi-chancelier en fut quitte pour quelques contusions, l'impératrice pour quelques meurtrissures..... car on ne doit compter pour rien, dans une situation aussi critique, un déplacement total de jupes, dont personne heureusement ne put s'apercevoir.

On courut à l'empereur, qui revint promptement à lui, et ne voulut pas même qu'on le saignât, quoiqu'il eût été rudement froissé...

Le soir, à son coucher, Napoléon, en se fai-

sant frictionner avec de l'eau de Cologne, son remède favori, parla fort gaîment de la frayeur du pauvre archi-chancelier : « Je n'ai pu, pendant notre course, dit sa majesté, voir la figure qu'il faisait derrière moi ; mais elle se dessinait devant mes yeux, et je crois que c'est cette face grotesque qui ne m'a pas permis de viser juste. Nous en avons tous été quittes pour la peur, continua Napoléon ; pourtant on ne m'y reprendra plus. Que mon cocher garde son fouet... *Il faut rendre à César ce qui appartient à César!* »

II.

LE GRAND MARÉCHAL DU PALAIS.

—

Dans tout ce qui tenait aux grandeurs conventionnelles, Napoléon ne se piqua point d'être créateur : il emprunta, soit à l'antiquité, soit aux temps modernes. Par exemple, son grand maréchal du palais fut une variante du grand maréchal de la cour chez les souverains allemands et les tzars; une imitation des prévôts de l'hôtel au moyen-âge; quelque chose comme

un connétable, moins le commandement des armées, moins aussi les fonctions de grand écuyer. Ce fut encore, si l'on veut, une sorte de lord-maire qui, l'empereur et l'impératrice absens, régnait dans toutes les résidences impériales. Aucun officier n'avait d'attributions aussi étendues; il était même des circonstances où l'autorité du grand maréchal prenait un certain caractère de puissance judiciaire, ainsi que nous le verrons bientôt.

Cet officier de la couronne commandait en chef dans les résidences impériales; leurs gouverneurs et sous-gouverneurs lui devaient obéissance. Il présidait à l'entretien tant extérieur qu'intérieur des palais, châteaux et dépendances; on prenait ses ordres pour les agrandissemens, changemens, embellissemens, ameublemens; il avait la répartition des logemens.

Lorsque leurs majestés arrivaient pour la première fois dans une de leurs maisons, le grand maréchal, en costume [1], sa canne noire,

[1] Il portait l'uniforme de général et les insignes de son grade, avec une aiguillette d'or, comme les officiers de la garde impériale (état-major).

à pomme d'ivoire à la main, les recevait à la porte principale, et les conduisait dans leurs appartemens. Dès ce moment, le commandant de la garde, quel que fût son grade, devenait le subordonné du grand maréchal. Celui-ci prenait chaque matin l'ordre de l'empereur pour le service militaire; et ce service, une fois fixé, ne pouvait être dérangé, même par sa majesté, à moins qu'elle ne s'en fût préalablement entendue avec le grand maréchal.

Ce grand officier, ayant la police exclusive du palais, devait se tenir au courant de tout ce qui s'y passait; toute personne arrivant à la cour, soit passagèrement, soit pour s'y établir, devait être signalée au grand maréchal; il en était de même de tout individu qui s'y introduisait, n'importe à quel titre... Mais, dans cette partie essentiellement délicate des fonctions du grand maréchal, il ne pouvait manquer d'y avoir de notables lacunes, quels que fussent d'ailleurs son zèle et sa prudence. Il y aurait eu folie à vouloir constater toutes les entrées dans une cour jeune, un peu militaire et

même imprégnée encore des habitudes républicaines.

Le grand maréchal dirigeait le service de la bouche, l'argenterie, le chauffage, l'éclairage et la livrée. Il était secondé dans ce service par les préfets du palais; nous retrouvons ici l'occasion d'ajouter aux détails précédemment donnés sur ces officiers une mention précise : un d'eux avait l'honneur de dire chaque jour à l'empereur : *Sa Majesté est servie.*

Dans les couverts d'étiquette, le grand maréchal du palais dirigeait en personne le service, avec l'assistance de tous les préfets. Il allait prendre leurs majestés, les conduisait à table, et se plaçait à droite de l'empereur. Pendant le repas, ce haut dignitaire, remplissant les fonctions de grand échanson, versait à boire à l'empereur; lorsque leurs majestés quittaient la table, il les reconduisait à leur appartement.

Quand il devait y avoir des solennités d'une haute importance dans le palais, le grand maître des cérémonies, qui les dirigeait pour tout ce qui se rapportait au cérémonial, en prévenait le grand maréchal; ayant soin de lui

faire connaître les personnes qu'on y emploierait et celles qui seraient invitées.

Durant les voyages, le grand maréchal prenait la direction du service et le commandement de la garde, dans tous les endroits où leurs majestés s'arrêtaient en route. Sa voiture précédait toujours celle de l'empereur; mais lorsqu'il arrivait à la station, tout était déjà disposé pour recevoir leurs majestés, par les soins des maréchaux-des-logis et fourriers du palais. Dans les résidences impériales ou dans les lieux de passage, les premiers de ces officiers désignaient les logemens et en faisaient la répartition entre les personnes attachées au voyage; les fourriers, après s'être assurés que rien ne manquait à la commodité respective des voyageurs, les mettaient en possession du logement qui leur était destiné.

Les officiers nommés dans les attributions du grand maréchal l'étaient sur sa présentation; ils prêtaient serment entre ses mains. Ce dignitaire faisait expédier leurs commissions et les leur remettait, revêtues de son contreseing. S'il s'élevait quelque plainte grave con-

tre des personnes attachées aux différens services de sa majesté, quelles que fussent leurs fonctions, le grand maréchal seul pouvait infliger de fortes punitions. Si la gravité du délit donnait lieu à l'emprisonnement, il le prononçait sans appel; la gendarmerie impériale de service au château recevait ses ordres pour appréhender au corps les délinquans : c'est en cela particulièrement que la charge de grand maréchal se rapprochait de celle des prévôts de l'hôtel.

Mais ni Duroc ni Bertrand, qui furent revêtus de cette charge, ne s'inspirèrent du farouche exemple d'un Tristan; et l'empereur Napoléon n'eut, dans aucune occasion, la férocité d'un Louis XI.

Le général de division Duroc, qui devint plus tard duc de Frioul, fut élevé, en 1804, de la place de simple gouverneur des Tuileries, à la dignité de grand maréchal du palais. Indépendamment de l'attachement que l'empereur portait à cet officier, qu'il avait pris, comme on sait, simple sous-lieutenant dans le train

d'artillerie, en 1796, personne ne pouvait mieux que lui convenir à ces hautes fonctions. Duroc était d'une taille élevée et bien prise; sa tournure et ses manières avaient de la dignité; ses traits, un peu forts, un peu sérieux, annonçaient néanmoins la bonté, l'aménité de son ame. Personne n'apportait plus de franchise, plus de droiture dans les relations; enfin, Duroc était un homme d'un commerce sûr. Aussi l'empereur lui accordait-il toute sa confiance; il lui en avait donné des preuves éclatantes, sous le consulat, dans plusieurs missions auprès de l'empereur de Russie et du roi de Prusse. Homme de sens et de réflexion, on ne le vit point alors se lancer à travers les subtilités de la diplomatie : trop modeste et trop sage appréciateur de son insuffisance politique pour s'être inconsidérément aventuré sur un terrain où bronchent souvent les intelligences les plus exercées, Duroc se borna à peindre, sous des couleurs favorables, les vues du premier consul; et l'on ajouta foi à ses assertions, à ses promesses, précisément parce qu'il les présentait avec cette simplicité vive et franche,

qui fait presque toujours croire à la conviction de celui qui parle.

Tels avaient été les précédens honorables de cet ancien aide-de-camp du général Bonaparte, lorsqu'il obtint une des grandes dignités de la couronne. Elle ouvrit assez naturellement une vaste carrière à Duroc ; le faubourg Saint-Germain, lui-même, trouva qu'un républicain qu'on avait vu en rapport avec des têtes couronnées, et que la belle reine de Prusse avait favorisé d'une écharpe brodée de sa main, pouvait, sans trop de ridicule, prendre rang parmi les grands seigneurs. Toute la domesticité brodée du château, presque généralement formée d'illustres à parchemins, montra de la déférence, du respect même au grand maréchal.

Nous devons rapporter, en historien muni d'un scalpel physiologique, que, grand visir au turban près, le duc de Frioul jeta plus d'une fois le mouchoir à travers l'essaim des houris qui, pour la police intérieure du palais, relevaient de son autorité. Assurément, on avait mille graces journalières à lui demander : tantôt c'était une dame d'annonce, se plai-

gnant d'une chambre incommode; tantôt une dame du palais voulait avoir la nuit sauve, pendant son service, parce que, mariée récemment, elle ne pouvait imposer à M. le comte ou à M. le baron un veuvage de huit jours. Quelquefois la gentille lectrice se recommandait pour avoir un meuble plus neuf, des rideaux plus amples, des glaces plus grandes, que ceux dont elle disposait dans sa modeste chambre du corridor noir. De temps en temps, quelque femme de chambre à l'éloquente prunelle venait se plaindre qu'il pénétrait trop peu de jour dans sa mansarde des toits par la croisée à tabatière qui l'éclairait... Or, vous concevez qu'un grand officier assez puissant pour satisfaire tant d'aimables solliciteuses, voulait, en certaines circonstances, obtenir à son tour ; mais il s'entendait si bien à vouloir, qu'on ne lui donnait pas même le renom d'un homme exigeant, tant il lui était facile de faire partager sa volonté intéressée.

Ce devait être une charge bien active que celle de grand maréchal du palais, dans cet édifice, long de cent quatre-vingts toises, sous

le toit duquel s'agitaient, du matin au soir et quelquefois du soir au matin, environ mille personnes plus ou moins ambitieuses, plus ou moins intrigantes, plus ou moins passionnées. Mais Duroc savait suffire à tout, prévoir tout; il faisait mouvoir le personnel réuni dans ce grand vaisseau de pierre, comme un capitaine habile fait agir l'équipage de son navire. Il obtenait, en un mot, cette superficie d'ordre et de régularité qui, dans les cours, équivaut à l'état normal... C'est là surtout qu'il faut savoir se contenter de ce qui se montre; il y aurait trop de déceptions à rencontrer si l'on s'avisait d'enlever cette épiderme de semblans.

Tout le monde, aux Tuileries, était content du grand maréchal; lui seul, peut-être, trouvait que, sur un point, unique, il est vrai, sa perspicacité faisait défaut à ses fonctions. Mais ce point a suffi, pendant quatre ou cinq ans, pour causer sa perpétuelle inquiétude, pour troubler le sommeil de ses nuits, pour empoisonner les jouissances de son amour-propre, pour jeter enfin une ombre fâcheuse sur sa fortune et sa gloire.

Les souverains en déshabillé redeviennent des humains vulgairement assujettis aux travers de la commune espèce. Il arrivait souvent au grand homme de se livrer à de petites indignités récréatives dont il eût voulu, comme on le pense bien, dérober la connaissance à l'excellente Joséphine. L'empereur Napoléon conservait encore, des mœurs bourgeoises, l'habitude de cacher, autant que possible, celles de ses actions qui pouvaient exciter le scandale. Vaine précaution ! Chaque fois qu'il lui arrivait de donner quelque léger coup d'épingle à travers le contrat conjugal, une petite missive dorée sur tranche, tracée avec autant d'esprit que de netteté, se trouvait sur la toilette de l'impératrice, et prévenait, avec une exacte précision, cette princesse de ce qui venait d'avoir lieu, au grand préjudice de ses droits d'épouse.

Bientôt le cadre de cette gazette manuscrite s'étendit : on y fit entrer le récit de tous les faits et paroles de l'empereur, qui, par leur nature ou leur intention, pouvaient affliger l'impératrice... Ce n'est pas tout : Napoléon recevait, de son côté et de la même manière,

l'avis de ce qui, dans la conduite ou les discours de Joséphine, pouvait donner lieu à de malignes interprétations.

Comment ces lettres parvenaient-elles, et quel en était l'auteur? Voilà ce qu'on n'a jamais pu savoir, malgré la plus ample, la plus minutieuse, la plus constante investigation, non seulement des agens du grand maréchal, mais encore de la police dirigée par Fouché.

Souvent la lettre dénonciatrice arrivait sans qu'il fût entré personne dans le cabinet de l'empereur ou de l'impératrice; sans que, conséquemment, on pût soupçonner que quelqu'un du double service favorisât cette correspondance. Le duc de Frioul, vivement piqué au jeu, convoqua, à différentes reprises, chez lui, dames, femmes, officiers, employés, valets attachés à la cour : chacun fut tenu de tracer deux ou trois lignes de son écriture sur un registre ouvert à cet effet; aucun caractère n'offrit, à dire d'experts, le moindre rapport avec celui des lettres mystérieuses. Du reste l'écriture était constamment la même, et ne paraissait pas contrefaite.

Des espions furent apostés, à toute heure de jour et de nuit, pour épier l'entrée furtive du messager ou de la messagère dans l'appartement de l'empereur et dans celui de l'impératrice; bien plus, on obligea tout le personnel du service, hommes et femmes, à prouver, par des témoignages essentiellement démonstratifs, qu'ils n'introduisaient pas le fatal écrit.

Et cependant le correspondant devait être un familier du château; il fallait même qu'il pénétrât dans les appartemens réservés, car souvent ses lettres avaient pour objet des choses qui s'étaient passées ou dites derrière le rideau de l'intimité.

Lorsque la cour était à Saint-Cloud ou dans quelque autre résidence impériale, les lettres, toujours timbrées de Paris, arrivaient par la poste du gouvernement; et les faits mentionnés étaient quelquefois si récens, qu'on ne concevait pas comment celui qu'on appelait *le génie invisible* pouvait les avoir appris dans la capitale, et en avoir renvoyé le récit à Fontainebleau ou à Trianon.

Le génie invisible datait, dit-on, ses lettres

du pavillon de l'Horloge : c'est apparemment cette circonstance qui, plus tard, fit imaginer par la littérature fantastique un certain petit *homme rouge*, logé, selon les conteurs, dans les sommités de ce pavillon, depuis l'arrivée de Louis XVI aux Tuileries, en 1789, et qui, jusqu'à la chute de Charles X, prédit aux gouvernans les grandes catastrophes de leur règne.

Ceci a pu satisfaire l'imagination exaltée de certains lecteurs; mais le chroniqueur ne répète ces dires fabuleux que pour en signaler le ridicule. Le correspondant mystérieux qui, de 1804 à 1809, trompa toutes les mesures d'une double police, ne se fit jamais prophète; il se borna constamment à jeter des pommes de discorde au travers du ménage impérial, et finit peut-être par habituer Napoléon avec l'idée d'un divorce. Il est évident que ce gazetier mystérieux était l'ennemi des deux personnes impériales, puisqu'il les desservait alternativement. Beaucoup de soupçons ont été émis sur l'origine des lettres accusatrices, sans que jamais le moindre trait de lumière ait pu fixer les incertitudes, ou plutôt les vagues

présomptions auxquelles ce singulier épisode a donné lieu.

Parmi les suppositions hasardées à ce sujet, celle qui faisait sortir les lettres des bureaux de M. le duc d'Otrante est la plus raisonnable, et l'on peut au moins lui donner pour base une probabilité. Chacun sait aujourd'hui que ce ministre voyait avec le plus grand déplaisir que la police particulière des Tuileries se fût affranchie entièrement de son autorité, et que, depuis la fondation de l'empire, les grilles du jardin et du Carrousel fussent devenues pour lui d'inflexibles barrières, à moins que l'impéritie des *policiers* du château, comme les appelait Fouché, ne fût contrainte de recourir à l'habileté des argus par métier. Dans son ressentiment, le duc (toujours d'après la version que nous admettons un moment) rechercha deux satisfactions : d'abord celle de se venger, sur le couple impérial, du deni de confiance dont il croyait avoir à se plaindre; ensuite celle de prouver l'insuffisance du système qu'on avait substitué au sien. Ces deux résultats, M. d'Otrante les obtenait effective-

ment, si la chronique secrète venait de lui; mais, nous le répétons, rien n'a été éclairci à cet égard.

Duroc, frappé dans les champs de Wurzen, en 1813 [1], mourut avec le regret de n'avoir pu pénétrer ce mystère, qui l'avait toujours tourmenté de l'idée d'un devoir incomplètement rempli, et il était fanatique sur ce point.

Après la mort du duc de Frioul, le titre de grand maréchal fut décerné au général Bertrand. Hélas! cet autre ami sincère et dévoué de Napoléon ne devait exercer qu'un instant les fonctions de sa charge, dans les palais aux lambris dorés; durant l'agonie de cinq années qui succéda au plus glorieux des règnes modernes, les futilités brillantes de l'étiquette allaient faire place aux soins d'une sollicitude pieuse, ayant pour but de conserver, non les honneurs suprêmes, mais la vie matérielle du

[1] Le grand maréchal, aux approches de la nuit et lorsque le combat allait cesser, se trouvait sur une colline, derrière l'armée, causant avec le général du génie Kirgener; un boulet perdu les frappa tous deux : Kirgener mourut sur-le-champ; Duroc ne survécut que douze heures.

souverain... De l'année 1816 au printemps de 1821, le grand maréchal du palais aurait à procurer, quelquefois avec labeur, le pain et l'eau à l'empereur Napoléon.

Lorsque le général Bertrand, compagnon du retour prestigieux de 1815, reparut à Paris avec l'empereur, nous eûmes plus d'une fois occasion d'assister aux récits qu'il faisait dans un cercle intime où nous étions nous-même admis. Nous devons consigner ici quelques détails sur le premier exil de Napoléon : ils se rapportent à des faits peu connus.

Lorsque l'empereur arriva à l'île d'Elbe, il y trouva M. Pons de l'Hérault, exerçant les fonctions d'administrateur des mines du pays. Ce fut chez ce fonctionnaire que *le souverain de l'île* prit son premier repas; on ne l'avait pas préparé ailleurs..... Alors Napoléon, encore à son début dans l'adversité, n'avait pas acquis l'habitude du froissement des résistances; sa volonté d'acier fut plus d'une fois heurtée par les dissidences un peu franches, un peu républicaines des temps antiques, que M. Pons opposa à certains ordres de sa majesté. Selon

sa coutume, l'empereur examina après coup ce qu'il avait exigé, reconnut que son vouloir s'était abusé, et fit reporter la résistance du directeur des mines à sa véritable origine : c'est-à-dire à un principe d'honneur, à un noble sentiment du devoir.

La pensée de Napoléon était déjà grosse du projet de ressaisir les rênes de l'empire; dans cette circonstance, il sentit qu'il pouvait attendre beaucoup de l'homme dont le caractère venait de se révéler aussi fortement trempé. Dès lors il accorda sa confiance à M. Pons, et bientôt elle fut entière. Sans doute, Napoléon avait déjà assigné à cette intelligence supérieure une vaste part d'exécution dans les desseins qu'il mûrissait, lorsqu'un jour il dit à M. Pons : « Vous avez une tête trop forte-« ment organisée pour le cercle étroit dans « lequel vous étiez placé; aussi l'avez-vous « franchi dans tout ce que vous avez entrepris; « et l'on voit facilement que vous appartenez « à un plus grand théâtre... Je vous y pla-« cerai! » s'écria l'empereur avec un regard étincelant... Puis, se reprenant, il dit : « Je

« vous y aurais placé si l'empire me fût « resté... »

M. Pons avait trop de pénétration pour ne pas reconnaître que l'empereur venait de coudre à sa première pensée, une réflexion plus prudente que sincère. Il fut donc peu surpris lorsque, quelques jours après cet entretien, il reçut de Napoléon une lettre confidentielle dans laquelle sa majesté le sondait sur la possibilité d'organiser et d'armer une flottille[1].

Cette correspondance directe, dit modestement le grand maréchal en racontant cet épisode curieux, avait quelque chose d'inaccoutumé, qui dut convaincre M. Pons que sa majesté y attachait une grande importance : c'était ordinairement par l'entremise du général Drouot ou la mienne que l'empereur écrivait à ce fonctionnaire. Il put, s'il avait de la vanité, s'enorgueillir en ce moment d'un témoignage de confiance d'autant plus grand, qu'il se trouvait à l'île d'Elbe un commandant de la marine, auquel sa majesté se fût

[1] M. Pons avait été capitaine de frégate.

adressée naturellement, si elle n'eût attendu de l'homme consulté plus de haute résolution encore que de talent technique.

Dans sa réponse, M. Pons laissa voir à l'empereur qu'il l'avait compris : « Si le sort plus « juste, écrivait-il, nous faisait avoir le bon- « heur d'accompagner Votre Majesté sur le « continent, nous aborderions, sans doute, « dans un pays ami ; mais s'il fallait combat- « tre en débarquant... si nous devions con- « duire Votre Majesté à de nouvelles des- « tinées..... les nôtres seraient nobles et « grandes. »

L'empereur, dans les entrevues successives qu'il eut, à cette première époque, avec le directeur des mines, ne démentit ni ne confirma ses suppositions; mais, cette fois, les projets de Napoléon n'eurent pas de suite... Bientôt ils se reproduisirent avec plus de vivacité : un soir que l'empereur se promenait sur le bord de la mer avec M. Pons, sa majesté, s'arrêtant tout court, lui dit brusquement :

— Serait-il possible d'avoir constamment quatre bâtimens de transport disponibles ?

— Oui, Sire; mais, si l'on voulait que cette disposition échappât à l'attention, il *me* faudrait toujours la latitude d'une semaine pour l'assurer.

— Hé bien ! une semaine, soit... Puis l'empereur, après une courte réflexion, ajouta : Ceci est grave... C'est pour vous seul... entendez-vous, M. Pons ?

— Sire, je comprends toute l'importance du secret.

— Dès ce moment, reprit l'empereur avec un âcre sourire, on va cesser les travaux d'amélioration *de mon empire* de l'île d'Elbe; on ne travaillera plus que pour les gens qui se bornent à voir.

Quand M. Pons recevait des lettres de la France, particulièrement des maréchaux Masséna et Suchet, avec lesquels il était en correspondance suivie, il les communiquait à l'empereur, même lorsqu'elles renfermaient quelque critique sur les actes de son gouvernement.

— Ceci, disait presque toujours Napoléon, est susceptible d'une discussion que je n'ai ni le temps ni la volonté d'entreprendre. Mais ils ont, je crois, raison de me blâmer d'avoir abandonné la France.

Il n'y avait rien encore de précisément décidé quant à l'expédition, lorsque les débats engagés au congrès de Vienne, relativement à l'exil de Napoléon sur le rocher de Saint-Hélène, retentirent aux oreilles de sa majesté.

— Sire, lui dit M. Pons, pensez-vous qu'il y ait quelque chose de réel dans ce bruit?

— Je ne le crois pas... Sainte-Hélène est trop près des Indes.... Et puis, ajouta Napoléon après une minute d'interruption, nous pouvons nous défendre ici pendant deux ans.

Ceci se passait dans les premiers jours de février 1815; le 18, l'empereur fit appeler M. Pons, et lui cria, dès son entrée :

— Avez-vous des bâtimens prêts?

— Oui, Sire.

— Pour quand?

— Pour le 20.

— C'est bien; je vous remercie du silence que

vous gardez, même envers votre ami Drouot. Lui, voyez-vous, c'est un philosophe, et la philosophie n'est bonne à rien dans les occurrences où l'audace doit agir.

— Sire, l'indiscrétion, dans certaines conjonctures, est presque de la trahison... j'ai dû me taire.

— Allez tout préparer; qu'on ne se doute de rien, et, dans deux jours, vous recevrez mes ordres patens.

Voici un trait qui appartient bien au caractère de Napoléon : pendant les huit jours qui suivirent cette entrevue, l'empereur, dans ses entretiens avec M. Pons, s'exprima de manière à lui faire penser que son intention était de lui laisser le gouvernement de l'île. Puis, tout à coup, il lui déclara qu'il l'emmenait. On appareillait déjà : le directeur des mines ne put faire aucun préparatif de voyage; il ne lui fut pas même permis d'aller faire des adieux, peut-être éternels, à sa famille, qu'il n'avait pas vue depuis plusieurs jours.

On mit à la voile. Les principales circonstances de cette traversée magique sont connues;

nous nous bornerons à rapporter quelques détails. Tandis que l'empereur dictait son immortelle proclamation, en parcourant à grands pas le pont du brick qui le portait avec sa fortune, si aventureuse en ce moment, plusieurs des beaux esprits de l'expédition crayonnaient des couplets de circonstance. Dans la guerre que l'on pouvait avoir à soutenir, cette ressource n'était pas à dédaigner : ce furent toujours en France d'heureux projectiles que les chansons... On se rappelle le succès qu'obtint *le Chant du retour*, que M. Pons improvisa sur la nef de César... L'empereur fit supprimer d'autres couplets qui attaquaient les Bourbons... Quelques jours plus tard, Louis XVIII devait mettre à prix la tête de Napoléon, et emprunter le langage du XIV^e^ siècle pour ordonner de *courir sus*.

Le premier mars, *la grande armée* de l'île d'Elbe, forte de 673 hommes, débarqua au golfe Juan ; et toute cette grande armée, y compris M. Pons, son intendant général, eut le ruban rouge à la boutonnière..... Cela n'était ni un appât jeté au servilisme, ni de la prodigalité : il n'y avait pas parmi ces braves

un seul homme qui n'eût mérité dix fois le signe de l'honneur.

« C'est avec de telles forces, dit le grand maréchal en terminant son récit, que l'empereur a reconquis son empire... il eût pu le ressaisir avec moins encore : ainsi qu'il l'a dit lui-même, son aigle vola sans obstacle, et de clocher en clocher, du golfe Juan aux tours de Notre-Dame.

« Vous voyez, Messieurs, ajouta le général, que M. Pons a joué un rôle important dans un des drames les plus surprenans qui se soient accomplis sur la scène du monde... J'aurais voulu que sa majesté le récompensât mieux encore que par la préfecture du Rhône. »

L'écrivain qui trace cette chronique habita, pendant deux années, *le palais* où le grand maréchal Bertrand remplit, pour la dernière fois en France, ses hautes fonctions de cour : c'était une baraque de planches recouvertes en toile goudronnée, bâtie sur un rocher qu'on nomme *l'île d'Aix*. Là les appartemens de l'empereur se composaient d'une chambre et d'une cuisine, situées au rez de chaussée... la pre-

mière de ces pièces ouvrait sur un essai de jardin, que l'auteur avait tenté de faire en égratignant le sol rocailleux. En 1811, il s'occupait d'entourer d'échalas ce jardin d'une réussite douteuse, lorsqu'un ordre de service l'appela à la grande armée... Il ne se doutait guère alors qu'il aurait pour successeur, dans ce bouge perpétuellement ébranlé par les vents de la haute mer, l'empereur Napoléon, descendu du premier trône de la terre... l'empereur, fugitif et réduit à demander un asile à ses ennemis... qui lui donneraient une prison!....

III.

LA DAME D'HONNEUR.

—

Si l'on voulait citer un exemple frappant de la bizarrerie de notre langue, on le trouverait dans l'emploi du mot *honneur*. Il n'en est pas d'une signification aussi multiple, aussi contradictoire même; et la désignation de dame ou de demoiselle d'honneur est peut-être ce qui donne le plus formel démenti à l'acception logique de ce mot. D'abord on ne voit pas ce

qu'il y a de véritablement honorable dans la condition d'une femme exerçant des fonctions de haute domesticité : car, quelque enjolivure que l'on prête aux attributions d'une dame d'honneur, il est difficile de nier qu'elles se réduisent en définitive à servir. Or, ce fut toujours un étrange choc de paroles et d'idées que des locutions comme celles-ci : *J'ai l'honneur d'être à vos ordres; j'aurai l'honneur d'entreprendre tout ce qui pourra vous plaire; je suis entièrement voué à l'honneur de votre service.* Il ne manque vraiment à ce vocabulaire que : *J'aurai l'honneur de me déshonorer*, si cela peut vous être agréable.

Nous ne relèverons pas malicieusement tout ce que l'histoire du Louvre et de Versailles pourrait offrir de démentis au titre des dames et des demoiselles d'honneur qui furent attachées à nos vieilles cours. Brantôme a laissé sur cette matière un livre passablement pittoresque, et, certes, il n'a pas manqué de continuateurs. Mais, en s'attachant à ne considérer cette charge que sous son aspect honnête, elle abonde encore en témoignages qui

jurent singulièrement avec sa désignation.

La dame d'honneur, avait auprès de l'impératrice, les mêmes droits et prérogatives que le grand chambellan dans la maison de l'empereur : ainsi cette dame pouvait, à l'exclusion de toute autre personne, revendiquer *l'honneur* de chausser la pantoufle de sa majesté, lorsqu'elle descendait du lit ; nul être vivant n'était admis à lui disputer *l'honneur* de passer la chemise à l'impératrice; et quelquefois l'insigne faveur de sa majesté pouvait aller jusqu'à laisser attacher ses jarretières par cette dame privilégiée. Lorsque la dame d'atour, seconde fonctionnaire du service d'honneur, parvenait à remplacer sa supérieure dans les glorieux détails que nous venons de signaler, c'était une grande et noble voie ouverte à son ambition.

La dame d'honneur étendait son autorité sur les dames du palais, les dames d'annonce, la première femme de chambre, les femmes de chambre ordinaires, etc. Elle émettait aussi la prétention de ranger les lectrices sous son obéissance ; mais celles-ci prétendaient, de

leur côté, former une classe de fonctionnaires à part, qui n'avaient aucun rapport avec le service d'honneur, et devaient recevoir les ordres directs de sa majesté. Cette question de hiérarchie ne fut jamais clairement décidée : deux ou trois des lectrices de l'impératrice, dont nous parlerons plus amplement ailleurs, incidentèrent, dans cette discussion, de certaines fins de non recevoir, où l'on vit intervenir la volonté de l'empereur; et, sans que la chose fût jugée au fond, il demeura convenu que les dames ou demoiselles lectrices n'appartenaient point, en effet, au service d'honneur.

Madame la comtesse de Larochefoucauld fut la dame d'honneur de l'impératrice Joséphine, tant qu'elle resta assise au trône près de Napoléon : c'était une femme versée dans tout ce que les habitudes de cour ont d'exquise recherche et d'affabilité anté-révolutionnaire. Madame de Larochefoucauld avait conservé le feu sacré du vieux Versailles; elle était l'arche sainte de ce bon goût, de cette fleur de politesse, qu'il fallait distiller aux grands levers du XVIII^e^ siècle, pour que le langage et les manié-

res ne fussent pas trop en désaccord avec les costumes rutilans que l'on venait étaler aux yeux de leurs brillantes majestés. La dame d'honneur de Joséphine possédait un esprit vif, brillant, enjoué quelquefois, caustique plus souvent; mais qui n'égratignait jamais qu'avec infiniment de politesse. Du reste c'était une femme d'une vertu irréprochable, esclave des convenances, solide dans les arçons de l'étiquette, et sans pitié pour le plus léger coup d'épingle donné à travers le code des bienséances et de la pudeur.

La dame d'honneur se montrait sévère jusqu'à la cruauté pour ces pauvres petites faiblesses, que l'on devrait bien en vérité pardonner aux dames, quand on s'est expérimenté de l'extrême âpreté du coteau qu'on nomme le devoir. Mais, malheureusement pour ses subordonnées, l'austère comtesse avait été pourvue par la nature d'une de ces organisations qui dispensent le sexe de tout labeur dans l'exercice de ses devoirs : elle pouvait gravir, sans fatigue, sans obstacle, le malencontreux coteau.

Madame de Larochefoucauld, pour les formes corporelles, rappelait parfaitement Ésope le Phrygien; on ne pouvait pas même dire qu'elle offrît un type heureux de bossue : sa difformité avait je ne sais quoi d'indéterminé, qui ne permettait pas de la classer parmi les beautés du genre. Elle était d'ailleurs si petite, que sa tête et huit à dix pouces de son buste ne surgissaient au dessus d'une table, qu'à l'aide de plusieurs coussins superposés sur son fauteuil.

Hâtons-nous d'ajouter que cette dame, hélas! si peu favorisée dans l'occulte répartition des avantages physiques, possédait un caractère noble selon la véritable acception du mot, et qui, à notre connaissance, ne se démentit qu'une seule fois. Lorsque l'orgueil du rang ne l'abusait pas, madame de Larochefoucauld avait un jugement sain, des vues élevées, des intentions généreuses, sans mélange ni de jalousie ni d'inspirations envieuses. Elle voyait sans fiel toutes les beautés qui l'environnaient, et dont les charmes formaient un si grand contraste avec les disgraces dont la créa-

tion l'avait affligée. Sous ce rapport, au moins, on pouvait s'honorer de sa société. Mais il arrivait souvent à la dame d'honneur d'abuser du crédit que ses belles qualités lui donnaient auprès de l'impératrice : nous croyons l'avoir déjà dit ailleurs, elle s'érigeait en duègne, et grondait littéralement sa majesté. Quelquefois même ses réprimandes prenaient un caractère d'autorité, qui certainement eût mal réussi avec toute autre souveraine que l'indulgente Joséphine.

Cette princesse, il faut le dire, encourageait les libertés étranges de madame de Larochefoucauld par un abandon extrême dans ses rapports journaliers : elle laissait trop voir à sa dame d'honneur la créature tributaire des passions communes, sous la pourpre impériale. Dans cette vie théâtrale que les rois doivent affecter, ils risquent de compromettre ce qu'on appelle la grandeur souveraine, s'ils sortent un instant de leur rôle. Mais Joséphine ne pouvait s'imposer une telle gêne; elle voulait au moins être femme ordinaire dans l'intimité. Elle se sentait un besoin perpétuel d'épancher

son ame, de raconter les impressions qu'elle avait éprouvées, les plaisirs qui s'étaient enchaînés dans les beaux jours de sa jeunesse : ces souvenirs-là peuvent embellir même une couronne. Mais, au jugement d'une confidente dont les jeunes années avaient été privées des douces séductions qui se groupent devant la beauté, ces mêmes souvenirs, mal compris, mal appréciés conséquemment, perdaient tout leur charme, et ne faisaient que ternir l'éclat du diadême.

L'impératrice Joséphine ne s'aperçut pas assez que madame de Larochefoucauld, habile à rechercher tout ce qui pouvait ajouter à l'espèce de pouvoir qu'elle exerçait sur l'esprit de sa majesté, provoquait avec art ses confidences les plus intimes, afin d'y recueillir de nouveaux élémens d'une critique respectueuse, il est vrai, mais qui ne laissait pas d'ajouter aux élémens de sa domination.

Dans les récits confidentiels que Joséphine faisait à sa dame d'honneur, elle se plaisait surtout à se reporter aux temps de ses premières amours avec le général Bonaparte :

pour le montrer amant passionné, amant enchaîné en esclave au char brillant de sa vogue, elle n'hésitait pas à dépouiller ce grand homme de toutes les splendeurs du trône, l'habillait, en souvenir, de sa petite redingote sèche, le coiffait du petit chapeau rond de la réforme.

— Lorsque Bonaparte me faisait sa cour, dit un jour Joséphine en se promenant dans les jardins de Saint-Cloud, seule avec madame de Larochefoucauld, je n'avais plus d'équipage; j'allais chez mes marchands, chez mes gens d'affaires à pied; le prix d'une course de fiacre eût quelquefois dérangé mes calculs d'économie. Le général me donnait souvent le bras, et, comme il se crottait beaucoup en marchant, je me trouvais ordinairement couverte du luxe d'éclaboussures qu'il faisait jaillir autour de lui...

Quelques jours avant mon mariage, j'allai chez Raguideau, mon notaire, pour le consulter sur quelques points d'intérêt qu'il était nécessaire de fixer préalablement, parce qu'ils devaient être étrangers à mon second mari Bonaparte, qui m'avait accompagnée, me laissa

entrer seule dans le cabinet de l'officier public ; il m'attendit dans l'étude des clercs. Je ne parlais point à Raguideau de l'union prochaine que j'allais former : ce brave homme était inflexible sur le chapitre des convenances solides ; il comprenait mal l'influence des sympathies, et, pour le moins du monde qu'on s'éloignât de ses vues entièrement positives, il devenait sermonneur et fâcheux, le tout dans les meilleures intentions. Mais ce fut vainement que je m'abstins d'entretenir mon notaire du mariage projeté ; il l'avait appris par la voix publique, et m'en parla le premier.

— Vous vous remariez donc, citoyenne Beauharnais ? me dit-il avec gravité.

— Oui, citoyen. Rien ne me prouve que les temps malheureux que nous venons de traverser ne se reproduiront pas ; et la situation d'une femme isolée, dans des circonstances aussi critiques, est vraiment intolérable... Je me donne un appui en devenant l'épouse d'un général de la république.

— Le vicomte de Beauharnais était aussi

général de la république, et vous avez vu jusqu'à quel point ce titre l'a protégé.

— Hélas! citoyen, Beauharnais avait le malheur d'être vicomte...

— Le général Bonaparte n'est-il pas noble aussi ?

— Oui ; mais il a donné, le 13 vendémiaire, à la révolution des gages qu'on ne peut oublier, et qui le garantiront de ses retours.

— Tant qu'il saura se rendre utile, répondit le notaire en secouant la tête.

La porte du cabinet était restée entr'ouverte ; Bonaparte pouvait entendre ma conversation avec le notaire ; et tout récemment il m'a raconté qu'à la dernière réflexion de Raguideau, il s'était dit à lui-même :

— Lorsque les hommes de ma trempe s'aperçoivent qu'ils peuvent cesser d'être utiles dans une révolution, ils travaillent à se rendre redoutables... j'y songerai quand il en sera temps.

— Les raisons que vous alléguez pour justifier votre second mariage, reprit Raguideau, me paraissent peu valables, et je maintiens

que vous avez tort de le conclure... je crois que vous aurez à vous en repentir.

— Je ne le pense pas.

— Dieu vous entende! mais, permettez-moi de vous le dire, c'est une folie d'épouser un homme qui n'a que la cape et l'épée.

Bonaparte avait dû entendre d'autant mieux ces dernières paroles du notaire, qu'il avait élevé la voix pour les prononcer, apparemment dans le but de leur imprimer un caractère plus sententieux. Mais, lorsque j'eus rejoint le général, il ne me parla point de la séance du cabinet; jamais depuis et jusqu'à l'époque de notre sacre, il ne fut question entre nous de cet entretien. J'étais bien persuadée que, préoccupé ou distrait, mon fiancé avait ignoré les observations sévères du citoyen Raguideau.

Mais, le jour du sacre, au matin, l'empereur me fit prier de monter dans son appartement, où je le trouvai, déjà revêtu du grand costume fait exprès pour la cérémonie, et dont la richesse était extrême.

— Chère Joséphine, dit-il en me voyant en-

trer, je viens d'envoyer une de mes voitures prendre quelqu'un de votre connaissance.

— Qui donc, Sire?

— Un grand prophète.

— Cela ne m'apprend rien.

— Un oracle qui, comme la pessimiste Cassandre, vous a prédit une vie misérable, il y a bientôt huit ans.

— Je n'y suis pas davantage.

— Vos yeux vont vous instruire, répondit en riant Napoléon : retournez-vous du côté de la porte.....

Je me retournai, poursuivit Joséphine, et je reconnus le notaire Raguideau, qu'un chambellan amenait, humble, contrit et sans doute fort repentant car l'ordre de l'empereur avait dû lui rappeler sa malheureuse prédiction de 1796.

— M. Raguideau, lui dit sa majesté avec hilarité, vous êtes un homme de sens et d'excellent conseil... Au moment où je vous parle, je n'ai pas pour un sou de bien patrimonial au soleil : tout mon avoir se réduit toujours *à la cape et l'épée*... Mais, continua Napoléon en

écartant un peu le manteau magnifique attaché à ses épaules, et sur lequel ruisselait une bordure de pierreries, vous voyez que ma cape n'est pas d'un trop mauvais goût. Quant à l'épée, ajouta l'empereur, qui venait de ceindre le glaive impérial, au pommeau duquel était *le régent*, vous conviendrez, M Raguideau, qu'il pourrait au besoin tenir lieu de quelques domaines; et vous savez que, sous ma main, c'est un bien passablement productif...

— Sire, je supplie Votre Majesté....

— De ne plus vous en vouloir, interrompit l'empereur en riant; mon Dieu, M. Raguideau, je ne vous en veux pas le moins du monde..... En 1796, vous conseilliez Joséphine selon votre conscience; je ne vous ai fait venir aux Tuileries qu'afin de vous offrir moi-même une demi-douzaine de places réservées, pour votre famille, à Notre-Dame..... Voici le billet, poursuivit Napoléon en le prenant sur une console; la voiture que je vous ai envoyée est à votre disposition pour toute la journée..... Bonjour, M. Raguideau.

Le pauvre notaire, confus, hors de lui, rouge comme une grenade, sortit en multipliant les courbettes..... Il profita toutefois de la légère faveur dont Napoléon épandait le baume sur la blessure de son amour-propre; mais peut-être se dit-il : « C'est quelque chose que six places réservées à Notre-Dame, le jour du sacre, lorsque sa majesté n'avait à me tenir compte que d'un conseil désobligeant pour le général Bonaparte..... Je fus mal inspiré en 1796; si j'eusse approuvé le mariage de Joséphine, je serais aujourd'hui notaire de l'empereur. »

Quelquefois madame de Larochefoucauld, d'un ton respectueux, d'une voix caressante, faisait remarquer à l'impératrice qu'au sommet de toutes les grandeurs auxquelles l'humanité puisse prétendre, leurs majestés avaient surtout à se féliciter d'avoir pu réunir au pied de leur trône une forte partie de cette noblesse française, habituée à ne juger des illustrations que par l'antiquité des titres.

— C'est là, Madame, ajoutait la dame d'honneur avec une dignité quelque peu affectée,

c'est là une des plus belles conquêtes de l'empereur.

— Je n'en disconviens pas, chère comtesse; mais convenez aussi qu'en se rapprochant de nous, les anciennes familles avaient un double but politique : exploiter le présent, dans l'intérêt de leur fortune, et faire oublier le passé, dans l'intérêt de leur honneur.

— L'honneur des familles anciennes ! Votre Majesté daignera-t-elle me dire comment elles ont pu le compromettre.... Serait-ce en s'exilant du sol de la patrie pour défendre la cause de leur prince.

— Comtesse, répondit gravement l'impératrice, je crois que la noblesse française eût mieux servi son roi de près que de loin; et je ne pense pas, d'ailleurs, qu'en saine morale, l'association des émigrés avec les ennemis de leur pays soit une action aussi louable que vous semblez en être convaincue... Les droits d'une dynastie aussi ancienne que la maison de Bourbon sont beaucoup, sans doute; mais ceux d'une nation me semblent plus sacrés, madame de Larochefoucauld. Admettons toute-

fois qu'on puisse, sans forfaire aux principes de la justice, sacrifier la prospérité d'un peuple, compromettre même son existence dans l'intérêt d'une famille; il est une limite au delà de laquelle l'honneur ne saurait se porter, et cette limite est franchie, lorsque l'assassinat entre dans les moyens qu'on met en œuvre... Soyez donc bien persuadée que les adhérens aux conjurations royalistes, à celle de la machine infernale, par exemple, ont beaucoup à faire oublier....

« Vous le savez, Madame, je n'aspirais point au trône, poursuivit vivement Joséphine; je me suis efforcée, tant que je l'ai pu, d'en éloigner Napoléon : j'eusse préféré qu'il le rendît à ceux qui me semblaient alors en être les légitimes possesseurs; je ne domine pas encore entièrement le regret d'y être montée. Mais mes idées sur les droits des Bourbons sont bien changées, et je ne leur pardonnerai jamais le 3 nivose..... Un roi n'aime pas ceux qu'il nomme ses sujets lorsque, dans le but unique de satisfaire son ambition, il consent à ce qu'on les fasse sauter en l'air par centaines..... cela

jure étrangement avec cet *amour* de proclamations dont le prétendant fait tant de bruit.

Madame de Larochefoucauld gardait le silence.

— Et moi, comtesse, reprit Joséphine, qu'avais-je fait à votre noblesse, depuis 1796, sinon de diminuer, par tous les moyens dont je pouvais disposer, le malheur de sa situation... Hé bien, m'a-t-elle épargnée le 3 nivose? Savez-vous à quoi ma vie a tenu ce soir-là? Écoutez, voici des détails certains. Le premier consul partait pour l'Opéra; ma voiture, dans laquelle je prenais Hortense et madame Murat, devait suivre celle de Bonaparte. En traversant mes appartemens, le colonel Rapp, qui devait nous accompagner, remarqua que mon châle ne s'harmoniait pas avec le reste de ma parure : ces dames partagèrent son avis; je rentrai dans ma chambre pour prendre un autre châle..... Le retard que cette circonstance apporta à mon départ fut de trois minutes au plus; mais il suffit pour séparer ma voiture de celle du premier consul, qu'elle allait suivre immédiatement.... Notez, Ma-

dame, que les guides remplirent l'espace où nous devions être sans l'incident fortuit, et que ces malheureux militaires furent lancés en l'air avec leurs chevaux. Nous étions nous-mêmes si près du lieu de l'explosion quand elle se fit, que toutes les glaces de ma voiture furent brisées : Hortense eut le cou et les épaules coupés par des éclats de verre..... Voilà, comtesse, comment, au su et avec la participation des anciennes familles du Faubourg Saint-Germain, nous avons été traités; voilà comment elles ont reconnu l'amnistie accordée aux émigrés, les restitutions de biens faites à ceux qui sont rentrés, et les bienfaits de toute nature prodigués à ceux dont les domaines avaient été vendus..... Croyez-vous maintenant qu'ils soient intéressés par honneur à nous faire oublier le passé ?

Cet entretien, qui eut lieu vers l'année 1806, prouve que l'impératrice Joséphine avait appris enfin à connaître cette caste aux haines, aux prétentions, aux vanités inflexibles, dont elle s'était montrée long-temps la protectrice. Elle travaillait souvent alors à di-

minuer l'engoûment que l'empereur éprouvait, à son tour, pour les nobles à parchemins; elle l'avertit plus d'une fois qu'il devait se défier d'eux, et faire pénétrer son regard d'aigle sous leur masque au sourire décevant.

Madame de Larochefoucauld, ordinairement combattue par l'impératrice lorsqu'elle voulait exalter, en sa présence, les notabilités du vieux blason, en ressentait un dépit qui perçait, à travers son respect, dans ses conversations avec sa majesté. On pouvait reconnaître qu'elle éprouvait le besoin de trouver le système impérial en défaut sur un point quelconque. Elle reproduisait, avec autant de douceur que d'adresse, les torts que Napoléon s'était donnés, disait-elle, même envers des personnes mises en évidence par la révolution, comme Moreau, madame Récamier, madame Tallien. On pense bien que l'adroite dame d'honneur se hâtait d'ajouter quelque chose approchant de ceci :

— Ce que j'en dis, Madame, est un témoignage du vif intérêt que je porte à Sa Majesté,

et du désir sincère que j'aurais de la voir sans ennemis...

— Je crois à la pureté de vos intentions, chère comtesse; mais, par malheur, vos opinions se sont formées d'après les propos de coterie, d'après les animosités envieuses, d'après les criailleries des créatures. Vous avez nommé tout-à-l'heure Moreau; savez-vous quel est notre premier grief envers ce général : le grief qui le jeta dans une conspiration contre la personne du premier consul; car je ne pense pas qu'on songe à nier sérieusement qu'il n'ait conspiré? Écoutez-moi, Madame : voici la vérité :

« Je savais bien que Moreau ne pouvait pardonner à Bonaparte de s'être élevé au dessus de lui; oubliant qu'il était un homme purement spécial, un homme qui déposait toutes ses capacités avec l'épée, ce général ne concevait pas que la haute fortune de son collègue pût avoir pour élémens d'autres titres que des batailles gagnées; et, sous ce rapport, il se croyait au moins son égal. De là, cette jalousie mêlée de fiel qu'il laissa éclater dans toutes

les circonstances. Mais Moreau n'était point un méchant : tant qu'il fut célibataire, le dépit que lui causait l'élévation de Bonaparte ne se révéla que par de puériles critiques, par des plaisanteries plus ou moins niaises, bonnes à provoquer le gros rire d'une cour d'officiers, qui s'étaient faits les claqueurs des petites farces qu'il jouait à sa table.

« Lorsque Moreau fut marié, ses hostilités envers le premier consul ne tardèrent pas à s'envenimer : sa femme et surtout sa belle-mère virent, avec un indicible mécontentement, qu'elles allaient avoir à s'imposer quelque déférence pour la compagne du premier magistrat de la république. Je n'ignorais ni leurs propos jaloux, ni la haine qu'elles me vouaient, ni les conseils malveillans et dangereux qu'elles donnaient au général. Néanmoins, je recevais ces dames en amies; je les invitais plus souvent que personne à nos petites fêtes de la Malmaison. Le premier consul, de son côté, accueillait Moreau avec distinction, avec aménité, quoiqu'il fût parfaitement informé des outrages qu'il lui prodiguait au milieu des

parasites réunis à sa table. Un jour, il lui donna même une magnifique paire de pistolets établis à grands frais dans les ateliers de Versailles, pour être envoyés en présent au Grand-Seigneur : « Je destinais ces armes à un « allié de la république, dit le premier consul; « en les remettant au vainqueur d'Hohenlin- « den, je les trouve mieux placées encore dans « la main du premier défenseur de la patrie. »

Les choses en étaient là lorsque, me trouvant à Plombières en même temps que madame Moreau et madame Hulot, sa mère, je me rendis coupable envers elles d'un grand outrage, sans le savoir, sans même avoir l'idée qu'on pût m'en soupçonner l'intention; et pourtant je ne me crois pas assez dépourvue d'usage pour m'être livrée à une impertinence qui me serait échappée. Voici le fait :

« Un matin, j'étais sortie d'assez bonne heure pour faire une promenade à cheval; elle se prolongea plus que je n'avais pensé; lorsque je revins chez moi, j'avais eu à supporter la chaleur et la poussière; j'étais dans le plus grand désordre, et tout-à-fait hors d'état

de recevoir une visite. Précisément ces dames avaient choisi ce moment pour m'en faire une : je les trouvai dans un salon, que je traversai pour gagner ma chambre ; je m'excusai auprès d'elles en leur disant, sans m'arrêter, il est vrai : « Je suis tout-à-l'heure à vous, Mesdames. » Bien plus, on vint de ma part leur expliquer que j'avais fait une longue course et ne pouvais, sans compromettre ma santé, me dispenser de changer de linge.

« Vaine précaution ! ces dames levèrent immédiatement le siége, et se retirèrent furieuses, prétendant que madame Bonaparte leur faisait faire antichambre pour les humilier.

« Moreau, hors du champ de bataille, était l'homme le plus versatile, le plus facile à circonvenir, le moins susceptible de penser par lui-même. Devant l'ennemi, nul général n'eut peut-être de résolutions aussi subitement formées, et pourtant aussi empreintes d'expérience et de sage calcul ; mais cette haute intelligence semblait s'éteindre avec le feu du canon et de la mousqueterie... Dans le commerce ordinaire de la vie, Moreau se laissait aller molle-

ment à toutes les influences, formait ses opinions de tous les commérages, et se faisait commère lui-même.

« Il adopta, sans aucune difficulté, la fable que sa femme et sa belle-mère lui racontèrent à leur retour des eaux : je fus décidément une parvenue hautaine, qui voulais rabaisser *des gens qui me valaient bien*, et qui, sans doute, avais mission pour cela du premier consul.

«Fort peu de temps après, la conspiration de Georges éclata : je ne sais quel motif les conjurés eurent pour compter sur la coopération de Moreau; mais ils la lui demandèrent sans hésiter, et l'on est assez généralement persuadé, ce me semble, que le général n'hésita pas davantage à se déclarer l'ennemi du gouvernement établi...

« Quand on veut être juste, il faut isoler quelquefois les faits, pour les apprécier d'une manière équitable : de ce que Moreau avait été utile à la patrie, sur le champ de bataille, il ne s'en suivait pas qu'il dût conspirer impunément; les militaires qui lui montrèrent, durant le procès, une si touchante sympathie,

s'intéressèrent donc au grand capitaine; mais je ne vois pas qu'aucun d'eux ait prétendu justifier le complice de Georges.

« Vous connaissez maintenant, comtesse, le grave motif qui jeta Moreau dans les rangs des ennemis de la France ; vous avez vu comment j'avais outragé les femmes qui lui montèrent la tête jusqu'à l'exaltation, à leur retour de Plombières; et, tout en déplorant cette addition aux grands effets produits par de petites causes, vous reconnaîtrez, je l'espère, que, si le premier consul fut sévère envers Moreau, il avait acquis le droit de l'être davantage.

« Quant à madame Récamier, continua Joséphine, c'est dans une autre série de considérations qu'il faut chercher la cause de son exil; et je commence par vous dire que, tout en rendant hommage aux aimables qualités de cette charmante personne, je crois que l'empereur eut à se plaindre d'elle gravement. Madame Récamier avait à Paris un temple devant lequel se prosternèrent tous les sectateurs fervens de la beauté : elle réalisa parmi nous la Vénus des païens, aux faiblesses près... De

là l'idée immense qu'elle se fit de sa puissance. On rendait, dans le même temps, à Bonaparte des hommages presque égaux à ceux que les anciens décernaient au dieu de la guerre ; mais, cette fois, Mars ne soupira point pour Cythérée... Or, si l'on doit épargner à madame Récamier le blâme déversé sur les femmes tendres, on ne saurait l'exempter de la critique, plus légère, encourue par les femmes coquettes: on peut la comparer à une de ces divinités qui, sans exaucer les vœux de la foule agenouillée devant elles, s'enivrent avec délices de son encens. Désiré ou non, celui du premier consul ne fuma point pour la belle des belles... Fut-elle piquée de cette indifférence? je n'oserais l'affirmer ; mais il est constant que madame Récamier parut se complaire dans une direction de principes et de conduite qui devait exciter le mécontentement de Napoléon.

« Vous avez souvent entendu l'empereur se déchaîner contre ce parti semi-nobiliaire, semi-religieux, qu'on nomme la *petite église*, et qui, très-pieusement en apparence, s'efforce de miner l'édifice impérial. Nous sa-

vous très-bien que l'on compte aux Tuileries mêmes des *fidèles* de la petite église; mais le reflet de faubourg Saint-Germain, qui s'étend jusque dans le château, n'inquiète pas beaucoup Napoléon. Les gentilles menées de madame Récamier tourmentaient davantage sa majesté; cette dame, dirigée de loin par la baronne de Staël, son amie, ne la remplaçait pas trop mal à Paris. Bonne, pieuse, charitable, elle suivait l'élan naturel de son excellent cœur, lorsqu'elle montait au grenier du pauvre pour y porter des secours; mais, chemin faisant, elle dirigeait la piété de ses obligés; et le clergé de la petite église était toujours désigné comme l'unique dispensateur des *vraies* bénédictions.

« L'empereur ne tarda pas à s'apercevoir qu'il s'était formé bon nombre de prosélytes dans l'exercice de ce manége passablement jésuitique, et qu'il en résultait une certaine désaffection pour lui parmi quelques fragmens de la classe populaire. Bien fixé sur l'intervention propagatrice de madame Récamier, il lui ordonna de quitter Paris.

« Les adorateurs, les amis, crièrent au martyre; la belle exilée se déclara victime avec une grace enchanteresse; et l'on se prit à imaginer plusieurs petites fables, avec variantes, sur les *persécutions* exercées contre madame Récamier. L'auteur de *Corine* ne négligea pas cette occasion de relever sa renommée, dont les trompettes avaient singulièrement baissé de ton : elle fit répandre le bruit que son amie n'était proscrite qu'à cause de l'attachement qu'elle lui vouait... Un galant écrivain, brodant sur un autre texte, déclara que Napoléon n'avait éloigné madame Récamier que parce qu'il était devenu prodigieusement jaloux du pouvoir de ses charmes et de son esprit... Voyez-vous, chère comtesse, le premier général de l'Europe, le restaurateur de l'ordre et de la religion en France, le législateur qui venait de donner le code à son empire; le voyez-vous réduit à l'insomnie par le mérite de madame Récamier, comme Thémistocle par les lauriers de Miltiade? et ne trouvez-vous pas que cela est d'un ridicule frappant?

« Je puis accorder davantage à votre opinion quant à madame Tallien, poursuivit l'impératrice, mais non pas condamner l'empereur. Après les jours orageux qui viennent de s'écouler, peu de réputations pourraient, sans laisser découvrir de grands dommages, être examinées à la loupe : madame Tallien, plus que beaucoup d'autres, aurait à redouter une telle épreuve, si, en tout, il ne fallait savoir faire la part du temps et des circonstances. Toutefois je fus vivement affligée, lorsque je vis que, dès le consulat, la société de cette amie m'était interdite. Il me revint, à cette époque, qu'elle m'accusait de l'avoir délaissée lorsque je m'étais trouvée au sommet des grandeurs : ce rapport me désespéra; je fis prévenir secrètement madame Tallien que j'irais le soir même au salon des Étrangers, où je savais qu'elle ne manquait jamais de se rendre lorsqu'il devait y avoir un bal.

« En effet, à minuit, et tandis que le premier consul présidait un conseil des ministres, qui devait se prolonger une partie de la nuit, je montai avec Eugène dans une voiture de

remise, qui nous attendait hors de l'enceinte du Carrousel, et je me fis conduire au cercle de M. de Livry [1].

« Madame Tallien y était déjà rendue; selon son habitude, elle était mise avec un goût exquis, et environnée de cette foule idolâtre, qui formait son cortége partout. Dès qu'elle me vit, elle s'élança vers moi, et m'entraîna dans une chambre d'un étage supérieur, où nous nous enfermâmes. Notre entrevue fut touchante et mêlée des plus tendres expressions d'attachement. Je revoyais ma chère *Thérésina* avec un plaisir inexprimable, qu'elle partageait bien..... Une heure entière se passa en épanchemens réciproques, que ne troublèrent ni les reproches, ni les explications laborieuses.

« Je ne sais si vous me comprendrez, comtesse; a peine vous a-t-on permis d'être jeune,

[1] Ce cercle, qu'on appelait alors une redoute, était public; mais il était tenu avec tant de magnificence, et en même temps avec tant de sévérité, que la société s'y trouvait rarement mélangée; les conditions d'admission étaient d'ailleurs fort difficiles, surtout pour les femmes.

tant les devoirs austères du rang se sont pressés sur vos beaux jours... Plus heureuse que vous sous ce rapport, j'ai pu long-temps remplir ma vie de ces riens séduisans, qui forment le bonheur à si bon marché, et que l'on regrette tant lorsque chacun vous croit en possession d'une félicité plus grande.

« Ces bagatelles adorables, je les avais partagées avec Thérésina : en la revoyant et lorsque mon goût pouvait choisir entre cent toilettes, je me rappelais la simple robe d'organdi avec laquelle je dansais à l'hôtel Thélusson; je possédais un écrin valant plusieurs millions, et je reportais avec délices mes souvenirs vers l'humble églantine qui s'était balancée sur ma tête, dans la valse tournoyante ou le quadrille savant... J'allais être impératrice quand je m'enivrais de ces ressouvenirs; mais, à l'époque qui se reproduisait dans ma pensée, j'avais joui d'une royauté bien autrement fortunée... Comtesse, j'étais jeune encore.

« Une seconde heure s'écoula à faire briller ces reflets enchanteurs dans nos causeries; il était deux heures du matin avant que nous

eussions abordé le sujet principal de notre entrevue. En ce moment, Eugène vint me prévenir que le conseil devait toucher à son terme; il me fit craindre que, si le premier consul, qui me croyait bien endormie dans mon lit, venait à s'apercevoir de mon absence, il ne saurait que penser.

« Cette observation nous ramena, madame Tallien et moi, au sujet que nous devions agiter.

— Vous m'avez accusée, chère Thérésina, dis-je en serrant la main de mon amie; hélas! que vous étiez injuste!.... Combien de fois n'ai-je pas pressé le premier consul de lever la fatale interdiction qui pèse tant sur mon cœur.... Hier encore, je tentai un nouvel effort; mais à peine m'a-t-il laissé parler deux minutes en votre faveur... Vous êtes, parmi mes anciennes amies, la seule femme dont il ait constamment effacé le nom de la liste de nos réceptions.

— Mais que me reproche-t-il donc?

— Voulez-vous que je vous le dise, Thérésina?

— Oui, Joséphine, parlez, je n'ai rien à craindre, répondit madame Tallien d'un ton peu assuré, parce qu'elle se méprit sur les révélations que je me disposais à lui faire... J'ai tenu, dans ces temps difficiles, une conduite telle qu'on pourrait s'honorer de mes visites... Lui, Bonaparte, qui voit toujours la Terreur se dresser devant ses yeux comme un fantôme colossal; lui qui poursuit les Jacobins, même lorsqu'ils sont devenus inoffensifs, oublie-t-il donc qu'un jour je dis aux massacres: Cessez.... et qu'ils cessèrent?... oublie-t-il que Tallien leva le premier la massue de thermidor?.... oublie-t-il, continua madame Tallien en sanglotant, que je vous reçus tous deux chez moi... que je partageai avec vous?.. qu'enfin Tallien le suivit en Égypte, avant qu'il fût consul, et lorsqu'il avait encore des ennemis puissans.

— Non, je ne crois pas que Bonaparte ait rien oublié de tout cela : votre unique grief à ses yeux, c'est de voir souvent M. Ouvrard, qu'il n'aime point.

— Quoi donc, reprit Thérésina, parce qu'il

gouverne la France, prétend-il devenir le tyran de nos foyers?... Faudra-t-il lui sacrifier nos affections particulières?.... Je sais ce qu'il reproche à Ouvrard, c'est sa grande fortune; c'est la prépondérance qu'elle lui donne dans le monde politique : tout pouvoir, quelle qu'en soit l'origine, lui fait ombrage.

— Bonaparte, ma chère Thérésina, ne devrait pas vous faire partager l'éloignement que lui inspire M. Ouvrard; mais ses torts envers ce fournisseur viennent de certaines prévisions qui ne trompent guère... Il est rare qu'avec des millions d'écus on ne tente pas de faire du pouvoir; et le premier consul craint plus la puissance de l'or que toutes les baïonnettes étrangères... Il ne peut être battu désormais, dit-il, que par des recrues monnayées... il prend en défiance tous les recruteurs occupés à faire de telles levées. Mais calmez-vous; laissons passer un peu l'orage; Je préparerai votre retour aux Tuileries, au prix même de quelques brusqueries... Votre amitié m'est un bien trop précieux pour que je ne brave pas jusqu'à la colère du premier

consul pour lever l'interdiction qui me désole.

« J'étais sincère lorsque je parlais ainsi à madame Tallien, dit l'impératrice en terminant : je l'ai prouvé depuis par des démarches réitérées, quoique fort mal accueillies toutes les fois que je les tentais. Enfin, je voyais la barre de fer fléchir ; madame Tallien allait être accueillie.... son divorce vint, en un seul instant, détruire sans retour mes espérances...

« Maintenant, je vous le demande, comtesse, quels sont les torts réels de l'empereur dans tout ce que je viens de vous raconter? Qui osera le condamner d'une manière absolue, après s'être donné la peine d'examiner le fond des choses? Je ne pense pas qu'on le puisse avec justice... En ceci, comme dans tout, on juge sans savoir : voilà l'équité du monde. »

Madame de Larochefoucauld puisait dans ces entretiens confidentiels un sentiment quelque peu exagéré de son importance ; aussi s'en prévalait-elle autant qu'elle le pouvait. Il fallait

l'admirer, le soir, composant une partie de whist, que l'empereur venait ordinairement proposer à l'impératrice : la désignation des deux personnes qui devaient compléter le quadrille était pour elle une véritable affaire d'État. On la voyait, dominant de toute la supériorité de sa charge les dames du palais réunies dans le salon; se haussant, hélas! sans beaucoup d'avantage, sur la pointe des pieds pour découvrir le second rang des aspirantes : on eût dit un général d'armée cherchant, parmi ses lieutenans, les capitaines les plus capables de soutenir la gloire de ses armes... Cette prétention transcendante, se combinant avec une infiniment petite taille, offrait à l'observateur le plus comique de tous les contrastes : souvent le page malicieux, caché derrière un rideau, *croqua* la dame d'honneur dans cette situation éminente de sa vie.

Si l'on veut analyser la conduite que tint madame de Larochefoucauld tant que durèrent ses fonctions auprès de l'impératrice, on y trouvera toujours un calcul précis des convenances et de l'étiquette; il fallait être habile

pour trouver cette dame en défaut sur quelque point de ses attributions. Ses manières étaient ce qu'on peut imaginer de plus élégant, de plus exquis : elle sublimait le ton et les habitudes de cour. Personne ne s'entendait mieux à fleurir ces superficies sociales qu'on étale dans les palais, et qu'on ne s'avise jamais de soulever, parce qu'on sait d'avance qu'il ne se trouverait dessous que des déceptions. On va juger jusqu'à quel point la comtesse s'intéressait au fond à tout cela.

L'époque du second mariage de l'empereur était arrivée ; le divorce creusait au cœur de la pauvre Joséphine une source inépuisable de chagrins. Dans cette grande infortune, elle attendait quelque consolation de l'attachement de sa dame d'honneur.... l'excellente princesse croyait aux amitiés de cour ! Il fallut bientôt renoncer à l'espérance qu'elle fondait sur la grandeur d'ame, ou tout au moins sur la reconnaissance de cette dame qu'elle avait comblée de bienfaits.... A peine l'impératrice Marie-Louise fut-elle en route pour se rendre à Paris, que madame de Larochefoucauld sollicita

la charge de sa dame d'honneur, quoiqu'elle fût toujours celle de l'impératrice couronnée.

Napoléon était avec le duc de Vicence lorsque le placet de la comtesse lui parvint.

— Tenez, M. le duc, dit l'empereur au grand écuyer en lui passant l'écrit, lisez cela; vous y verrez un nouveau trait caractéristique de votre faubourg Saint-Germain.

— Mon faubourg Saint-Germain! Ah! Sire, l'erreur de Votre Majesté est grande... elle doit se rappeler que les habitans de ce quartier sont loin d'avoir rien de commun avec moi....

— J'en suis bien convaincu, mon cher, surtout en ce qui se rapporte aux sentimens que cette lettre révèle, et que vous qualifierez vous-même après l'avoir lue.

— Quelle ingratitude! s'écria M. de Caulincourt en posant sur le bureau de l'empereur le placet de la dame d'honneur.

— J'en suis révolté, reprit Napoléon avec l'accent de l'indignation.... après ce que Joséphine a fait pour cette femme.

— Mon Dieu, Sire, si madame de Laroche-

foucauld était là, Votre Majesté l'entendrait essayer avec beaucoup d'aisance sa justification. Elle vous dirait, par exemple, qu'une femme de son rang doit à sa réputation le sacrifice de ses affections, quelque douloureux qu'il soit; que sa place est au pied du trône, non ailleurs; et qu'une Larochefoucauld qui cesserait d'être attachée à la maison de l'impératrice régnante paraîtrait frappée de disgrace. Du reste, je ne fais que répéter, en substance, à Votre Majesté, ce que la comtesse dit à qui veut l'entendre.

— Cela fait pitié.... environner d'une telle importance des fonctions qui consistent à régler le nombre des papillotes de l'impératrice... Hé bien! puisqu'elle se croirait disgraciée en restant avec Joséphine, je vais lui prouver qu'il est pour elle une disgrace plus réelle encore; car je la destitue de cette charge même, et je la donne à la comtesse d'Alberg. Elle est sincèrement attachée, elle, à l'impératrice couronnée, et ne songe point à la quitter. D'ailleurs, Sa Majesté a toujours eu beaucoup à se louer de madame d'Alberg dans ses fonctions de dame

du palais; il est juste qu'elle obtienne la récompense due à son zèle et à sa fidélité... Menneval, ajouta l'empereur en s'adressant au premier secrétaire du cabinet, qu'on expédie à l'instant la nomination de madame d'Alberg à la charge de dame d'honneur de l'impératrice Joséphine; et que l'on prévienne madame de Larochefoucauld qu'elle a cessé d'appartenir au service de Sa Majesté.

En effet, madame d'Alberg eut dès ce moment le titre de dame d'honneur à la cour de Navarre : c'était une personne sage, rangée, et dont le caractère offrait un mélange d'ordre et de fermeté, qui, dans les opinions de l'empereur, devait servir à tempérer cet abandon invincible, ce laisser-aller perpétuel auxquels l'âge mûr de Joséphine n'avait encore apporté aucun changement. Il faut ajouter, toutefois, que cet entraînement de naturel ne se signalait plus alors que par des excès de bonté : c'était en prodiguant les bienfaits sans mesure, quelquefois sans réflexion, que cette princesse se livrait aux dépenses excessives que Napoléon lui reprochait.

Madame d'Alberg, sans recourir à cette dignité voisine du pédantisme, avec laquelle madame de Larochefoucauld déclamait ses représentations, sut acquérir auprès de Joséphine un pouvoir moral dont il résulta bientôt une sensible amélioration dans les affaires intérieures de sa maison. Aussi l'impératrice appelait-elle sa dame d'honneur *ma grande maîtresse;* et ce titre était en vérité fort bien choisi : car Joséphine, parvenue à l'automne de sa vie, avait toute la légèreté, toute l'insouciance d'ordre et d'arrangement d'une jeune pensionnaire.

En 1810, madame la comtesse d'Alberg n'était plus jeune; mais elle conservait cette noble régularité de traits, cette physionomie affable, ce sourire prévenant qui restent sur le visage des femmes naguère jolies, comme le fruit heureux d'une floraison d'attraits trop passagère. Au premier abord, on trouvait que madame d'Alberg était toujours belle : il fallait un assez long examen pour se réduire à penser qu'elle l'avait été.

L'empereur environnait madame d'Alberg d'une estime particulière : elle avait dû à ce

sentiment de sa majesté de faire admettre sa fille à la cour comme demoiselle du palais : faveur qui ne fut accordée qu'à elle et à madame de Lucay. Nous parlerons en son lieu de cette honorable distinction.

Mademoiselle d'Alberg épousa, peu de temps après son admission au château, le général Mouton, comte de Lobau, alors aide-de-camp de l'empereur, aujourd'hui maréchal de France. Les plaisans du noble faubourg qui, comme on le pense bien, reprochèrent à madame d'Alberg la mésalliance de sa fille avec *un de ces hommes-là*, s'égayaient un jour devant elle, sans la connaître toutefois, du petit *agneau* que madame Mouton venait de faire. — Eh! non, Messieurs, dit un beau parleur, qui crut avoir trouvé quelque chose d'infiniment plus ingénieux, je parie que c'est d'un *mérinos* que cette dame vient d'accoucher. — Pardon, Monsieur, répondit madame d'Alberg avec un calme sourire, j'ai le bonheur d'être grand' mère d'une jolie fille.... Voyez-vous l'embarras du bel esprit?

Madame la duchesse de Montebello fut nom-

mée dame d'honneur de l'impératrice Marie-Louise; et ce choix fit jaillir du carquois de la malice contemporaine une nuée de traits acérés. Nous n'examinerons point si les motifs que l'on prêta à l'empereur étaient vraisemblables ou sans vraisemblance, mais on peut affirmer que, réels, ils eussent été déterminés par un fort bon goût; car la veuve du maréchal Lannes était alors une femme charmante.

La nouvelle dame d'honneur sortait du laboratoire élégant de madame Campan : c'est avoir dit qu'elle possédait toutes ces qualités à fleur de naturel, qui constituaient l'éducation dans le fameux pensionnat de Saint-Germain. Nous devons ajouter avec empressement que, depuis la restauration, cette ancienne dignitaire de la couronne impériale a cultivé, d'une manière plus sérieuse, les bonnes dispositions que la nature avait mises en elle : le malheur, ce grand professeur de morale, lui fut, dit-on, en aide; et, mère sage autant qu'attentive, elle a compris ce qu'un nom illustre laissé à ses fils lui imposait de devoirs. Nous désirons que les jeunes de Montebello aient entendu

ces devoirs aussi bien qu'elle, et fassent exception dans cette hideuse dégénérescence des illustrations de l'empire, que l'on regrette d'avoir à remarquer au moment où nous écrivons.

Madame de Montebello, femme d'esprit et qui savait se montrer pourvue des belles manières, sans les faire dégénérer en ridicules prétentions, fut, pour l'impératrice Marie-Louise, quelque chose de plus qu'une dame d'honneur : elle dut remanier entièrement les habitudes germaniques de sa majesté ; car, nous devons le dire, elles ne ressemblaient nullement aux aimables et séduisantes qualités que l'archiduchesse Marie-Antoinette, sa tante, possédait déjà lorsqu'elle arriva à la cour de France. Il est vrai que l'empereur François II avait, sur l'éducation des archiduchesses, des idées peu conformes à celles de Marie-Thérèse, souveraine dont les vues étaient trop vastes pour s'arrêter à des scrupules. Marie-Louise venait régner en France sans préparation : on n'avait envoyé à Vienne, pour la former aux mœurs françaises, ni un

cardinal de Rohan, ni un abbé de Vermond, ni une jeune comédienne expérimentée. L'empereur avait dit : Qu'on me l'amène telle qu'elle est ; je la formerai moi-même.

Napoléon ne tarda guère à s'apercevoir qu'il s'était donné là une tâche laborieuse ; charmé, sans doute, de la trouver élémentaire en certains points, il jugea qu'il devait se faire aider sous d'autres rapports... Madame de Montebello l'aida.

L'impératrice Marie-Louise fut accueillie avec plaisir ; parce qu'on vit en elle un lien durable entre l'empereur Napoléon et son rival le plus redoutable. Mais elle avait beaucoup à faire pour qu'on cessât de regretter celle dont elle prenait la place : la fille de François II, malheureusement habituée au ton gourmé des cours d'Allemagne, crut qu'elle ne devait point se départir de cette raide dignité, de cet appareil de grandeur théâtrale, qui formaient la base de son instruction, d'ailleurs fort remarquable. Il fallut sonder assez long-temps ce caractère bourré d'étiquette pour rencontrer le cœur de la princesse, et,

lorsqu'on fut arrivé jusque-là, l'on trouva un sol à peu près vierge d'impressions. A quelle laborieuse culture ne devait-on pas se livrer pour en faire surgir cette piété compatible à tous les genres de malheur, cette générosité prompte à soulager tous les maux, qualités auxquelles l'impératrice Joséphine avait habitué nos admirations!... Les courtisans retrouvaient une souveraine; les Français ne retrouvaient pas une mère.

Quant à l'esprit de l'impératrice Marie-Louise, il serait difficile d'en définir le caractère : on n'a pu recueillir un seul mot saillant prononcé par Sa Majesté.... Il est pourtant probable que ses courtisans y ont mis de la bonne volonté. Malgré tous ses soins, madame de Montebello n'eut donc point à se féliciter, au moins quant au résultat, du système d'éducation française qu'elle avait été chargée d'appliquer à sa royale élève.

Cependant une des dames de Marie-Louise, madame Durand, qui s'est efforcée de relever autant qu'elle a pu les mérites de sa souveraine, a mentionné dans ses mémoires une saillie que

nous pouvons citer comme trait de franchise, sinon comme trait d'esprit.

L'empereur François II avait donné sa fille à Napoléon, ainsi que le pape donna jadis le chapeau de cardinal à l'abbé de Bernis : c'est-à-dire, *comme un os jeté à un chien;* on sait que ce fut rancune tenante. En 1812, cette rancune se borna à la duplicité d'une fausse alliance; en 1813, elle dégénéra en hostilités ouvertes. Vers la première époque, le souverain allemand, profitant des embarras qu'une nouvelle guerre avec la Russie allait susciter à son gendre, s'avisa d'envahir, en Italie, quelques coins de territoire, et même quelques villes. Napoléon, étant informé de cette circonstance, dit un soir à Marie-Louise : « Tu vois bien que « ton père veut se saisir de quelques villes à « sa convenance; si je le souffre, il n'y a pas « de raison pour que, de ville en ville, il ne « finisse par s'emparer de mon royaume d'Ita- « lie. Conviens, ajouta Napoléon avec un sou- « rire peu décidé, conviens que ton père *est* « *un voleur*, et qu'il s'approprie ce qui ne lui « appartient pas. »

Le mot de voleur était dur à l'oreille d'une fille des Césars, appliqué au César qui lui avait donné le jour... Mais, imitant le ton de demi-plaisanterie du César son mari, elle répondit : « Voleur soit; mais mon père ne prend que « quelques terres, tandis que tu voles des « royaumes. »

L'empereur, satisfait de la repartie assez logique de Marie-Louise, n'y répondit que par un gros baiser de faubourg Saint-Marceau, et la discussion n'alla pas plus loin.

Nous avons dit que l'impératrice Marie-Louise avait un sentiment parfait de l'étiquette des cours; mais elle l'appliquait assez maladroitement à la pratique française, durant ses réceptions au château des Tuileries. Madame de Montebello, à son début dans les fonctions de dame d'honneur, ne secondait pas toujours sa Majesté avec l'aplomb convenable; de sorte que les audiences de cette souveraine, rappelèrent plus d'une fois l'apprentissage de l'impératrice Joséphine.... En l'année 1811, il advint un quiproquo d'un genre particulier, et digne d'être cité. On avait annoncé à sa

majesté l'impératrice M. le sénateur Garat. Or, il faut vous dire que ce nom rappela tout d'abord à Marie-Louise le chanteur dont la réputation était européenne; dès lors, l'identité du mélomane fameux et du comte présenté s'établit dans sa tête, d'après cette idée préexistante, que la révolution française ayant changé toutes les conditions, il n'était pas surprenant qu'un chanteur eût été admis au sénat. Puis, la ténacité des convictions allemandes ayant consolidé l'opinion de sa majesté à cet égard, il est probable que son erreur n'eût cédé qu'aux plus nettes explications.

— M. le sénateur, dit l'impératrice avec tout ce qu'elle put rassembler d'affabilité, je suis charmée de voir un homme dont la réputation m'était connue dès ma plus tendre jeunesse.

— Votre Majesté a pu en entendre parler avec beaucoup de prévention, répondit Garat d'un accent embarrassé, parce qu'il crut que Marie-Louise faisait allusion à sa conduite dans le procès de Louis XVI.

— Non, vraiment, M. le comte, j'en ai

pu juger par moi-même, et vos ouvrages ont fait souvent mes délices.

— Je savais déjà que Votre Majesté a fait des études sérieuses; mais je ne me serais pas flatté que mes discours eussent fixé son attention.

— Je parle de vos chants, M. le comte.

— C'est avoir trop de bonté que d'attacher cette désignation pompeuse à quelques poésies sans conséquence, insérées dans l'Almanach des Muses.

— Vous avez trop de modestie, en vérité, quand les arts vous ont les plus grandes obligations.

— L'indulgence de Votre Majesté me rend confus... et pour quelques notes présentées à l'Académie...

— Quelques notes! des morceaux d'harmonie enchanteurs...

— Ah! Madame, que vous me faites glorieux!... Il est vrai que je crois avoir prouvé à mes auditeurs que le goût dégénère; qu'il est temps d'opposer une digue à sa décadence...

— Et vous avez offert votre exemple... Mais je ne croyais pas qu'on vous eût entendu ailleurs que dans les salons.

— Pardon, Madame, j'ai élevé la voix à l'Académie.

— A l'Académie impériale de musique? Mais n'avez-vous pas trouvé le vaisseau un peu grand pour la romance de société?

— Votre Majesté me fait l'honneur de me dire...?

— Je dis que vous avez dû chanter avec quelque difficulté dans la salle de l'Opéra.

— Je vous en demande pardon, Madame; mais nous jouons au propos discordant depuis un quart-d'heure; et je vois que Votre Majesté me prend pour Garat le chanteur.

— Mon Dieu, oui, M. le comte; est-ce que je me trompe? De grace, ne vous offensez pas... une jolie voix et le plus beau talent de société ne pourraient, en aucune manière, déparer le sénat...

— Aussi, Madame, n'ai-je réclamé que

contre le défaut d'identité : Garat le chanteur est mon neveu[1].

—Vous pouvez vous en faire honneur, M. le comte; et, si je ne suis pas aussi fière du grand-duc de Wurstbourg, mon oncle, qui se prétend un mélomane exercé, c'est qu'il chante quelquefois très-faux...

Il y avait long-temps que les courtisans, les dames du palais et les pages étaient au courant du quiproquo; mais ils l'avaient laissé filer, afin d'avoir occasion d'en rire plus tard... Le franc-rire est si rare à la cour!

[1] Le chanteur Garat était si goûté dans le beau monde, qu'il traitait d'égal à égal avec les ministres et les plus grands seigneurs, sans qu'aucun d'eux le trouvât à redire. Il avait un frère membre du tribunat, sur lequel on composa ce distique :

Pourquoi ce petit homme est-il au tribunat?
C'est que ce petit homme a son oncle au sénat.

IV.

LES DAMES DU PALAIS.

—

On est fier d'être l'historien des quatorze premières années du dix-neuvième siècle, non pas seulement parce qu'elles furent une période glorieuse pour nos armes, une époque féconde en intelligences diverses, quoi qu'en disent ceux qui ne lui accordent que l'illustration du sabre... Il est beau surtout d'avoir à redire qu'alors on vit des dames du palais belles et

sages : car de rares exceptions ne peuvent en rien diminuer l'honneur de la règle générale... Des dames du palais, belles et sages!!! L'écrivain patriote se redresse, se prélasse en songeant que ceci sera moulé en beau caractère cicéro, sans trop d'outrages typographiques, peut-être...

Le mot de *fonctions* serait, à vrai dire, fort impropre pour désigner l'emploi du temps que les dames du palais impérial passaient au château des Tuileries, car elles n'avaient rien à faire, et leur unique devoir consistait à paraître. La présence alternative d'un certain nombre d'entre elles auprès de l'impératrice aurait donc reçu le nom d'*exhibition*, plus logiquement que celui de *service*... Nous le répétons, elles étaient honnêtes, et les dames de cour ne servent que lorsqu'elles ne le sont pas. En toute autre circonstance, elles parent, elles décorent les appartemens : c'est l'élite du mobilier.

A ce titre, il fallait qu'elles fussent toujours habillées et coiffées au goût de l'empereur; conséquemment la dame d'atour, que nous

comprendrons dans cette chronique comme la première des dames du palais, devait chaque matin en passer la revue minutieuse; inspecter leur parure de la tête aux pieds, et faire rectifier tout ce qu'elle croyait susceptible d'encourir le blâme du maître. La dame d'atour devait se considérer comme le sergent-major-né de cette charmante compagnie.

Ceci fait comprendre que, si le service des dames du palais se bornait à figurer, à meubler, celui de la dame d'atour était réel et laborieux : une immense responsabilité de toilette, s'étendant depuis l'impératrice jusqu'à la dernière femme de chambre, reposait sur cette fonctionnaire. Madame de Lavalette et madame de Lucay, qui furent chargées, aux Tuileries, du département des atours, savaient que Napoléon exerçait assez brusquement sa critique sur la parure des dames : la première l'avait appris d'une manière fort directe, ainsi qu'on va le voir. Un matin qu'il devait y avoir réception dans la salle du trône, les dames du palais furent convoquées : une vingtaine de jolis visages présentés aux étrangers qu'on allait re-

cevoir ne pouvaient que bien faire. Madame de Lavalette, avant que l'empereur parût, s'occupait de ranger son élégante cohorte; recommandant avec ponctualité les sourires gracieux et variés autant que possible; indiquant l'intention du regard, le degré d'inclinaison coquette de la tête, le mouvement des bras; découvrant ici ce qui se cachait trop, recouvrant plus loin ce qu'on produisait avec un luxe d'ambition.... Tout à coup la dame d'atour entend derrière elle la voix de l'empereur; elle se retourne; mais, avant qu'elle eût eu le temps de saluer sa majesté, sa propre parure avait provoqué le mécontentement de Napoléon : « Fi donc! s'écria-t-il en donnant « un léger coup de pied dans les falbalas ru- « chés de madame de Lavalette, quelle vilaine « robe!... quelle épouvantable garniture!... « c'est du plus mauvais goût! »

La comtesse, humiliée en présence de ses subordonnées, rougit, se déconcerta, se plaça en serre-file derrière les dames du palais, et rentra chez elle avec la fièvre. Il est probable que ce fut quelque temps après cette

désagréable aventure, que madame de Lavalette résigna la charge de dame d'atour, qui fut donnée à madame de Luçay. Cette femme héroïque, qu'on vit, huit à dix ans plus tard, sauver la vie de son époux, en vouant la sienne aux fureurs d'un parti irascible, devait avoir une ame trop élevée pour se plier à des réprimandes réservées ordinairement aux pensionnaires de douze à quinze ans.

L'impératrice elle-même n'en était pas plus exempte. Un soir, Joséphine, sachant Napoléon soucieux, entra dans son cabinet pour lui prodiguer ses charmantes cajoleries ; par malheur elle avait une certaine robe rose et argent qui déplaisait beaucoup à sa majesté. « Encore ce chiffon, dit-il avec son terrible « froncement de sourcils; tiens, ajouta-t-il en « conduisant l'impératrice vers une glace, vois « si cela ne te fait pas ressembler aux dan- « seuses de corde des boulevarts.... » A ces mots, l'empereur saisissant son écritoire, en répandit l'encre à flots sur la malencontreuse robe, afin d'être certain qu'elle ne reparaîtrait plus.

Nous avons dit que les dames du palais n'avaient point de fonctions au château; mais nous devons revenir décidément sur cette assertion; on va voir pourquoi. Le matin elles devaient s'habiller pour le déjeuner; à midi seconde toilette pour assister aux présentations. Il est à remarquer même que, s'il arrivait qu'on présentât des personnages de divers rangs, les dames assistantes devaient procéder à plusieurs toilettes, par respect pour la hiérarchie. Avant le dîner, troisième ou quatrième toilette ; le soir enfin, dernière toilette de cercle, de spectacle ou de bal... Et l'infortunée dame d'atour d'inspecter toutes ces parures successives!... un sergent-major, au moins, en est quitte pour l'inspection du matin.

Le contrôle de l'empereur ne s'arrêtait pas toujours à l'habillement des dames de sa cour; il parlait avec une entière liberté de leur tournure, de leurs traits, de leur esprit. Aussi ces pauvres dames, corvéables d'une infinité de précautions, pour ne pas être prises en défaut d'élégance, selon le

système de sa majesté, devaient-elles encore craindre que la nature ne les eût affligées de quelque don qui déplût à ce souverain. « Dans « cette perpétuelle anxiété, les dames du pa- « lais, a dit quelque part une d'elles, ressem- « blaient, en présence de l'empereur, à de « petites filles qu'on interroge au catéchisme; » et la figure est exacte, car ces dames, à moins d'une certitude acquise sur leur crédit personnel, devaient s'abstenir d'adresser la parole au maître; se bornant à répondre un oui ou un non timide, escorté de l'indispensable *Sire*. Joséphine avait coutume de dire à cet égard : « Il y a bien cinq à six jours dans « l'année où les femmes ont quelque influence « sur Napoléon; à l'exception de cette brève « période, elles ne sont rien ou presque rien « pour lui. » Cinq à six jours! ce serait peu, même pour un individu appartenant à ces classes de mammifères dont les amours sont périodiques.... Et pourtant nous aurons occasion de faire remarquer ailleurs que Napoléon s'efforçait de prévenir ce paroxisme d'ardeur physique, qui pouvait, cinq à six jours durant,

lui faire déposer le sceptre du monde sur les genoux de la beauté.

Quant aux dames du palais, la domination un peu dure, un peu déparée même de politesse, que l'empereur faisait peser sur elles, au grand regret de Joséphine, cette brusquerie habituelle dont il payait souvent leurs sourires, hé bien, elle était le résultat d'un calcul politique. L'empereur éprouvait quelque plaisir à leur prouver que, dans cette cour à laquelle beaucoup d'entre elles se prétendaient *forcées* d'appartenir, on savait se mettre parfaitement au dessus de la grandeur de blason dont elles étaient si fières, et qui laissait percer ses vaniteuses prétentions à travers les respects fallacieux de ces dames. Bien plus, Napoléon, afin de leur faire comprendre qu'il attachait une intention incessante à se venger ainsi de cette morgue mal déguisée, affectait les plus grands égards pour celles qui, sans hauteur, sans pédantisme, remplissaient leurs devoirs au château, lors même qu'elles se dispensaient de toute courtisanerie, de toute adulation. Madame la baronne de Montmorency, qui s'inspirait

de cette sage réserve, fut toujours traitée par l'empereur avec une politesse respectueuse. Rien de plus adroit qu'une telle conduite : elle semblait dire aux superbes de petit comité : « Voyez-vous cette dame, « elle appartient à une des premières fa- « milles de la vieille monarchie; sa noblesse « prime la vôtre de trois ou quatre siècles; « hé bien! sa manière d'être, sans paraître « servile, se fait apprécier et estimer.... » Un jour, Napoléon voulut que la leçon fût plus frappante : On venait de lui remettre, au milieu de toute la cour, une magnifique aigrette de diamans, que le Grand-Seigneur lui envoyait; après l'avoir admirée et fait admirer en détail à vingt dames du palais, réunies dans les salons, il rompit par le milieu ce bijou étincelant, et en donna la moitié à madame de Montmorency.

— Ah! Sire, s'écria cette dame, comment ai-je pu mériter ce témoignage de votre bienveillante générosité?

— En comprenant bien vos devoirs et votre position, madame la baronne; en immolant des

préjugés ridicules au sentiment de reconnaissance, naturel à toute personne bien née, pour ceux qui lui font du bien sans y être obligés, sans en attendre aucun avantage... Votre esprit supérieur et votre haute expérience ne pouvaient manquer de concevoir qu'après m'être élevé, par une gloire peu contestée, je crois, au moins au niveau de toutes les têtes couronnées de l'Europe, je n'ai pas besoin de rehausser ma grandeur des oripeaux de cour. Lorsqu'il m'arrive d'y recourir, je me propose simplement de favoriser le débit lucratif de ce clinquant sans valeur réelle : c'est un commerce comme un autre; bon nombre de familles en vivent : je le protége.

La leçon était forte et bien appliquée; fut-elle profitable? on peut en douter : rien d'incorrigible comme les vanités blasonnées.

Nous parlions tout-à-l'heure de la courtisanerie, portée jusqu'au servilisme, de certaines dames qui, par ce honteux excès, semblaient provoquer même les dédains de l'empereur : nous en devons un exemple à nos lecteurs. Un soir, Napoléon, informé

que madame Fabre de l'Aude possédait au suprême degré cette qualité qu'il prisait le plus dans une femme, la fécondité, s'approcha d'elle et lui dit en riant : « Hé bien ! « madame Fabre, quand accoucherez-vous de « votre vingt-cinquième enfant ? — Sire, quand « il plaira à Votre Majesté, répondit la dame « interrogée..... » L'empereur ne répliqua pas et fut modeste ; car il eût pu chicaner beaucoup madame Fabre sur cette réponse qui, certes, en disait long en l'absence d'un mari. On ne sait vraiment ce qu'il fût advenu d'une telle repartie faite à Louis XV.

Assurément, on formerait un beau livre du récit des provocations de toute sorte, qui, durant le passage du météore lumineux qu'on nommait Napoléon, furent adressées à ce souverain par les femmes dont il était entouré. Si, parmi ces provocations, on en comptait un bon nombre qui visaient droit au cœur, on en vit aussi de simplement coquettes. C'est dans cette classe, sans doute, qu'il faut ranger le gentil manége de madame de Marmier.... Mais c'est une anecdote si rebattue ! n'im-

porte, si nous l'omettions, ce serait une lacune dans une chronique sur les dames du palais; car madame de Marmier appartenait à ce gentil essaim.

Vous saurez donc que cette dame avait le plus joli petit pied du monde: un pied à désespérer Cendrillon elle-même... Or, allez faire entendre à une femme pourvue d'une telle perfection qu'elle doit porter des robes bien longues; dites-lui que c'est l'usage; ajoutez, ce qui est beaucoup plus fort, que c'est la mode; que ne pas s'y conformer serait une intolérable hérésie; elle vous répondra : L'usage a tort, la mode perd l'esprit, et je veux être hérétique. Voilà précisément ce qui se passa, l'an de grace 1806, pour madame de Marmier. ainement la dame d'atour lui fit-elle savoir que la robe à queue était de rigueur en cour, et qu'elle ne pouvait venir prêter serment entre les mains de l'empereur sans être habillée conformément à l'étiquette. La nouvelle dame du palais, intimement convaincue qu'il était plus agréable de montrer un pied charmant que de balayer le parquet des Tui-

leries, demeura fidèle à sa robe écourtée.

En la voyant paraître, chambellans, préfets du palais, aides-de-camp, écuyers et pages dirent : C'est très-bien... mais, au même instant, dame d'honneur, dame d'atour, dames du palais et dames d'annonce, de s'écrier : C'est d'une inconvenance sans exemple... Et notez que toutes les scrupuleuses observatrices eussent payé cher un pied aussi *inconvenant* que celui de leur nouvelle collègue. Enfin, une des critiques, se détachant du groupe, eut la charitable idée d'aller, de personne en personne, recueillir les votes sur le costume innové par madame de Marmier. M. de Talleyrand se trouvait là ; l'investigatrice, en l'apercevant, se dit : Nous obtiendrons quelque saillie qui aura de l'écho ; elle ne se trompait pas. Arrivée près du prince, notre quêteuse de malices lui demanda ce qu'il pensait de la dame présentée.

— Mais je pense, répondit son altesse, qu'elle a des jupons bien courts pour prêter un serment de fidélité.

— Des trompettes... des trompettes... s'é-

cria la dame occupée à recueillir les avis; puis elle reprit... Et son pied, qu'en dites vous, Monseigneur?

— Je dis que, si madame de Marmier proportionne ainsi la longueur de ses robes aux perfections secrètes qu'elle possède, je désire qu'elle ait la jambe et le genou bien faits...

Il faut se hâter de dire que, si madame de Marmier fit valoir son pied avec coquetterie, lorsqu'elle prêta serment en qualité de dame du palais, il ne nous est point revenu qu'elle ait porté plus loin ses prétentions. Il eût été à désirer, pour le repos de l'inquiète Joséphine, que, dans cette myriade de beautés qui composaient le service d'honneur de l'impératrice, il ne s'en fût pas trouvé de plus ambitieuses; par malheur, il en était autrement.

De quelle ambition cette bonne princesse avait-elle à se plaindre, un soir que madame de Rémusat, dame du palais, la trouva fondant en larmes? c'est ce que nous ne pouvons dire; mais enfin Joséphine pleurait sur une infidélité de Napoléon...

Madame de Rémusat attendit avec respect

que sa majesté lui apprît la cause de son chagrin; cette révélation fut prompte et catégorique.

— Ma chère amie, dit-elle en sanglotant toujours, je suis certaine qu'*il* est maintenant couché avec une femme.

— Ah! Madame, s'écria la dame du palais, frappée d'une déclaration aussi bourgeoisement précise.... vous penseriez que sa majesté...?

— J'en suis sûre; mais je veux en avoir la preuve.

— De grace, Madame, que Votre Majesté s'en abstienne; en pareille matière, le doute vaut mieux.

— Non, vous dis-je; j'aurai du moins la satisfaction de le convaincre d'une infidélité qu'il nie toujours... Allons, comtesse, prenez ce flambeau et suivez-moi.

— Mais, Madame, j'oserai représenter à Votre Majesté que la preuve qu'elle se propose d'acquérir, fort désobligeante déjà pour un tiers intéressé, le serait davantage pour un simple témoin de mon sexe...

— Venez, vous ne passerez pas le seuil de la porte.

— Il ne me reste plus qu'à obéir à Votre Majesté.... J'oserai cependant lui représenter encore l'heure avancée, l'obscurité des passages, enfin, le danger que Votre Majesté va courir d'être surprise et offerte en spectacle à la livrée.

— Il faut absolument que vous m'accompagniez, madame de Rémusat, répondit vivement Joséphine : Si vous avez peur, je marcherai devant.

A ces mots, l'impératrice mit le flambeau dans la main de sa dame du palais, et les voilà s'avançant, à minuit, dans le corridor, sur la pointe du pied, éclairées par une seule bougie dont le vent fait vaciller la flamme, et qu'il peut éteindre au premier moment. Par bonheur, nos aventurières nocturnes ne rencontrent personne jusqu'à l'appartement de l'empereur. Arrivées à la première porte, elles s'arrêtent toutes tremblantes, respirant à peine; Joséphine elle-même, malgré l'aiguillon de la jalousie, hésite à passer outre. Enfin, elle

se remet, pose la main sur le bouton, le tourne doucement.... Elle a déjà le pied dans l'appartement.

Tout à coup, une explosion tonnante et prolongée de ronflement se fait entendre; Joséphine, qui a complètement oublié que le mameluck Roustan couche dans cette chambre, jette un cri d'effroi qui réveille le cerbère africain... Un *qui va là?* retentissant, articulé d'une voix de Stentor, achève de mettre en déroute la petite reconnaissance.

Mais l'impératrice n'est pas la première à fuir : madame de Rémusat a déjà tourné les talons. Elle se sauve dans le corridor avec la rapidité d'une biche poursuivie par le chasseur : il lui semble voir le terrible mamelück, son yatagan au poing, et faisant voler un chef de dame du palais, comme une tête de pavot. Dans sa retraite précipitée, la comtesse a laissé souffler sa bougie par le vent du corridor; elle se dirige donc à tâtons vers l'appartement de Joséphine, et ne reprend haleine que lorsqu'elle y est arrivée. Alors, seulement, madame de Rémusat se souvient qu'elle vient de

laisser l'impératrice dans la plus complète obscurité; elle se dispose à retourner au devant de sa majesté, lorsqu'elle la voit revenir, riant à se tenir les côtes.

L'aventure burlesque que ces dames avaient rencontrée dans leur investigation nocturne, l'emportant sur le chagrin qui l'avait fait entreprendre, prolongea le rire de Joséphine. Il devint aisément communicatif, et procura la plus gaie de toutes les veillées à cette souveraine et à sa dame du palais, au moment même où sa majesté ne s'attendait qu'à trouver une confirmation affligeante.

Il est présumable que l'hilarité des belles aventurières, continuant le tableau que leur fuite laissait inachevé, leur représenta tout ce que Roustan eût offert de pittoresque, en surgissant de son lit dans le plus étrange habit de combat : elles le virent, les poursuivant, ainsi équipé, jusque chez l'impératrice, et produisant, à la clarté des bougies, le plus contrit et le moins vêtu des chevaliers sarrasins... C'était un rire à n'en pas finir.

Lorsque ce transport fut enfin calmé, ma-

dame de Rémusat voulut s'excuser de l'éclipse totale qu'elle avait imposée à sa majesté; mais Joséphine persista à ne se rappeler que le côté plaisant de l'aventure; tout le reste fut oublié.

Avec une résolution moins timide, ces dames n'eussent pas obtenu la confirmation que l'impératrice cherchait : Napoléon ne resserrait plus ses expéditions galantes dans l'enceinte du château : il faisait maintenant l'amour en roi de l'ancien régime, courait les aventures par la ville, et descendait franchement dans la lice assez périlleuse des hommes à bonnes fortunes.

La carrière d'une dame du palais n'est pas exempte plus qu'une autre de vicissitudes; et, lorsqu'elle est belle, la calomnie mêle presque toujours son fiel à ce tribut inévitable... Vous avez rencontré, le soir, sur le boulevart de Gand, ces vieux généraux de l'empire, à la tête blanchie, au front sillonné de cicatrices, qui se redressent de leur mieux, afin de prouver qu'ils n'ont pas encore fléchi, non sous les lauriers qui n'ont de poids que pour

la renommée, mais sous les ans redoublés, dont la pesanteur spécifique n'est que trop réelle. Hé bien ! ces vieux généraux-là, ainsi que bon nombre d'illustrations catarrheuses siégeant à la chambre des pairs, se rappellent parfaitement, sans doute, que, durant toute l'époque napoléonienne, madame la duchesse de Bassano fut la perle du palais impérial.

Or, les perles et les diamans, combinés avec intelligence, présentent une heureuse sympathie : ce fut au moins ce que Napoléon pensa, lorsque lui, diamant, essaya de lier un commerce d'intimité avec la perle Bassano. Mais cet essai fut un échec : la duchesse était aussi vertueuse que belle, et, Lucrèce des temps modernes, elle se montra si éloquente dans ses nobles résistances aux vœux de Tarquin, qu'elle parvint à triompher de sa criminelle obsession sans être obligée de se poignarder... ce dont tous les admirateurs de la beauté rendirent grace à Dieu.

Nous empruntons aux mémoires d'une dame mémorialiste l'épisode héroïque qui constate le triomphe des principes de la

charmante dame du palais. Le témoignage d'un écrivain du sexe est ici d'un poids imposant : une femme qui se fait l'apologiste d'une autre peut être crue sur parole..... la rareté du fait en garantit suffisamment l'authenticité.

En amour comme en guerre, Napoléon attaquait inopinément. Madame de Bassano ne soupçonnait pas, dit-on, les sentimens qu'elle avait le malheur d'inspirer à l'empereur, lorsque, l'ayant rencontré un matin dans la galerie de Fontainebleau, elle en reçut la plus brusque, la plus positive déclaration. Les Prussiens, attaqués intempestivement à Saafeld, ne purent supporter ce choc imprévu : ils furent battus et reculèrent... Mais, dans les hostilités que sa beauté suscite, une femme à principes n'est jamais prise au dépourvu : la duchesse ne recula point, et battit à plate couture son agresseur. Aussi, jugez quel bel ordre de bataille!

— Sire, si j'instruisais mon mari de tout ceci, il ne croirait jamais que celui qu'il sert avec tant de dévoûment a voulu troubler le

bonheur de son intérieur. Est-ce donc Votre Majesté qui doit chercher à y mettre un terme ? Je me vois forcée de déclarer à Votre Majesté que si ses poursuites ne cessent pas immédiatement, j'en instruirai celui qui sera l'unique objet de mes affections; je le connais assez pour être certaine qu'il donnerait sur-le-champ sa démission de toutes ses places, et s'éloignerait avec moi de la cour.

— Il ne l'oserait, Madame.

— Votre Majesté est dans l'erreur; il osera tout pour se dérober au chagrin d'être convaincu de l'ingratitude de l'homme qu'il aime le plus.

Puis, arrachant sa main de celles de Napoléon, qui la retenaient fortement, madame de Bassano se retira avec rapidité, mais non pas à la manière de cette nymphe dont Virgile a dit : Elle fuyait pour qu'on la vît fuir.

— Tranquillisez-vous, lui cria Napoléon, irrité d'une résistance à laquelle on ne l'avait pas accoutumé, vous êtes aussi sotte que belle... Je suis guéri...

Ne vous semble-t-il pas entendre la der-

nière et lointaine mousquetade d'un général, naguère assaillant, dont les efforts viennent de se briser contre un bataillon carré.

La dame mémorialiste ajoute que l'empereur fut quelque temps froid et maussade avec la duchesse; mais qu'ensuite il redoubla près d'elle d'égards et de respect, la citant partout comme un exemple à imiter.

Voilà qui demeure bien établi, bien avéré; la sagesse de madame de Bassano était infiniment plus officielle que les articles du *Moniteur*, même quand l'époux de cette dame dirigeait ce journal. Nous ne dirons pourtant pas ici que les mauvais propos lancés contre la duchesse aient cessé d'avoir cours : ce serait, en même temps, blesser et la vérité et la vraisemblance : elle était trop jolie pour n'être pas calomniée dans une camaraderie de trente-cinq dames du palais. L'évangile de sa vertu trouva des hérétiques; mais, hâtons-nous de l'ajouter, sa réputation eut peu à souffrir des sourdes attaques dirigées contre elle : les bons croyans furent en majorité...

Malheureusement, un mémorialiste mâle,

dont l'écrit parut en 1830, et que nous ne désignerons pas autrement, a compris dans ses révélations certaine aventure galante que l'empereur, lui mémorialiste aidant, eut avec une dame de B..... dans le palais de Fontainebleau, sur le théâtre même de la gloire *Lucrécienne* dont madame de Bassano a formé, avec raison, le plus beau fleuron de sa couronne..... Et, subito, la malice humaine se remet en campagne, compare, rapproche, discute, évalue, pèse les autorités, de telle sorte que la majorité acquise, depuis vingt ans, à la duchesse chancelle, doute, se dément.

Et savez-vous quel argument on émet pour soutenir l'identité supposée entre madame de Bassano et cette beauté faillible, dont le nom est représenté par un B suivi de six points, dans les mémoires du malencontreux révélateur. Hé bien! ce sont ces six points là... six misérables points... pas davantage!... Pourrait-on citer rien de plus noir, de plus atroce .. Élevez donc, à grand' peine quelquefois, un noble édifice d'infaillibilité, pour le voir crouler sous une infime mousqueterie de

points..... Mais ne trouvez-vous pas que c'est là le comble des perversités humaines? Ah! si l'on avait besoin d'une preuve irréfragable d'un crescendo de méchanceté sur notre globe, on la trouverait dans l'interprétation de cette demi-douzaine de points microscopiques, érigés en chef d'accusation.

V.

LE GRAND CHAMBELLAN.

Je ne sais quel faiseur de bons mots a qualifié le grand chambellan de premier *serrurier d'honneur* du château. Cette désignation, quoique vulgaire, avait au moins le mérite d'être exacte; ce qui prouve, en passant, qu'une expression grotesque peut, sans effort d'esprit, faire comprendre un mot auquel on attache une idée sérieuse, et, surabondamment, que

le grotesque et le sérieux ont parfois un même caractère. Or, pour expliquer l'allégorie de la clé que porte le grand chambellan, ainsi que ses subordonnés, les chambellans ordinaires — clé assez bizarrement placée, ce nous semble, pour un insigne honorifique — nous devons faire connaître ici la combinaison hiérarchique des entrées dans les divers appartemens; car ces appartemens formaient l'empire du haut dignitaire auquel cette chronique est consacrée. Il en était le législateur; il en avait *octroyé* la charte : lui seul l'interprétait, et, comme elle reposait sur la vanité, pierre angulaire de toute institution de cour, personne ne se refusait à convenir que c'était bien *une charte-vérité*.

L'intérieur des Tuileries, au temps de l'empire, se divisait en trois parties distinctes : le grand appartement de présentation, comprenant une salle de concert, un premier salon, un second salon, la salle du trône, le salon de l'empereur et une galerie; d'un appartement d'honneur, composé d'une salle des gardes, d'un premier et d'un second

salon; enfin, d'un appartement intérieur ou particulier, occupé par l'empereur : il se composait du cabinet de travail, de l'arrière-cabinet, d'un bureau topographique et de la chambre à coucher.

Lorsque les réceptions avaient lieu dans le grand appartement de présentation, les pages seuls se tenaient dans la salle de concert : la livrée n'y avait point accès; le service intérieur étant alors dévolu uniquement aux pages de sa majesté.

Entraient de droit dans les deux salons tous les officiers du service d'honneur de leurs majestés; ceux des princes et princesses ayant le titre d'altesse impériale; les sénateurs, les conseillers d'État, les députés, les généraux de division, les archevêques et évêques, les préfets, appartenant ou non au conseil d'État; les premiers présidens et procureurs-généraux des cours impériales.

Pour pénétrer dans la salle du trône, il fallait être prince ou princesse de la famille impériale ou de l'empire, ministre, grand officier de la couronne ou de l'empire, prési-

dent du sénat ou du corps législatif, premier président ou procureur-général de la cour de cassation, premier président ou procureur général de la cour des comptes. La dame d'honneur, la dame d'atour et les dames du palais pouvaient circuler dans la salle du trône : en ceci, le grand dispensateur de l'étiquette avait pensé judicieusement que, les graces et la beauté étant le liniment indispensable de toute société, les élus de la salle du trône pourraient bâiller comme des bienheureux, si l'on n'y laissait pas pénétrer les dames : car plus la grandeur est grande, moins elle est amusante.

Lorsque les hommes et les dames passaient devant le trône, ils devaient le saluer : il n'était stipulé nulle part qu'en se conformant à cette ridicule injonction, il fallût impérieusement s'empêcher de rire ; mais le respect dû à un assemblage de planches, de velours cramoisi, de crépines d'or et de clous à tête dorée faisait un devoir de rire dans son mouchoir.

Quelle que fût la dignité des personnes présentes à la cour, aucune d'elles n'entrait dans

le salon de l'empereur sans y être mandée : leurs majestés seules s'y tenaient. Lorsque l'empereur ou l'impératrice désiraient introduire quelqu'un en ce lieu révéré, l'huissier prévenait le chambellan de jour, qui venait prendre les ordres de sa majesté; après quoi cet officier présentait la personne honorée d'une audience ou d'un entretien. Si un des courtisans ou des fonctionnaires qui se trouvaient dans le grand appartement de présentation croyait pouvoir aspirer à l'honneur d'entretenir leurs majestés, soit pour une communication pressante, soit à titre de grace spéciale, l'aspirant devait s'adresser au chambellan de jour, lequel, après avoir examiné la requête et s'être convaincu de son importance ou de son opportunité, faisait solliciter, par l'huissier, la permission d'entrer dans le salon de l'empereur. Si le personnage était admis, le chambellan l'amenait et le remmenait.

Lorsque l'empereur recevait dans l'appartement d'honneur, les pages se tenaient dans la salle des gardes, avec un sous-officier du piquet de service de la garde à cheval; il n'y

pénétrait aucun domestique : un portier d'appartement en occupait l'entrée.

Le colonel-général de service, les grands-officiers de la couronne, le chambellan et l'aide-de-camp de jour, le préfet et l'écuyer de service entraient de droit dans le premier salon. Étaient reçues dans le second les personnes admises à l'audience de l'empereur, ou appelées à travailler avec sa majesté. Pour les annoncer, le chambellan de jour traversait l'appartement d'honneur et frappait doucement à la porte du cabinet de l'empereur ; il y pénétrait sans attendre une réponse, nommait la personne et demandait les ordres de sa majesté. Ce chambellan pouvait aussi se borner à prévenir l'huissier du cabinet que quelqu'un attendait dans les salons l'honneur d'être admis... L'aide-de-camp, le préfet et l'écuyer de service pouvaient communiquer avec l'empereur sans recourir à l'intermédiaire du chambellan. Les huissiers seuls faisaient le service effectif de l'appartement d'honneur, comme transport de siéges, de messages et autres objets d'une place ou d'un salon à l'autre.

L'appartement intérieur était impénétrable: hors les cas indiqués par sa majesté elle-même, on ne pouvait solliciter l'honneur d'y être admis; il fallait que l'empereur prît l'initiative et donnât ses ordres en conséquence. A la porte de l'arrière-cabinet, pièce où travaillait le souverain, se tenait un fonctionnaire connu sous le nom de *gardien du portefeuille;* il passait sa vie dans le couloir obscur communiquant de cet arrière-cabinet au bureau dit le cabinet, dans lequel travaillaient les divers secrétaires de sa majesté, excepté celui qui devait se tenir prêt à écrire sous sa dictée: celui-là, ainsi que sous le consulat, avait une petite table près du bureau de l'empereur. Le gardien du portefeuille était le cerbère de jour, comme Roustan, le cerbère de nuit: non moins attentif que cet Africain, il ne laissait pénétrer dans l'asile dont il gardait l'entrée qu'à la parole du maître. Long-temps ce singulier employé exerça seul; et, tant que durèrent ses fonctions sans partage, il vit à peine la lumière du jour: confiné dans son corridor étroit, ainsi que le chien des sombres

demeures dans son antre, mais plus incorruptible que lui, car nul *gâteau*, même pétri d'or, ne put jamais le séduire.

Les valets de chambre de l'empereur faisaient le service de l'appartement particulier.

Telles étaient les dispositions intérieures, consacrées par la charte dont le grand-chambellan devait être le conservateur, avec l'aide des chambellans. Il veillait, par lui-même et par eux, à ce que nulle introduction, nulle faveur frauduleuse ne se glissât dans l'importante répartition de prérogatives et de droits que nous venons de signaler : en cela consistait surtout la direction suprême du service d'honneur aux Tuileries. Le grand chambellan était l'ordonnateur naturel de toutes les dépenses relatives à ce service. Les diamans particuliers de sa majesté et ceux appartenant à la couronne, lorsqu'on les tirait de leur dépôt pour servir aux parures impériales, étaient confiés au grand chambellan, qui en remettait décharge au grand trésorier de la couronne : celui-ci ne devait les remettre que

sur le reçu de ce grand officier, ou sur celui de la dame d'honneur, si les pierreries devaient servir à l'impératrice. Le grand chambellan faisait confectionner tous les bijoux particuliers ou de la couronne : lui seul concluait des marchés en conséquence, et signait les ordonnances de paiement.

Le grand chambellan passait la chemise à l'empereur dans les grandes occasions; mais il était dispensé d'épiler sa majesté, ainsi que devaient le faire ses devanciers du moyen-âge : époque à laquelle un souverain pouvait être fort barbu de visage, mais était soumis à certaines conditions épilatoires, sur la *presque* totalité de son corps. Rarement l'empereur Napoléon voulut se conformer à l'étiquette extra-honorifique de la chemise : nous croyons pouvoir affirmer que le grand chambellan la passa une seule fois à S. M., pour se rendre à un repas que lui offrit la ville, à l'époque du couronnement.

Lorsque le grand chambellan assistait à la toilette de l'empereur, il devait revendiquer l'honneur de passer l'habit, d'attacher les cordons et les colliers des ordres; puis, pré-

senter l'épée, les gants et le chapeau. En son absence, il pouvait être suppléé par le maître de la garde-robe, dont nous parlerons ailleurs.

Au grand couvert, comme dans les banquets et festins impériaux, le grand chambellan donnait à laver à l'empereur avant et après le repas ; la priorité lui était dévolue, sur tout autre chambellan, pour le service d'honneur de la table. Il se tenait debout, à droite et en arrière de sa majesté.

La charge de grand échanson n'ayant point été admise à la cour impériale, il y eut, dit-on, une longue incertitude, alimentée par de vifs débats, sur la question de savoir si le grand chambellan verserait à boire à l'empereur, ou si cet honneur insigne serait réservé au grand maréchal du palais. Les prétentions respectives s'appuyaient d'argumens d'une puissante logique : le grand maréchal, par exemple, matérialisant tant soit peu le sujet en litige, prétendait que, les vins sortant des caves impériales, la prérogative de les verser ne pouvait appartenir qu'au grand officier du

palais. Le grand chambellan, au contraire, se renfermant dans ses attributions honorifiques, soutenait que le chef des officiers de la chambre était seul apte à remplir la coupe impériale, parce que cette action se rattachait essentiellement au service d'honneur, non au service de la cave..... Nonobstant ce moyen puissant, le grand maréchal du palais obtint la préférence... Ce fut un échec terrible pour le grand chambellan; mais force lui fut bien de se borner à verser de l'eau sur les mains de sa majesté qui, moralement parlant, se lava sans doute aussi les mains de la discussion survenue entre les deux grands officiers de la couronne.

Deux personnes ont été revêtues de la charge de grand chambellan, sous l'empire : M. de Talleyrand-Périgord, prince de Bénévent; puis M. le comte de Montesquiou-Fezensac. Chacun se rappelle l'espèce de disgrace que subit le premier de ces personnages, pour s'être montré trop franchement pessimiste, quant au résultat probable de l'usurpation du pouvoir souverain en Espagne. La

circonstance est bien digne de remarque : un trait de franchise venant du premier diplomate des temps modernes! il y a là plus qu'un phénomène. Aussi, M. de Talleyrand, n'ayant pu retrouver dans son caractère le pendant d'un tel abandon de sincérité, se vit-il contraint de le *biser*, lorsque Louis XVIII le consulta sur l'impolitique intervention de 1823, en faveur du despotisme espagnol.

Napoléon, piqué de n'avoir pu faire du grand distillateur politique un partisan de ses opérations dans la péninsule ibérique, se vengea d'une manière malicieusement ingénieuse, en le constituant geolier du prince détrôné.... La responsabilité attachée à cette charge, infiniment peu honorifique, était incompatible avec les fonctions de grand chambellan ; le prince dut s'en démettre et l'empereur nomma M. de Montesquiou... Quelqu'un, à cette occasion, ayant félicité son altesse de conserver au moins sa dignité de vice-grand électeur, le spirituel seigneur aurait répondu, selon certaine tradition : « Oui, « l'empereur me laisse un *vice;* mais, par

« malheur, cela ne donne pas une *qualité* à « mon successeur. »

M. de Talleyrand a dit tout récemment : « En politique, on ne meurt que pour ressusciter. Il est probable que, de 1809 à 1814, l'ex-grand chambellan s'est occupé fort activement de sa résurrection, car nous l'avons vu ressaisi de cette dignité dès l'origine de la restauration..... Les moyens qu'il employa pour arriver à cette fin n'appartiennent point à notre cadre : l'hôtel de l'Infantado, où l'on *rebadigeonna* la légitimité, est voisin des Tuileries, mais il n'en dépend pas.

M. de Talleyrand ne se piqua jamais d'une activité physique bien remarquable, dans ses fonctions de grand chambellan ; sans doute il pensa que, pour une telle charge, l'activité d'esprit pouvait suffire, et sa majesté pardonna volontiers cette opinion à un grand dignitaire boiteux. Ce qui surtout importait à ce souverain, c'était que, dans ses fonctions de ministre des relations extérieures, M. de Talleyrand ne laissât pas croire à l'Europe que la politique impériale ne battait que d'une

aile; et cet homme d'État disait quelquefois que, sous ce rapport, il soutenait de son mieux le vol audacieux de l'aigle.

La présence du prince de Bénévent aux Tuileries, dans son service de la chambre, se révélait pour l'ordinaire par des causeries spirituelles. A peine paraissait-il dans les salons, qu'on formait groupe autour de lui. Il aimait à se faire écouter comme tous les parleurs féconds: avec les hommes, il devisait d'actualités historiques ou politiques; il esquissait volontiers un portrait, et rarement il se défendait d'y ajouter quelque trait de caricature. Avec les dames, M. de Talleyrand brodait les plus jolies phrases du monde sur un texte presque toujours galant, mais dont il savait éluder heureusement la gravelure.

Dans ses conversations du château, ce grand officier de la couronne savait merveilleusement approprier les sujets qu'il traitait aux opinions réelles de ses auditeurs : par exemple, il se faisait le chaud panégyriste de Napoléon avec ses partisans sincères; mais, en parlant aux *courtisans victimes* du faubourg

Saint-Germain, il nuançait ses discours d'une critique légèrement incisive, d'une censure attique qui, dans tous les cas, ne pouvait le compromettre.

Les opinions de l'empereur, reflétées au prisme du prince de Bénévent, étaient encore rehaussées d'éclat et de valeur, comme ces pierres précieuses dont le prix augmente sous la main d'un habile metteur en œuvre. Nous avons retenu quelques répercussions de cet écho éloquent, qui nous ont été répétées par des témoins auriculaires : « Le général Bonaparte, disait un jour le grand chambellan, fut prévenu peu de jours avant les événemens de brumaire, que Sieyès, Barras et Fouché agitaient la question de savoir si, dans le cas où le Directoire serait menacé, il ne paraîtrait pas convenable de rappeler le duc d'Orléans, et de se jeter dans ses bras. Barras, qui s'offrait à tout venant et dont la foi était depuis trois ans aux enchères, penchait pour le rappel du jeune prince qui, rentré dans les immenses possessions de sa famille, pouvait être un excellent acheteur.... Dans le temps que

ce projet se croisait avec plusieurs autres, le général Bonaparte en fut informé par une de ses créatures, peut-être par Salicetti..... » « Laissez-les donc faire, répondit le vainqueur des Pyramides en souriant; ceci n'est point inquiétant : l'élévation au trône d'une branche collatérale de la maison de Bourbon ne changerait que momentanément le mouvement et le but de la révolution; elle reviendrait bientôt à son éloignement pour cette famille. » Ceci se disait en 1799.

« Après la rupture du congrès d'Amiens, disait une autre fois M. de Talleyrand, consulté sur la possibilité d'une descente en Angleterre, le parti royaliste comptait fermement sur le grand désastre qui, selon ce parti, devait résulter d'une tentative reconnue si hasardeuse; mais Napoléon n'eut pas un seul instant l'intention de l'effectuer : il répétait journellement dans ses relations confidentielles : « Ceux « qui attendent cette expédition comme une « occasion de gloire ou de fortune, ainsi que « les ennemis de la révolution, bercés de l'espoir « qu'elle rendra le dernier soupir dans cette

« difficile entreprise, sont des niais sans por-
« tée; des gobe-mouches assez sots pour
« croire qu'aussi sot qu'eux, je ne vois pas les
« choses sous leur véritable aspect. Qu'ils se
« détrompent : je n'ai jamais pensé à faire cette
« folie digne d'un échappé de Charenton.
« Sans doute je pourrais débarquer sur la
« plage anglaise avec une centaine de mille
« hommes : on me livrerait une grande ba-
« taille; je la gagnerais; mais je serais affaibli,
« dans ce premier choc, de 30,000 combat-
« tans tués, blessés ou prisonniers. Je n'en
« marcherais pas moins sur Londres avec
« 70,000 hommes, parce que j'aurais pour moi
« l'exaltation de la victoire, et que mes ennemis
« auraient contre eux le découragement qui ré-
« sulte d'un échec. Mais enfin, l'Anglais est
« patriote et brave; on me livrerait une autre
« bataille sous les murs de la capitale. Admet-
« tons que je la gagne; ce second succès me
« coûterait plus cher encore que le premier :
« une nation qui se bat au pied du trône de
« son souverain est difficile à vaincre; je n'au-
« rais pas moins de 40,000 Français hors de

« combat... Que ferais-je donc avec trente mille « soldats dans une ville renfermant onze cent « mille ames?.... Non, non, l'accomplissement « du projet que je fais sonner si haut dans « mes proclamations, que j'ai l'air de préparer « à grands frais; ce projet, d'une bonne po- « litique comme simple démonstration, serait « la plus stupide chose si je l'exécutais. Sans « une supériorité acquise dans notre marine, « il ne faut jamais songer à une telle expédi- « tion. La grande réunion de troupes que vous « voyez à Boulogne a un autre but, vers le- « quel je ne tarderai pas à marcher....

« Il faut que mon gouvernement soit le pre- « mier de tous ou qu'il succombe... à la bonne « heure.... Mais je ne suis pas disposé à jouer « la France d'un coup de dé. »

« Et notez bien, Messieurs, continua, dit-on, le prince grand chambellan, que l'on calomnierait l'empereur si l'on croyait que les difficultés de l'exécution l'aient détourné de ce grand dessein, qu'on a cru avorté lorsqu'il fut complètement exécuté dans la direction masquée que sa majesté lui avait imprimée. Napoléon

ne fit jamais rien sous l'empire d'une témérité purement vaniteuse ; on s'est lourdement trompé en le comparant à ces matamores batailleurs, dont Charles XII fut le dernier type. L'empereur aime la guerre ; mais il l'aime comme moyen, non comme un échange voluptueux de coups de canons ; non comme une partie d'échecs jouée pour conquérir la gloire stérile du gagnant.... Cet homme supérieur, et peut-être serait-il facile de le prouver, combattit toujours pour l'obtention d'un résultat qu'il croyait utile : c'est l'utilité seulement que l'on a pu contester trop souvent. Mais il m'est prouvé jusqu'à l'évidence que l'empereur, une fois pénétré du sentiment de cette utilité, en fait sa divinité exclusive ; il lui sacrifie tout : hommes, trésors, affections ; rien au monde ne saurait enlever un seul de ses hommages à cette pensée fixe et déifiée dans son esprit.... C'est alors surtout que sa confiance en son étoile devient extrême ; lancé dans la carrière que lui ouvre sa conviction, nul motif n'aurait le pouvoir de l'arrêter... Tombé du char de sa fortune, abandonné de sa famille, de ses alliés,

proscrit, fugitif, errant, il ne sentirait point affaiblir sa résolution : ce revers immense lui semblerait un événement transitoire, un de ces mauvais pas qu'on rencontre dans toutes les carrières ; il se dirait, en s'efforçant de le franchir : Je triompherai des obstacles, j'accomplirai ma destinée... car la fatalité ne crayonne pas ses décrets pour les effacer ensuite ; elle les grave sur l'airain du premier jet. »

Avec les femmes, c'était le Napoléon des petits appartemens que le grand chambellan commentait. « Corvisart me racontait hier une singulière chose, disait un matin son altesse au milieu d'un groupe de dames du palais : ce médecin a reçu de l'empereur l'assurance que jamais il ne sentit battre son cœur ; lui, docteur, en posant la main sur le sein de sa majesté, n'a pu reconnaître en effet la moindre pulsation.

« Je sais, Mesdames, continua M. de Talleyrand avec cette finesse de sourire et de regard qui lui était propre ; je sais que l'épreuve vous paraîtra peu concluante : le cœur bat plus sensiblement sous la main qui le blesse que sous

celle qui peut le guérir. Si une de vous eût interrogé de la sorte le côté gauche de sa majesté, je suis presque certain que le battement se fût révélé. »

On dit qu'en ce moment plusieurs cils s'abaissèrent, plusieurs visages se colorèrent d'un vif incarnat.... Nous ne voulons pas en tirer une conclusion défavorable aux chastetés de la cour impériale : il est seulement à remarquer que le mot de *cœur*, sans y attacher une signification aussi excentrique que le malin Bouflers la concevait, provoque toujours une certaine émotion chez les dames bien nées.

Pour détourner l'attention générale d'un point physiologique d'une interprétation aussi délicate, une des belles auditrices du grand chambellan imprima une direction tout-à-fait morale à l'entretien. Dernièrement, dit-elle d'un petit ton pertinent mêlé d'ironie, l'empereur donnait en ma présence une singulière définition du bonheur; et, d'après sa manière de raisonner à cet égard, je ne suis pas surprise que les battemens du cœur de sa majesté soient assez obscurs pour n'être pas accessi-

bles au toucher... Napoléon, continua la jolie moraliste, prétend qu'il n'y a dans ce monde ni bonheur ni malheur : « La vie d'un homme « heureux, assure-t-il, est un tableau à fond « d'argent avec quelques étoiles noires; la vie « d'un homme malheureux, un tableau noir « avec quelques étoiles d'argent. » J'avoue que, trop ignorante sans doute pour comprendre cette figure orientale, je n'en ai pas senti du tout le mérite.

« Je le conçois, madame de V***, répondit « quelqu'un derrière la belle critique; le « faubourg Saint-Germain ne commence à « croire à la fidélité de mes tableaux que lors- « qu'il m'arrive de lui en fournir à fond d'ar- « gent étoilé d'or... » L'interlocuteur inattendu était l'empereur.

Lorsque M. de Talleyrand eut abandonné la direction du service d'honneur, les spirituelles causeries du château offrirent un grand mécompte. M. de Montesquiou était certainement un homme honorable; mais quel déficit dans les manières, le ton, le langage : on eût dit un acteur de Brives-la-Gaillarde abordant le ré-

pertoire de Talma, ou bien Odry s'essayant dans l'emploi d'Elleviou. Quelle différence aussi dans les précédens des deux grands officiers! M. de Montesquiou, châtelain des vieux âges, avait passé jusqu'alors sa vie à s'inspirer de son illustration héraldique; M. de Talleyrand, lui, n'avait considéré la révolution que comme une pièce à tiroirs, dans laquelle Arlequin devait se montrer habile à prendre tous les déguisemens pour obtenir sa Colombine... c'est-à-dire la fortune. Combien de fois n'admira-t-on pas l'agilité sans seconde de l'homme qui, déposant la mitre épiscopale, se fit lévite à ceinture tricolore, à la fédération de 1790; puis abbé portant queue, à Londres; puis citoyen à l'essai, aux États-Unis; puis ministre en costume de mélodrame, sous le Directoire; puis grand seigneur d'épée sous l'empire : assaisonnant toutes ces conditions successives d'une galanterie fort active, et d'une morale de vaudeville on ne peut plus sémillante, on ne peut plus féconde en pointes de couplets, à la rime près... M. de Talleyrand seul a fourni plus d'anas que tous les beaux esprits du siècle.

Les dames du palais, dont les loisirs étaient d'autant plus nombreux qu'elles restaient plus chastes, furent bien fâchées de voir le grand chambellan primitif s'éloigner des Tuileries. « C'est fini, se dirent-elles, plus de jolies petites pièces à la Dorat pour rompre l'uniformité de nos longues comédies sans comique, quoique le ridicule n'y manque pas.... » Ces dames regrettèrent vivement M. de Talleyrand.

Peu de temps après l'entrée en fonctions du comte de Montesquiou, ce nouveau grand chambellan put se faire une juste idée de ce que l'empereur entendait par son service d'honneur, et reconnaître que, dans les opinions de sa majesté, il existait peu de différence entre les divers degrés de la domesticité attachée à sa personne. Napoléon, pendant une matinée d'hiver, travaillait seul dans son cabinet; apparemment, sa préoccupation était grande, car il fut long-temps à s'apercevoir que l'atmosphère ambiante s'était singulièrement refroidie. Peut-être sa majesté songeait-elle aux désastres qui pouvaient suivre l'entrée de ses troupes en Espagne; peut-être même les efforts de cette na-

tionalité espagnole, qui se révoltait dès lors contre la violation de son territoire, faisait-elle comprendre au dominateur de l'Europe que le despotisme, fort de l'inertie des peuples, est débile et chétif le jour où des millions de volontés s'unissent en faisceau pour l'abattre. A ce point présumable des réflexions de l'empereur, le frisson devenait naturel; et ce dut être dans quelque situation morale de cette nature, qu'il s'aperçut que la température de son cabinet était refroidie.

Napoléon se lève et sonne; personne ne venant, il sonne plus fort sans succès. Sa majesté entr'ouvre alors sa porte et dit :

— Une bûche!

— Sire, répond M. le comte de Montesquiou qui se trouvait seul dans la pièce voisine, aucun valet de pied n'est ici.

— Une bûche! repète l'empereur d'un ton plus élevé et plus bref...

— J'ai eu l'honneur de dire à Votre Majesté que tous les valets de pied sont absens.

— N'êtes-vous pas là ? Monsieur, réplique aussitôt Napoléon.

Et le grand chambellan, le chef du service d'honneur, charge de bois son noble bras, alimente en silence le foyer du cabinet, et se retire en essuyant son habit cramoisi à la riche broderie d'or, quelque peu écorchée par l'écorce rugueuse des bûches qu'il vient de porter.

On s'est hâté de juger ce trait comme appartenant à un souverain mal élevé, et l'on s'est trompé. Dans les brusqueries auxquelles Napoléon s'abandonnait envers les membres de l'ancienne noblesse, plutôt qu'envers les parvenus de sa cour, il obéit constamment à un calcul politique, qui consistait à leur tenir compte, en procédés sévères, durs quelquefois, des superbes dédains avec lesquels ils parlaient de sa cour, dans leurs coteries secrètes. Par malheur, ce calcul n'était pas étudié avec cette sagacité de prévision qui distinguait ordinairement l'empereur; il eût dû mieux se pénétrer d'une vérité irréfragable : c'est que le parti qu'on a nommé, de nos jours, légitimiste, ne fut et ne sera jamais rallié à un système étranger à ses vieilles opinions, parce

qu'il n'a voulu et ne voudra dans aucun temps raisonner d'après les principes ordinaires de la logique et du sens commun. La vanité nobiliaire a vu passer froidement devant elle tous les progrès de la pensée; elle est, en fait de préjugés, ce qu'elle était au XII^e^ siècle : entraînée de force dans le mouvement social, elle n'y accède ni d'esprit ni de cœur; et tout ce qu'elle a perdu de prérogatives, par le développement du droit naturel, lui semble une soustraction impie faite à des droits imprescriptibles... les droits imprescriptibles de la noblesse !!!

Toute idée de justice distributive et de respect pour l'équité nous semble donc nécessairement incompatible avec de telles prétentions. La noblesse est une portion d'humanité qui ne veut avoir de commun avec le surplus de l'espèce, que le globe qui la porte, l'air qu'elle respire, l'eau dont elle se désaltère, le feu qui l'échauffe... après s'être bien assurée, encore, que Dieu n'a pas formé des élémens d'élite.

Ainsi l'empereur Napoléon se berça d'une

espérance chimérique lorsqu'il conçut le grand projet de fusion sociale dans lequel il comprenait cette classe vaniteuse ; son erreur devint plus grande encore, quand il fit entrer l'humiliation dans ses moyens de réussite. Les nobles attachés à sa cour rampèrent, parce que l'orgueil n'est pas la grandeur ; mais ils conspirèrent en secret, et l'hôtel de Luynes, dont il bravait impolitiquement les machinations, contribua plus à le renverser que les baïonnettes étrangères... Le faubourg Saint-Germain s'était dit : « Acceptons ses bienfaits, empilons son or ; c'est autant de pris sur l'ennemi. » Revenons au grand chambellan qui, parmi les inconciliables du noble faubourg, fut un des moins hostiles, peut-être devons-nous dire un des plus résignés adhérens au système impérial.

On peut être extrêmement noble sans être ingénieux ; la noblesse n'exclut pas la médiocrité. M. de Montesquiou, qui n'avait pas plus suivi le mouvement progressif en fait d'adresse qu'en matière de philosophie, se trouvait passablement embarrassé, quoique d'ailleurs fort

zèlé, lorsqu'il s'agissait de concourir aux grandes solennités du palais : le service d'honneur se compliquait alors de détails multipliés, qui devenaient pour son intelligence un véritable labyrinthe, et les Arianes des Tuileries se payaient de leur assistance en gentille moquerie. Madame de Luçay, fort experte, elle, dans le grand art de l'étiquette, distillait surtout la critique avec un abandon tout particulier : c'était, disait-on, la seule générosité dont elle se piquât; et les dames d'annonce, par habitude, par situation et par désœuvrement, ajoutaient charitablement aux légers brocards débités sur le grand chambellan.

Il y eut, en l'année 1812, vers l'anniversaire de la naissance du roi de Rome, un bal masqué dans la salle de spectacle du château. Pour cette fête dansante, trois grands officiers de la couronne, le grand maréchal, le grand chambellan et le grand maître des cérémonies, combinèrent leur intelligence et leur activité. Ajoutons que le dernier de ces dignitaires, ce nourisson des anciennes cours, dont l'expérience s'était formée des traditions du palais

de Catherine II, succédant à celles de Versailles; M. le comte de Ségur enfin attira à lui la plus grande partie des détails, en vertu de sa double qualité de poète et de grand-maître des cérémonies. Cependant M. de Montesquiou trouva, dit-on, accablant le lot d'embarras qui lui restait.

Ce n'était rien qu'une salle ornée avec toute la magnificence alimentée par une réserve de trois cents millions, au dessus de laquelle on allait danser : le goût de Percier et l'habileté des décorateurs avaient suffi pour disposer convenablement ce local. Mais, outre l'embarras de placer toute la cour, sans encourir les aigres réclamations des vanités mécontentes, le grand chambellan allait avoir à répartir dans la salle des puissances d'un ordre tout-à-fait particulier : on attendait, et nous dirons tout-à-l'heure pourquoi, des dieux, des déesses, des nymphes, des génies. Or, les honneurs à rendre à ces hôtes immortels n'étaient pas prévus par le code de l'étiquette, que M. de Montesquiou portait sans cesse sur lui,

et plaçait chaque soir sous le chevet de son lit, comme Alexandre-le-Grand faisait de l'Iliade.

Trois jours avant la fête, le grand chambellan se désolait ; son esprit était bouleversé rien qu'à l'idée d'une telle affluence d'obligations. Qu'aurait donc pu dire la reine Hortense, elle qui n'avait rien moins qu'à faire harmonier les prétentions d'une centaine de femmes, composant la mascarade allégorique qu'on allait représenter... Tout cela, divisé en quadrilles, se piquait de la plus méticuleuse, de la plus tourmentante émulation. « Madame, disait à la reine l'envoyée d'un quadrille, il nous faut de belles plumes blanches, qui se balancent mollement sur nos têtes en dansant, ou nous serons écrasées, déshonorées par les autres quadrilles, qui en auront. Peu d'instans après arrivait une seconde ambassadrice, venant solliciter la permission d'un pas seul, pour deux ou trois de ses collègues, qui avaient à faire admirer de jolis petits pieds. Enfin, survenait une troisième solliciteuse qui, dirigée par des vues moins frivoles, demandait à intercaler, dans la danse de caractère assignée à

son quadrille, un petit compliment pour le vainqueur du monde.

Hortense répondit aux premières réclamantes que les plumes, tout gracieux que soit leur moelleux balancement, ne convenaient pas au caractère du costume adopté; aux secondes, que les *solos* de danse appartenaient exclusivement aux danseuses de l'Opéra, et qu'une femme de la société pouvait provoquer des remarques désobligeantes en se mettant ainsi en évidence; aux dernières, la reine fit comprendre qu'un compliment, même en jolis vers, surgissant d'un quadrille, serait du plus mauvais goût, et devait être laissé aux petites pensionnaires le jour de la distribution des prix.

Enfin, cette fête si désirée par tant de jolies femmes, qui devaient y briller, si redoutée par le grand chambellan qui craignait de succomber sous le faix d'obligations qu'elle allait lui imposer; ce concours de magnificences variées, à travers lequel allaient ruisseler tant de richesses, commença vers dix heures : à cette époque les soirées du grand monde ne

s'ouvraient pas encore à minuit. Quelques contredanses d'étiquette formèrent le début du bal ; mais on voyait que toutes les curiosités, toutes les impatiences se concentraient sur un événement attendu. A onze heures, l'orchestre exécuta une sorte d'ouverture, et bientôt on vit entrer les fameux quadrilles proclamés, depuis quinze jours, par toutes les voix de la renommée.

Nous croyons devoir citer ici le récit que M. Émile de Saint-Hilaire, alors second page de l'empereur, a tracé récemment de cette scène mythologique, avec toute l'élégance, tout le charme qui naissent d'un souvenir aimable.

« La scène se passait au bord de la fontaine d'Égérie, dit le narrateur. D'abord on vit paraître les constellations, vêtues de gaze bleue, et portant sur la tête un large bandeau d'or, surmonté d'une étoile. A ces douze divinités, qui se rangèrent des deux côtés de la salle, succéda une jeune Iris à la blonde chevelure, d'une figure fine, d'une taille gracieuse, qui, en exécutant les plus jolis pas avec les plus

jolis pieds du monde (en dépit du veto de la reine de Hollande), vint suspendre au bosquet de la fontaine son écharpe nuancée des couleurs de l'arc-en-ciel. Aussitôt les nymphes du Tibre, sortant de leur grotte, vinrent cueillir des fleurs avec Zéphyre (M. Galz de Malvirade), qui se mêla à leurs jeux.

« Une femme, vêtue d'une tunique blanche brodée d'or, sans autre ornement qu'un casque antique et un bouclier sur lequel se dessinait l'image d'une louve, s'avança à pas lents vers la fontaine pour consulter l'oracle. Plongée dans une profonde douleur, elle levait au ciel des yeux admirables, qui paraissaient en connaître le chemin : c'était Rome sous les traits de la princesse Borghèse. (On devine maintenant dans quelles circonstances elle se trouvait en rapport avec le ciel.) A sa voix touchante, Égérie (la comtesse Jules de Noailles), le front orné de perles et de corail, se présenta avec autant d'élégance que de grace, et lui prédit les plus heureux destins.

« Alors quatre génies annoncèrent la France (Caroline, reine de Naples). L'éclat de son

costume éblouissait tous les yeux : sa tunique blanche, brodée d'argent, était soutenue par une ceinture d'émeraudes ; son manteau de pourpre était parsemé d'abeilles d'or ; un casque, resplendissant de saphirs et de rubis, couvrait ses cheveux d'un noir de jais ; et son bouclier de satin blanc scintillait de mille pierreries. Elle embrassa Rome, et appela sur elle la protection des Dieux.

« Aussitôt Apollon (le comte Charles de Lagrange, un des beaux cavaliers de la cour), la lyre en main et la tête couronnée de lauriers, descendit de l'Olympe, suivi des douze heures du jour et des douze heures de la nuit. Ces demi-divinités étaient vêtues d'une tunique brodée en argent, dont la couleur différait, suivant le rang que chacune occupait parmi les heures, depuis la couleur noire, qui indiquait minuit, jusqu'à la tunique rouge de madame Lobau, qui représentait midi, et la tunique jaune de madame Regnault de Saint-Jean-d'Angely, qui figurait comme l'aube du jour.

« On distinguait aussi dans cet Olympe im-

périal les duchesses de Bassano, de Castiglione, d'Alberg, d'Elchingen, de Vicence ; les comtesses de Montmorency, Victor de Mortemart, de Bouillé, Anatole de Montesquiou, Duchâtel ; madame Edmond de Périgord, dont les yeux pleins de charme brillaient de tout l'éclat de son esprit ; madame de Barral, le modèle des graces, et madame Gazani, l'idéal de la beauté.

« Toutes ces divinités cherchèrent à consoler Rome ; mais le sourire ne revint sur ses lèvres que lorsque les génies lui apportèrent des cieux une armure semblable à celle de la France, et l'image d'un enfant, qui devait lui rendre son antique gloire.

« Cependant Rome et la France, les nymphes, les génies, les étoiles, Apollon et les Heures, après avoir formé divers tableaux allégoriques, défilèrent devant l'empereur (une revue : Napoléon ne sortait pas de là) ; puis la scène prit fin aux applaudissemens de toute la salle, qui éclatèrent malgré l'étiquette, et valurent à l'assistance le froncement du sourcil olympien. »

Cette pantomime, dont l'exécution eût fait honneur à des artistes du grand Opéra, fut accueillie par l'empereur avec une vive satisfaction, qu'il exprima aux acteurs et actrices, en se jetant à travers le groupe compacte de ces immortels d'une soirée. L'impératrice, mère du nouveau Romulus qui, dans ce moment, tétait intrépidement sa nourrice, complimenta aussi, mais sans sortir du flegme germanique qu'elle ne savait guère abjurer.

Napoléon, ayant joint le comte de Lagrange, lui dit en riant : — Vous êtes, ma foi, un bel Apollon; mais votre lyre me paraît trop petite. — Oui, Sire, répondit Phœbus qui voulait devenir général de division, elle est trop petite en effet pour chanter vos exploits.

En ce moment, M. de Montesquiou Fezensac, qui n'avait pas assurément joui sans de graves préoccupations du spectacle enchanteur, sentit ses jambes flageoler en songeant à l'immense difficulté de faire asseoir Rome, la France, la messagère des dieux, Égérie, les Heures, les étoiles, conformément aux lois de l'étiquette... Heureusement tout cela prit place

sans cérémonie, et le grand chambellan en fut quitte pour la peur.

Tant que l'empereur avait complimenté, tous les courtisans avaient fait chorus, ainsi que vous vous en doutez bien; mais l'envie, mais les petites animosités, et plus particulièrement l'hilarité française, eurent leur tour. Il se trouvait là beaucoup de généraux, beaucoup d'officiers supérieurs habitués à la franchise des camps, et grands amateurs des calembourgs de Désaugiers.... La critique fut aiguisée dans une multitude de remarques à demi-voix: les constellations portaient au front l'*étoile du berger*, et leur mari.... Iris avait paru un peu lourde dans son pas seul, et ne pouvait, en conscience, passer pour une *Iris en l'air*. Les nymphes du Tibre s'étaient donné le tort de supprimer leur corset... Rome avait les yeux cernés, et c'était, disait-on, la faute du dieu de l'harmonie : ce qui faisait entendre que Rome pouvait bien avoir reçu un coup de soleil du blond Phœbus. D'autres mauvais plaisans assuraient que les Heures du Jour se ressentaient des marques d'affection accor-

dées à leurs sœurs de la Nuit. Un des malins observateurs, en passant près de la dame qui représentait minuit, dit assez haut : *Minuit passé*... Je ne sais quel colonel, non moins irrévérencieux, fit les plus mauvaises plaisanteries sur la tunique jaune de madame Regnault, ajoutant, en plagiaire d'un propos assez cru de l'empereur, que l'Aurore vieillissait [1].

Nous abrégeons l'énumération des traits, dignes du carquois de Brunet, qui furent décochés cette nuit-là contre l'étincelante mascarade des Tuileries... Mais la reine Hortense avait eu raison de dire que les dames de la société devaient, même en dépit d'une velléité impérieuse, se mettre le moins possible en évidence... Lorsqu'on se décide à poser devant une cour tout entière, il faut être bien sûr qu'il ne manque aucune perfection au mo-

[1] Un soir, Napoléon, après avoir regardé fixement madame Regnault de Saint-Jean-d'Angély, lui dit, sans figure : « Savez-vous, Madame, que vous veillissez terriblement. — Sire, répondit-elle, ces paroles seraient dures si j'étais d'âge à m'en fâcher..... Cette dame avait alors 28 ans.

dèle.... et tâchez donc d'obtenir un avis unanime sur les perfections !

Puisque nous avons parlé des bals de la cour impériale, nous n'abandonnerons pas ce sujet sans raconter une aventure singulière arrivée à une de ces solennités dansantes. Il y avait aussi mascarade ce soir-là dans la salle de spectacle du palais; seulement il n'y eut pas de scène mythologique.

Les quadrilles étaient commencés depuis assez long-temps, lorsqu'on vit arriver un domino gris; deux grandes figures noires le suivaient et le serraient de près : on eût dit une ombre double enveloppée de taffetas. Ces beaux masques, qui révélaient passablement les gendarmes à graines d'épinards, faisaient reconnaître de reste le personnage qu'ils accompagnaient.

Après avoir fait plusieurs tours dans la salle, et lutiné quelques dames avec une aisance tout-à-fait dénonciatrice de son rang, le domino gris s'approcha d'une fort belle femme, éblouissante de parure et de diamans. Elle s'était assise dans un médium d'évidence, qui semblait

avoir été calculé par le désir de paraître, comprimé par la crainte de trop se montrer. Le masque gris, escorté de ses deux grandes ombres noires, s'arrêta devant cette dame, les mains croisées derrière le dos; il se tint là immobile, fixant sur l'élégante beauté un jet incessant d'éclairs, qui sortait des deux trous de son masque pratiqués pour donner passage au regard... La station du silencieux observateur se prolongea au point d'inquiéter cruellement la dame; son trouble devint bientôt extrême, et chacun put en juger à la mobilité de ses attitudes, à l'altération de ses traits, à l'agitation de son sein.

Et le domino gris se tenait toujours là sans bouger, sans prononcer une parole : on eût dit une statue du dieu Terme. Enfin, s'efforçant de jeter quelque légère diversion à travers cette scène incommode, elle dit d'une voix tremblante :

— Je ne te connais pas, beau masque...

Point de réponse.

— Et, certainement, tu ne me connais pas davantage.

Même silence.

— Oh! c'est aussi trop de persévérance... et la galanterie française....

Toujours le mutisme et les yeux flamboyans.

— Enfin, que veux-tu de moi, beau masque? demanda la dame avec un sourire dont le tremblement de ses lèvres accusait l'expression laborieuse.

Pas un mot.

— Une telle situation cesse d'être tenable! s'écria cette femme en se levant.... L'empereur seul peut avoir ce regard... Que je me repens d'être venue!

Et, s'élançant à travers la foule, elle quitta la salle avec une impétuosité qui ne put échapper à personne...

Cet épisode étrange produisit un scandale aussi général qu'inattendu : vingt groupes chuchoteurs se formèrent à l'instant, et des suppositions qui s'y croisèrent la vérité ne tarda pas à jaillir. — La dame qui venait de sortir, jadis aimée de Napoléon, et qui, disait-

on, avait devancé son inconstance, s'était rendue malheureusement célèbre par un divorce d'éclat, et l'empereur, aussi tard que 1812, ne pardonnait encore le divorce [1] à personne : « *Un seul était donc permis* », disait à cet égard Joséphine en soupirant.

Les Tuileries avaient été interdites à la dame dont il s'agit; il ne lui était point parvenu d'invitation pour le bal du château ; mais, ne pouvant résister au désir d'y paraître, elle s'était introduite avec la lettre d'une de ses amies.

On a vu que, par la puissance de son regard et l'éloquence de son silence, Napoléon venait d'intimer un ordre assez impérieux pour qu'il eût été impossible d'y résister... Ce trait est un des plus originaux du caractère de ce grand homme.

Cependant M. de Montesquiou, grand chambellan, errait dans la salle comme une ame en

[1] On croit que cette dame était madame Four***, dont nous avons parlé et dont il sera encore fait mention dans la chronique intitulée : *Favorites de l'empereur.*

peine, après cette singulière expulsion... Il tremblait d'être compromis par l'introduction frauduleuse de la dame expulsée : son affliction égalait celle qu'éprouva Vatel le jour où la marée manqua au festin de Chantilly; et, si le comte se fût trouvé seul en ce moment, il eût été à craindre que l'épée du grand officier civil..... bannissons ce funeste souvenir..... Le bonheur voulut que M. de Montesquiou rencontrât son prédécesseur, le prince de Talleyrand, entre une pensée de désespoir et une première inspiration de suicide... peut-être.

— Ah! mon cher prince, s'écria le comte, je m'attache à vous comme à mon ancre de miséricorde..... Dites-moi, comment puis-je me tirer de là?

— D'où, mon cher comte?

— Eh! ne savez-vous pas?... cette femme, qui s'est introduite dans l'assemblée avec une lettre d'invitation, subtilisée sans doute....

— Que vous importe?

— Mais l'empereur peut m'accuser de négligence, de maladresse.

— Du tout : vous ne pouvez être responsable des billets vendus à la porte.

VI.

LES CHAMBELLANS ORDINAIRES.

—

Les simples chambellans étaient la monnaie courante du grand chambellan; les porte-clés ordinaires de la chambre impériale. Leur service se composait de tout ce qui concernait les honneurs du palais : audiences, présentations, prestations de serment, entrées, levers, couchers, fêtes, cercles, concerts, théâtre du palais, loges de leurs majestés dans les théâtres

impériaux, etc., etc. Les huissiers, valets de chambre et valets de pied obéissaient aux chambellans.

Le service des chambellans durait trois mois; quatre d'entr'eux étaient désignés chaque trimestre par l'empereur, sur la présentation du grand chambellan. Ils se relevaient chaque semaine. Il y en avait toujours deux au château : l'un pour le grand appartement de présentation, l'autre pour l'appartement d'honneur. Le chambellan de jour ordonnait seul dans les appartemens. S'il se présentait quelqu'un ayant obtenu audience de l'empereur, le chambellan, après vérification de la lettre d'avis, introduisait cette personne auprès de sa majesté, sur l'ordre préalable qu'il allait recevoir. C'était aussi par l'intermédiaire du chambellan de service que l'on demandait ces audiences ; il prévenait les solliciteurs lorsqu'elles étaient accordées.

A l'heure du lever ou du coucher, le chambellan de jour prenait l'ordre de l'empereur pour les admissions dans la chambre de sa majesté. En conséquence, cet officier ne de-

vait quitter son poste que quand l'empereur était couché, et s'y retrouver le matin, une heure avant le réveil de sa majesté.

Lorsque l'empereur circulait dans ses appartemens, l'aide-de-camp et le chambellan de jour le précédaient; l'un et l'autre accompagnaient sa majesté quand elle sortait : ces deux officiers montaient dans la seconde voiture. Le chambellan de service suivait l'empereur au conseil d'État.

Les voyages ne faisaient point partie du service ordinaire des chambellans; l'empereur désignait ceux de ces fonctionnaires qui devaient l'accompagner.

Toutes les fois que leurs majestés recevaient dans leur grand appartement, les quatre chambellans de trimestre devaient s'y trouver; mais les seuls chambellans de semaine étaient tenus de coucher au palais, dans l'appartement qui leur était destiné.

L'impératrice avait ses chambellans particuliers, qui prêtaient serment entre ses mains, sans être dispensés de le prêter entre celles de l'empereur. Trois chambellans étaient dési-

gnés par trimestre pour le service de la souveraine; un seul le faisait par semaine : les fonctions d'introducteur des ambassadeurs chez l'impératrice lui étaient dévolues.

Lorsqu'on passait devant les croisées du château des Tuileries, on voyait circuler dans les appartemens un monsieur en habit cramoisi avec broderies d'or : c'était un chambellan; et rarement cette apparition n'était pas accompagnée d'un bâillement dénonciateur d'une vie plus honorable qu'amusante... car les honneurs ne sont pas toujours le plaisir. Toutefois, il se rencontrait de temps en temps, à travers les loisirs de MM. les chambellans, des épisodes fort récréatifs, ainsi que nous aurons occasion de le prouver.

Nos Chroniques ne sont point une biographie : ne vous attendez pas à voir ici relatés les faits et gestes des quatre-vingts ou quatre-vingt-dix chambellans de la cour impériale. Indépendamment des noms en I ou en O que le royaume d'Italie avait fournis au service d'honneur des Tuileries, il y avait dans cette phalange bon nombre d'honnêtes gentilshom-

mes qui ne se sont jamais rendu compte eux-mêmes, ni du motif qui leur avait fait appendre une clé dorée au bas des reins, ni du prétexte à l'aide duquel on leur avait attaché la croix d'honneur sur la poitrine. Paisibles et casaniers porteurs d'une particule nobiliaire dont ils ignoraient aussi complètement l'origine, beaucoup de ces officiers assaisonnés au rouge auraient pu parodier ce ministre de Louis XV, qui, pourvu d'un portefeuille à sa plus grande surprise, descendait le grand escalier de Versailles en fredonnant :

Ils m'ont au ministère
Mis, je ne sais pourquoi ;

ce que, du reste, plusieurs ministres, de nos jours, pourraient fredonner tout aussi bien que celui-là.

Mais il y avait dans le nombre des chambellans de l'empereur des célébrités en plein rapport et des célébrités en germe. Parmi ces dernières, il en est qui ont produit un fruit tout autre que celui qu'on en attendait : par

exemple, personne assurément n'eût dit, en 1811 ou 1812, que le chambellan comte de Chabot portait à la taille de son habit la clé du sacré collége, et qu'après s'être fait quelque chose comme mousquetaire, en 1814, il deviendrait archevêque et cardinal... Pourtant les traditions de la maison de Rohan, en ce qui se rapportait au chapeau rouge, n'étaient pas ce qu'il y avait de plus honorable à suivre. Mais M. de Chabot arrivait de Naples; il s'était convaincu, sans doute, sous le beau ciel de l'Ausonie, que la vie d'un prince de l'Église s'écoule, grace à Dieu! douce et prospère. Il saisit plus tard une occasion favorable pour coudre ensemble son frac de chambellan et son uniforme de mousquetaire; ce dont il résulta, aux rires passablement prolongés de la foule, une assez mesquine simarre d'éminence, attendu que l'étoffe manquait... On a dit, et peut-être doit-on se défier un peu de cette assertion, que M. de Chabot, s'étant pris en temps utile à chercher la robe du feu cardinal, son parent, l'avait retrouvée servant de courte-pointe sur le lit d'une Allemande, jadis

fort jolie... Le continuateur du nom de Rohan parmi les votans du conclave jugea alors qu'il serait difficile de rendre à ce vêtement historique sa sainteté primitive... l'habit du mousquetaire lui parut plus candide.

Le cardinal de Rohan n° 2, retiré dans le domaine de Saint-Pierre où, probablement, il ne serait pas entré s'il n'eût possédé, pour y pénétrer, que la clé de chambellan qu'il avait reçue de Napoléon, y aura trouvé récemment M. le comte de Saint-Aulaire, son ancien collègue des appartemens de l'empereur... Or, si l'on a douté que deux augures romains aient jamais pu s'envisager sans se rire réciproquement au nez, il faut convenir qu'il y a quelque chose d'aussi gai dans la rencontre, à Rome, de deux ex-chambellans impériaux, baisant l'orteil du pape, l'un, en qualité d'éminence absolutiste, l'autre, à titre d'ambassadeur philippiste chargé de dorer la pilule révolutionnaire de 1830, pour la faire avaler au Saint-Père... Nous vous parlions de germes singulièrement développés : convenez qu'en voilà.

On comptait aussi des origines assez drôles

dans les précédens de MM. les chambellans. Vous vous rappelez peut-être ce bon M. de Chamillard, que le grand Louis XIV nomma contrôleur-général, puis ministre de la guerre, parce qu'il faisait proprement un carambolage et une bille au doublet : ce qui fit dire aux talons rouges malins que le nom de cet homme d'État rimait fort bien avec billard, mais pas du tout avec guerre et finance? Hé bien! ce fut une convenance à peu près pareille qui procura la clé de chambellan à M. de Bondy. Sa carrière politique avait commencé, en 1792, par l'emploi de directeur de la fabrication des assignats : on ne peut pas dire qu'il ait produit à cette époque un grand bruit dans le monde; car le balancier avec lequel on battait alors monnaie aurait pu fonctionner dans la chambre d'un malade... Habitué, par état, à donner de grands coups d'épée à travers le crédit public, le futur chambellan prit un goût particulier pour l'escrime, et devint l'une des premières lames de France. Ce fut dans l'exercice de ce talent supérieur que M. de Bondy fit la connaissance d'Eugène Beauharnais qui

lui-même était grand amateur d'escrime. Le fils adoptif de Napoléon lui présenta son nouvel ami, et celui-ci fut mis au rouge dès la formation du service d'honneur. C'était déjà une botte fort heureuse portée à la fortune; mais M. de Bondy ne paraissait pas disposé à s'en tenir là... Ce courtisan était d'une taille élégante; il portait la tête haute; sa physionomie plaisait généralement, et sa conversation avait de l'éclat. On se disait bien bas à la cour que, fort remarqué sous son habit brodé, il lui arrivait de porter plus d'une botte secrète au cœur des dames du château.

Quand vint l'époque du second mariage de l'empereur, M. de Bondy présenta à ce souverain un type de courtisan si parfait, que sa majesté le choisit pour diriger la députation qui fut chargée d'amener l'archiduchesse Marie-Louise à Paris, à travers les fêtes et les solennités dont il sut, avec autant de grace que d'adresse, appliquer l'honneur à la jeune princesse... Cette mission fut récompensée par la préfecture de Lyon. Ce préfet du Rhône, qui devint, dans la suite, préfet de la Seine,

n'appartient plus à notre sujet ; mais nous en avons assez dit pour prouver que le fleuret du comte de Bondy ne lui procura pas moins de faveur, sous le règne de Napoléon, que les généraux contemporains n'en obtinrent avec leur bonne épée de bataille.

M. le comte de Rémusat, dont nous aurions dû parler plus tôt, puisqu'il était premier chambellan, *primus inter pares*, avait en outre la charge de surintendant des spectacles. Vous avez peut-être frissonné à l'idée d'un conflit d'autorité, entre ce dignitaire et M. le comte de Lucay, directeur suprême de l'Opéra ? Mais rassurez-vous : l'on ne vit point, à cette occasion, se croiser deux épées de cour sorties de leur fourreau blanc : le pouvoir du surintendant des spectacles expirait à la porte de l'académie impériale de musique, et le premier préfet du palais régnait sans partage dans le pachalik des tuniques diaphanes et des maillots couleur de chair... Maintenant que vingt-cinq ans ont passé sur ces suprématies théâtrales, on peut dire, sans trop émouvoir madame la comtesse de Rémusat, que son noble

époux, abstraction faite des houris du grand Opéra, pouvait trouver encore dans l'empire des coulisses une infinité d'adorables sujettes.

Sans rien conclure d'inquiétant ni du petit pied de madame de Marmier, ni de la robe écourtée avec laquelle cette dame du palais avait prêté son serment de fidélité, on éprouvait une certaine inquiétude en voyant une aussi jolie colombe sous l'immense envergure de l'aigle ; mais il régnait aux Tuileries un sentiment des convenances qui, presque toujours, faisait les maris des dames de la cour chambellans, et M. le comte de Marmier l'était.

Cependant il y avait eu des exceptions à cette formation du service d'honneur par couples conjugaux : on comptait dans le palais plusieurs dames unies à des ministres, des conseillers d'État, des ambassadeurs, des préfets ; et les chambellans qui n'étaient pas mariés causaient bien quelques légères inquiétudes aux maris qui n'étaient pas chambellans. Au nombre des premiers, il faut citer le comte Dorsenne, le beau Dillon de la cour impériale.

Assurément, un chambellan qui commandait les grenadiers de la garde impériale devait être un homme dangereux pour les esprits jaloux : le triomphe social des moustaches n'était pas, sous l'empire, à beaucoup près aussi développé que maintenant; il devait appartenir à une période essentiellement pacifique d'exalter ce signe militaire; mais le comte Dorsenne n'avait pas besoin d'emprunter l'attribut caractéristique d'un sapeur pour plaire infiniment aux dames de son temps. Nous avouerons, si l'on veut, que, n'appréciant, ni les figures barbues ni les délicatesses du cigare, elles ne se montraient pas connaisseuses des véritables perfections... Le beau Dorsenne, donc, causait d'incessantes insomnies aux fonctionnaires qui, par devoir, résidaient loin des Tuileries, tandis que, par devoir aussi, leurs femmes devaient habiter le château.

Je ne sais quel biographe a parlé d'un chambellan qui, certes, ne devait pas inspirer aux maris absens les mêmes inquiétudes que le comte Dorsenne : c'était M. de Thiers... Nous devons dire à l'avantage de qui il appartiendra

que cet officier du palais impérial n'était pas de la même famille que M. Thiers, ministre sorti des barricades, armé de toutes pièces, comme Minerve (comparaison gardée) sortit jadis du front de Jupiter... Non, le Thiers dont nous parlons offrait en étoffe le double de l'excellence moderne : si l'on évaluait la matière ministérielle au poids, il y aurait eu deux ministres dans le chambellan de l'empereur.

Or, M. de Thiers rendait sa femme fort malheureuse par un défaut essentiel... essentiel surtout dans une classe d'officiers qui n'avaient pas à faire une prodigieuse émission d'intelligence... Ce chambellan ne se montrait nullement soigneux de sa personne : pas le moindre goût, pas l'ombre d'une intention élégante dans sa tenue; et, nous l'ajoutons à regret, si le chef du service d'honneur se fût avisé de passer quelquefois une inspection, notre insoucieux dignitaire eût encouru les arrêts ou la salle de police, pour manque de propreté.

Lorsque M. de Thiers se trouvait de service,

jamais madame ne paraissait à la cour : elle craignait trop que l'empereur, en plein cercle, ne l'entretînt du collet crasseux, de l'habit mal brossé de son mari, ou des ongles longs et bordés de noir qu'il exposait ordinairement. Madame de Thiers s'était mille fois épuisée en remontrances inutiles auprès de son époux; elle lui avait ménagé, dit-on, dans sa société intime, de ces petites avanies amicales qui, souvent, corrigent les travers par l'humiliation. On assurait même que, feignant d'être sensible à l'attention d'un militaire fort distingué, cette excellente épouse s'était flattée de ramener, par la jalousie, M. de Thiers aux principes de la propreté... Voyant que ce moyen, ainsi que tous les autres, demeurait sans succès, madame de Thiers, trop juste, trop bonne pour leurrer un jeune homme estimable, s'était empressée de lui enlever des espérances qu'elle n'avait laissées naître que pour rendre son mari propre.

Un soir, une mascarade s'organisait dans la société de madame de Thiers; on devait se rendre au bal de l'Opéra, sous des cos-

tumes du meilleur goût. M. de Thiers était de service; on espérait qu'il ne pourrait être de la partie, et que l'entrée brillante que l'on méditait ne serait pas ternie par la présence de ce chambellan, qu'une dame spirituelle, en le supposant au milieu de l'élégante compagnie, comparaît à une tache de graisse sur un habit de satin blanc.

Malheureusement, l'officier du palais fut prévenu; il déclara qu'il voulait faire partie de la mascarade, et consulta sa femme sur le costume qu'il devait prendre... Madame de Thiers, se pénétrant de tout ce que la *tache de graisse* aurait de disgracieux, s'efforça d'ôter à son mari l'envie de l'accompagner à l'Opéra.

— A la bonne heure, lui dit-elle, vous n'êtes pas chambellan de jour; mais qui sait si l'empereur ne recevra pas inopinément dans les grands appartemens. Vous savez qu'alors tous les chambellans de trimestre doivent être présens; et jugez où vous en seriez, si sa majesté venait à remarquer votre absence.

— Je n'ai point à craindre cela : leurs majestés vont ce soir au Théâtre-Français, et

l'empereur ne reçoit pas à minuit; j'irai donc au bal masqué.... mais ie veux être bien déguisé. Voyons, Madame, aidez-moi à choisir un costume.

— Mon Dieu, Monsieur, rien de plus simple que de vous bien déguiser.

— Je vous écoute.

— Lavez vos mains, coupez vos ongles; mettez une chemise blanche.... personne ne vous reconnaîtra.

On remarquait, parmi les chambellans de l'empereur, M. le comte de Mercy Argenteau, gentilhomme qui, nous le croyons, faisait partie du bagage des notabilités belges réunies à l'empire français. Or, on eût pu croire que cet officier du palais, fort distingué dans le service d'honneur, était destiné à prouver l'incompatibilité de ces fonctions avec le service réel. M. le comte de Mercy fut nommé ministre près du roi de Bavière; nous allons le suivre à Munich, si l'on veut bien permettre au chroniqueur de parler un moment de lui-même.

M. de Mercy fut un homme admirable, tant

qu'il ne s'agit que d'assister aux cercles de la cour. Le roi Maximilien, Allemand francisé à l'Œil-de-Bœuf, goûtait singulièrement le ministre de l'empereur et roi; il lui faisait même un accueil d'autant plus flatteur, que sa majesté bavaroise s'occupait, son premier ministre Montgelas aidant, d'escamoter chaque jour certains petits détails préparatoires, tendant à une défection. M. de Mercy laissa passer et repasser devant lui ces muscades politiques, sans les voir, quoiqu'elles fussent passablement grosses. Enfin, les muscades devinrent un énorme ballon, et force fut bien à l'ambassadeur de l'apercevoir.... Savez-vous ce que son excellence fit alors : elle demanda sa chaise de voyage, y fit atteler des chevaux de poste, et fouette, postillon... Les postillons bavarois qui, nous n'avons pas la prétention de vous l'apprendre, sont depuis trente ou quarante ans d'une certaine force sur le cornet sans piston, se prirent à jouer aux oreilles du ministre :

Bon voyage, cher Dumollet !...

Convenez qu'il était piquant, pour un am-

bassadeur, d'être exposé à cette critique stridente d'un goujat... Encore, s'il n'eût pas joué faux !

M. le comte de Mercy Argenteau arriva de la sorte à Augsbourg, vers le milieu de la nuit.

Il se trouvait alors dans cette ville un humble administrateur militaire français, qui, sans avoir vu, d'aussi près que l'ambassadeur, passer les muscades bavaroises, avait pensé, en temps opportun, qu'il était urgent d'éloigner des terres de l'Autriche et de la Bavière, d'immenses transports de vivres, dirigés par lui sur Dresde et Leipsick. En conséquence, il s'était porté, la semaine précédente, vers Ratisbonne et Hoff, pour rejeter ces convois, évalués trois ou quatre millions, sur une ligne moins dangereuse... Le tout était sauvé : l'infiniment petit fonctionnaire se félicitait d'un tel résultat, lorsqu'un matin, il reçut de l'intendant-général une dépêche, timbrée *bureau de la comptabilité*, de laquelle il résultait qu'en faisant des achats beaucoup au dessous des prix fixés par le comte Daru; en traitant du

transport des denrées au dessous de tous les tarifs suivis jusqu'alors; en sauvant des approvisionnemens qui, seuls, nourrirent notre pauvre armée après les désastres de Leipsick; enfin, en prenant des mesures qui, selon les jugemens vulgaires, constituent d'honorables et importans services, cet administrateur ne se trouvait avoir mérité que des reproches...

Mais le comte Daru, qui accordait toute son estime au petit administrateur militaire, n'avait pas même lu la lettre : elle émanait d'un commissaire des guerres de bureau, nommé *Thirat;* lequel commençait dès lors cette réputation colossale qui lui valut, plus tard, conjointement avec le talent de sa femme sur le piano, les titres de maître des requêtes et d'intendant militaire... Vous voudrez savoir peut-être en quoi consistaient les élémens de cette réputation; voici : M. Thirat s'entendait admirablement à placer perpendiculairement des chiffres les uns sous les autres, à tracer, à concevoir même des états, des bordereaux; et nous sommes forcé de convenir que per-

sonne ne l'égala jamais dans l'art de jeter une accolade...

Or, dans les états dressés d'après les simples règles du bon sens, de l'intelligence et de la probité, que l'humble commissaire des guerres d'Augsbourg avait fait passer à l'intendance générale, il était démontré que sa gestion loyale épargnait trois ou quatre cent mille francs; mais, oserons-nous l'avouer, nous qui devons nous appliquer ici le *quos ego*, il y avait dans ces états, expédiés le plus souvent sur la table d'un relai de poste, il y avait une hérésie insoutenable de la tactique du cul-de-plomb; un oubli complet des règles du tableau : les lignes étaient simples là où elles devaient être doubles; les accolades étaient maigres, et les colonnes des chiffres tortueuses...

Ce fut précisément au milieu de l'anxiété que des fautes si graves devaient causer au pauvre garçon, qu'il reçut, à minuit, un petit billet tracé au crayon : il était du comte de Mercy Argenteau, en route pour s'éloigner de Munich, et qui désirait voir cet administrateur. Celui-ci courut à l'auberge où l'excellence ne

devait passer que quelques instans. Empruntons ici la forme du dialogue :

— M. le commissaire, je pars, et je vous ai prié de passer pour vous recommander de *petits intérêts* dont je n'ai pu m'occuper avant mon départ.

— Ce départ, M. le comte, était donc fixé par les ordres de l'empereur?

— Pas précisément; mais le roi de Bavière s'étant déclaré pour la coalition, je ne pouvais rester plus long-temps à sa cour.

— Si Votre Excellence m'eût au moins écrit de Munich quelques jours avant de quitter cette résidence, je lui aurais soumis l'exposé des embarras qu'elle me laisse. Indépendamment d'un matériel considérable en vivres, caissons, chevaux, armes et effets appartenant à des compagnies d'équipages attachées à ma mission, il existe, dans un cercle de huit à dix lieues, un grand nombre de dépôts, avec tous leurs objets d'armement et d'habillement.

— Je le sais, commissaire, et c'est pour cela que je vous ai mandé.

— Mais, M. le comte, je ne suis pas

un diplomate, moi; et, pour éviter que tout cela tombe au pouvoir du nouvel ennemi de l'empereur, une intervention politique était indispensable...

— Les chevaux sont à la voiture de M. le comte, cria un valet de chambre, de la pièce voisine. L'ambassadeur se leva.

— Je vous autorise, M. le commissaire, dit son excellence en se dirigeant vers la porte, je vous autorise formellement à faire tout ce que vous jugerez nécessaire dans la circonstance : j'en ai prévenu M. de Montgelas.

Et l'ambassadeur-chambellan prit congé de l'administrateur militaire, avec toute la grace inhérente aux manières d'un courtisan bien appris; mais il y avait dans son sourire quelque chose comme : Tire-t'en comme tu pourras.

L'humble commissaire des guerres ne s'en tira pas trop malheureusement : diplomate de circonstance, il se rendit à Munich, revêtu de son habit le plus richement brodé; il tint tête à M. de Montgelas, qui n'était pas fort disposé

à ménager les intérêts de Napoléon, et parvint à prouver au ministre bavarois qu'en s'emparant du matériel des dépôts français, en faisant ces dépôts eux-mêmes prisonniers de guerre, lorsque le tout se trouvait en Bavière sur la foi d'une alliance, que l'empereur devait croire plus solide, on violerait à la fois le droit des gens et le droit des nations. Ce thème, soutenu d'un ton ferme et assuré, obtint un plein succès : les dépôts quittèrent la Bavière avec armes et bagages ; le matériel des équipages militaires fut vendu, sur jugement du tribunal d'Augsbourg, pour acquitter, de son produit, les sommes dues à des négocians du pays, par l'administration française.

De retour au quartier-général, l'ambassadeur d'un moment fut comblé de félicitations par le prince de Neufchâtel, par le ministre Daru et par l'intendant-général Marchand.... Mais le temps ne tarda pas d'arriver où les services actifs devaient être réputés griefs irrémissibles : ce fut alors que les états modèles de M. Thirat devinrent d'autant plus méritans, qu'ils avaient été plus niaisement inutiles sous

l'empire : on lui tint compte d'avoir réduit son activité à diriger des colonnes de chiffres, et à nourrir d'encre d'élégantes accolades... Croix, titres et grades récompensèrent une intelligence aussi transcendante. Dans le même temps, M. de Mercy Argenteau retourna son habit de chambellan ; et son substitut d'Augsbourg serra fortement sa ceinture, pour réduire ses capacités digestives en raison de l'exiguité de sa demi-solde.

Nous avons dit, au commencement de cette chronique, qu'à travers le service des chambellans, il se produisait quelquefois des épisodes fort récréatifs : un des plus remarquables, c'était de voir arriver au château le prince de Kourakin, ambassadeur de Russie. Il est impossible de s'imaginer rien de plus laid que ce seigneur ; mais aussi rien au monde ne pouvait donner une idée plus complète de la vanité humaine. Jamais M. de Kourakin ne sortait de chez lui sans porter un habit de drap d'or couvert de diamans : lorsqu'il traversait les appartemens des Tuileries, on eût dit l'étalage d'un joaillier, auquel un moyen mécanique

aurait imprimé le mouvement. Ce costume étincelant, mis en rapport avec l'ensemble de traits le plus hideux, produisait un étrange contraste... Quand l'empereur voyait arriver ce diplomate russe, il disait à ceux qui l'environnaient : « Messieurs, attention, voici Tur-« caret qui vient; on va lever le rideau... »

Dans son appartement, M. de Kourakin, en robe de chambre de basin ou de molleton, ne se montrait jamais, même à ses domestiques, sans avoir fait attacher à ce vêtement du matin tous ses ordres en diamans.

L'ambassadeur hyperboréen se procurait ainsi un avantage auquel il paraissait tenir : c'était l'originalité... D'abord, personne ne pouvait être tenté de prendre un costume aussi ridicule; ensuite, il existait bien peu de courtisans, français ou étrangers, assez opulens pour faire coudre à leurs habits pour trois ou quatre millions de pierreries; enfin, on peut affirmer qu'il ne se trouvait pas à la cour un physique qui, emmailloté de toutes ces richesses, pût se présenter sous un aspect aussi choquant.

Il faut se hâter de dire que, si l'on parvenait

à s'habituer au visage repoussant de cet autre Azor, on obtenait, par son commerce affable, bienveillant et fort spirituel, une ample compensation de l'effet disgracieux résultant de son aspect. Les femmes, particulièrement celles pour qui les superficies sont à peu près tout, se plaisaient avec M. de Kourakin quand son amabilité leur était révélée : il avait une manière de leur parler qu'elles trouvaient charmante... Il ne nous est pas revenu, toutefois, que son altesse ait jeté aucune de nos compatriotes dans les extrêmes d'une passion invincible.

Il n'en fut pas ainsi du comte de Czernicheff qui se trouvait en France à la même époque, avec une mission que l'on n'observa pas d'assez près. Il serait difficile de dire ce que les dames remarquaient de séduisant dans ce jeune seigneur étranger; sa figure offrait le galbe tartare dans toute sa pureté : nez aplati, yeux relevés à la chinoise et fermés par un clignotement habituel, grande bouche, teint brun, tacheté de jaune... Apparemment ces traits, qui ne peuvent constituer une figure

d'Antinoüs, étaient rachetés, aux yeux des admiratrices du comte, par une chevelure noire artificiellement bouclée; par une taille étranglée du bas et bombée du haut, à grand renfort de ouate; enfin, par une jambe fort belle, en apparence au moins.

Du reste, M. de Czernicheff avait de l'instruction, une éducation parfaite, et beaucoup d'assurance. Il se montrait fort empressé près des femmes, leur débitait à profusion de ces fleurettes, dès long-temps écrasées sous le pied militaire de nos Français, et simulait parfaitement le ton passionné. Ajoutons qu'il avait innové dans nos salons une danse russe appelée la *Mazurck:* rigoureusement c'en eût été assez pour faire la réputation d'un homme à la mode; mais on croit que ce Cosaque élégant possédait de plus importantes qualités pour devenir un homme à bonnes fortunes.

Lorsque M. de Czernicheff paraissait à la cour, toute la partie féminine du service d'honneur était en émoi, non jusqu'à compromettre l'intégrité pudibonde de ce service : vous savez qu'il est convenu qu'un pacte sacré avait été

conclu entre les dames du palais et la chasteté; mais chacune d'elles se flattait d'attirer les regards du beau Russe, de mettre en verve sa faconde laudative, et d'obtenir, peut-être, l'avantage si recherché de danser la mazurek avec lui.

Cependant on s'abusait étrangement si l'on croyait Czernicheff uniquement occupé du désir de plaire : il ne fut que trop constaté plus tard que ce désir entrait pour fort peu de chose dans ses vues. Ce seigneur était le favori de l'empereur de Russie; le but du séjour assez long qu'il fit à la cour de France fut d'étudier la politique impériale, d'en surprendre les projets, et de les faire tourner, s'il y avait lieu, au profit de son gouvernement.

M. de Czernicheff, sans titres avoués à la légation russe, était pourtant consulté souvent par l'ambassadeur; on pouvait croire quelquefois que le prince de Kourakin le craignait. En cherchant à qualifier plus précisément la mission de cet étranger, l'on serait forcé d'y attacher une désignation flétrissante, que nous nous dispensons d'écrire; il suffira d'examiner

la tactique du favori d'Alexandre. C'était par les faiblesses des dames qu'il se flattait d'arriver à la connaissance des secrets d'État, dont les hommes pouvaient être dépositaires. Il ne se déclarait amoureux que des femmes de ministres, de directeurs-généraux, de conseillers d'État. Quoique jeune encore, Czernicheff savait parfaitement que la passion est aussi indiscrète dans ses propos que peu réservée dans son abandon; il avait appris promptement, en France, que la beauté bien éprise ne croit jamais assez donner à l'objet aimé, et que, sous ce rapport, elle se croirait coupable d'avarice par la moindre restriction.

Heureusement pour la politique impériale, les hommes d'État du choix de Napoléon n'avaient pas l'habitude d'épancher les mystères politiques sur l'oreiller conjugal; les dames titrées que le comte Czernicheff inscrivit, dit-on, à Paris, sur l'agenda de ses conquêtes, ne purent aider beaucoup à son investigation.

Mais l'observateur russe s'entendait fort bien à glaner dans les salons ce qu'il ne pouvait moissonner au fond du boudoir; lui-même l'a

dit depuis : ce fut particulièrement au milieu des bals qu'il saisit, au vol et fragment par fragment, les premiers entretiens des ministres, des diplomates et des généraux sur l'expédition de Russie. Au quadrille, il avait toujours soin de se placer auprès d'un groupe discoureur ; durant le mouvement rapide d'une valse, il savait s'arrêter devant les grands fonctionnaires qui, le croyant tout au plaisir de la danse, laissaient échapper quelques demi-mots confidentiels ; et souvent ces paroles sans suite suffirent pour le guider à travers le labyrinthe des méditations napoléoniennes.

Assez de mémorialistes ont flétri d'un juste blâme l'indigne usage que Czernicheff fit, en 1812, des secrets qu'il avait découverts ainsi, ou qu'il s'était procurés par des manœuvres plus coupables encore... Nous l'abandonnons à cette Némésis terrible qui lui fit une loi de ne pas se montrer à Paris, en 1814 ; elle ne peut être morte encore dans son cœur.

Pour éloigner l'idée que laisse le souvenir d'une conduite infâme, écoutons le récit d'un chambellan qui venait de remplir une mission

près de madame Lætitia, mère de l'empereur; nous ne dirons pas le nom du conteur : le héros du conte est plein de vie, et ce serait une maligne action que de le brouiller avec son historien, maintenant vieillard paisible et casanier.

« M. L***, un de nos préfets les plus candides, dit le chambellan narrateur, a été mandé à Paris pour rendre compte d'une partie assez embrouillée de sa gestion : c'est, du reste, un magistrat intègre; mais la loyauté n'est pas toujours clairvoyante... Il faut s'en affliger; car chacune des mauvaises qualités qui pullulent sur la terre a cent yeux.

« Les grandeurs de l'archi-chancelier se résument toutes par des dîners : le grand-maître des cérémonies de S. A., c'est son cuisinier, et les entrées les plus honorables dont on jouisse chez ce haut dignitaire sont les entrées qui succèdent au potage. Or, Monseigneur avait invité M. le préfet L*** à dîner aujourd'hui. Son hôtel se trouve, comme vous savez, très-voisin du palais de madame-mère; l'honnête magistrat, voyant une multitude d'équipages

à la porte de l'altesse impériale; voyant d'ailleurs deux sentinelles se croiser devant cette porte, s'est persuadé qu'il arrivait chez son Amphytrion.

« M. L*** entre; la vue d'une foule de valets de pied le confirme dans l'idée qu'il est chez le premier magistrat de l'empire. Il décline à l'huissier son nom, sa qualité; l'habit richement brodé qu'il porte fait le reste: voilà notre préfet introduit. Il trouve beaucoup de personnes réunies dans les salons; sans doute l'archichancelier va venir; dès qu'il paraîtra, M. L*** lui débitera le compliment que tout homme qui sait vivre et se dispose à bien vivre doit à l'hôte dont il va devenir le commensal.

« Le convive brodé ne connaît personne dans la compagnie dont il est environné; il ne sait à qui parler; et, faute de mieux, il se prend à relever son col devant une glace. Une demi-heure s'est écoulée sans que notre nouveau débarqué ait ouvert la bouche, lorsqu'un de ses voisins lui fait observer avec politesse qu'il n'a pas été saluer Madame.

— Madame qui? demande le préfet, qui sait que Cambacérès est célibataire.

— Mais, madame-mère.

— Monsieur plaisante : il y a long-temps que madame-mère, comme vous l'appelez, est morte, dans le Languedoc.

— Mais regardez donc, Monsieur, voilà madame-mère devant vous...

— Encore une fois, Madame, mère de qui?

— Hé! morbleu! Madame, mère de l'empereur et roi.

— Je ne suis donc pas chez monseigneur l'archichancelier? s'écria le préfet fourvoyé.

— Non, vraiment; vous êtes dans les salons de la mère de sa majesté.

« M. L***, honteux, confus, voyant déjà le sourire mystificateur sur tous les visages, s'est élancé hors des salons, sans même avoir pu conserver la présence d'esprit d'offrir quelques excuses à son altesse impériale qui, depuis quelques instans, avait les yeux fixés sur cette face étrangère dans ses appartemens. Je me suis alors approché de Madame, poursuivit le

chambellan conteur; et, après lui avoir fait la communication dont l'empereur m'avait chargé, j'ai raconté à son altesse impériale la singulière méprise du convive de l'archi-chancelier, ce qui l'a beaucoup amusée.

— Encore, s'il avait su s'excuser avec esprit auprès de Votre Altesse impériale; mais le pauvre homme avait perdu la tête : il est sorti comme un trait.

— Perdou la tête, a répondu Madame; pas dou tout, mon cher comte; ma monsou le préfet connaît sans doute la valour d'un dîner de l'archi-chancelier; il n'en a rien voulou perdre.

Depuis ce récit du chambellan, on a vu souvent M. L*** dans les salons des Tuileries; et chaque fois qu'il y paraissait, on ne l'appelait que M. le préfet *mère de qui*.

Si nous voulions rendre nos chroniques hostiles, il nous resterait beaucoup à dire sur MM. les chambellans. Maintenant que la restauration et la légitimité ont été réduites à leur valeur réelle par les vérités de la Perse, le public n'environnerait certainement ni de

son estime, ni même de son indulgence, ceux de ces officiers qui, durant dix années, à la solde et sous les livrées de l'empereur, firent de son palais le centre d'une conspiration permanente contre le gouvernement, sinon contre la vie de ce souverain..... Nous ne nommerons personne : il y aurait trop peu d'exceptions à faire en signalant des traîtres parmi les chambellans de l'empire.

VII.

LES FAVORITES DE L'EMPEREUR.

—

Le nom de favorite convient-il bien aux femmes qui, durant une période plus ou moins passagère, obtinrent les hommages de Napoléon? en examinant cette question sous presque toutes ses faces, il faudrait y répondre négativement. Une seule considération est affirmative : la voici. Il se rencontra tant de dames offrant leurs bonnes graces aux velléités

amoureuses de ce souverain, et, relativement, il en accueillit si peu, que les élues purent être considérées comme investies d'une sorte de favoritisme... Mais entendons-nous, favoritisme circonscrit littéralement dans les attributions du boudoir ; peut-être devrions-nous dire dans les paroxismes d'une passion assez rarement impérieuse; et, véritablement, si l'on récapitulait les éclairs de tendresse qui constituèrent la vie galante de Napoléon, il est douteux qu'on arrivât à composer les six jours pendant lesquels, dans le cours d'une année, les femmes, selon l'évaluation de Joséphine, avaient quelque empire sur l'esprit de son époux. Et notez bien que cet empire, indépendamment de ses limites étroites de durée, devait en reconnaître de plus étroites encore quant au pouvoir. Une favorite pouvait obtenir beaucoup d'argent de Napoléon, parce qu'il évaluait haut l'oubli de la chasteté ou du devoir. Il faut, pensait-il, qu'on paie cher celui ou celle qui renonce à l'honneur ; mais aucune de ses maîtresses n'eût obtenu de lui la nomination d'un garde-champêtre.

Tel est précisément le motif de l'inconstance à laquelle l'empereur s'abandonna dans ses amours, et ce motif était calculé ; il disait, comme Aristippe : Je veux posséder tous les biens, tous les plaisirs de la vie, sans qu'ils me possèdent jamais.

Napoléon, devenu empereur, cessa de partager la couche de Joséphine : circonstance qui favorisa beaucoup ses amours. Or, la bonne volonté ne manquant point autour de lui, il avait coutume, avant ses excursions galantes, de se déshabiller dans son appartement, d'où il sortait ensuite en robe de chambre, en pantoufles ; certain de n'avoir pas à se mouiller les pieds pour arriver au but marqué par ses désirs... Ceci ne doit faire soupçonner en rien la chasteté des dames du palais, que nous avons exaltée avec une si puissante conviction... Il y avait tant de monde sous le toit des Tuileries!...

Il arrivait quelquefois, surtout à Saint-Cloud, que Joséphine, malgré sa qualité solide de femme légitime, obtenait une visite nocturne

de favorite. Lorsque ces retours d'amour consciencieux se produisaient, l'émission en était presque officielle : un valet de chambre (Constant par préférence) marchait devant l'empereur, un flambeau à la main; et, l'appartement de l'impératrice se trouvant assez loin de celui de l'empereur, chacun était instruit de la réunion des époux sous le même rideau. Du reste, la marche de Napoléon vers la chambre de Joséphine n'eût pas été remarquée par les curieux, qu'ils en eussent été instruits le lendemain. L'impératrice, ce jour-là, se montrait radieuse aux dames de son service : « Je me suis levée un peu tard, disait-elle; ne trouvez-vous pas, Mesdames, que je suis pâle; que j'ai les yeux fatigués ?... C'est que, voyez-vous, Napoléon est venu me trouver cette nuit... » Si quelque dame du palais ou d'annonce, avide de détails, en eût demandé à sa majesté, nul doute qu'elle ne se fût étendue complaisamment sur cette réunion accidentelle, qui la comblait de félicité. Toute la journée, Joséphine était plus affable, plus bienveillante, plus aimable encore que de coutume;

tout le monde était bienvenu auprès d'elle : on en obtenait tout ce qu'on lui demandait.

Napoléon ne se piqua nullement de constance envers Joséphine, et ne fut pas plus fidèle à Marie-Louise. Mais toute jeune et fraîche que fût cette dernière, elle ne resta point, comme l'autre, amante dans la pensée de l'empereur. Chaque fois que ce prince se rapprochait de cette femme si séduisante, si essentiellement créole, même quand l'âge n'eut laissé de ses charmes qu'un souvenir voluptueux, il retrouvait avec elle un bonheur qui, formé des reflets du passé et des réalités du présent, était toujours la plus vive des sensations qu'il dût à l'amour. Lorsque Joséphine fut retirée à Navarre, après le divorce, Napoléon se sentit plus d'une fois embrasé pour elle d'une renaissante passion ; s'il eût pu s'éloigner secrètement de sa cour; si, tout souverain, tout despote qu'il était, sa vie n'eût pas subi la chaîne de cet esclavage superbe qu'on nomme l'étiquette, on l'aurait vu courir aux bords de l'Eure, et redemander à Joséphine

une de leurs nuits de 1796.... qui se fût reproduite peut-être.

Cet amour persistant, quoique souvent infidèle; cette passion de l'ame, encore empreinte de l'ardeur des sens, se révèle éloquemment à la fin d'un billet que Napoléon écrivait, de Brienne, à Joséphine, en 1814 : c'est-à-dire à une époque où sa fortune succombait sous les rigueurs de la guerre, seule favorite à laquelle il ait été constant.

« En voyant ces lieux où j'ai passé ma pre-
« mière enfance, en comparant l'état paisible
« où j'étais alors, à l'agitation et aux terreurs
« que j'éprouve aujourd'hui, je me suis dit
« bien des fois : J'ai cherché dans plusieurs
« combats à rencontrer la mort; je ne puis
« plus la redouter; elle serait maintenant un
« bienfait pour moi... *Mais je voudrais revoir*
« *une seule fois Joséphine.*

Que de choses exprimées par cette seule phrase! Là viennent se peindre, et le sentiment amer résultant des tristes déceptions qui avaient suivi le mariage avec Marie-Louise, et le regret mélancolique du divorce avec José-

phine. Au moment où l'adversité le frappe à coups redoublés, ce n'est pas à l'archiduchesse que l'empereur écrit; son malheur ne cherche de sympathie qu'au cœur de l'épouse répudiée par la politique du souverain, mais que l'homme n'a pas cessé de chérir. Après avoir rendu ce juste hommage à la plus constante des affections de Napoléon, continuons de raconter les caprices amoureux dont il fit les distractions de sa vie, si pleine d'ailleurs de choses graves et fortes.

Au commencement de l'année 1805, l'empereur s'était vivement épris d'une jeune femme fort jolie, fort vive, fort éprise elle-même de sa majesté, et qui ne lui avait pas laissé faire beaucoup de chemin vers elle sans venir au devant de lui... Dame du palais? nous ne savons; dame d'annonce? peut-être; femme de chambre? cela se pourrait... Mais la certitude n'est pas sortie du nuage. Quelle que fût sa qualité, l'aimable personne habitait le palais; et la proximité de son domicile, combinée, dans l'esprit de Joséphine, avec l'idée de certaines œillades que l'empereur avait jetées

sur la belle anonyme, avait excité l'attention jalouse de l'impératrice... Sa majesté apostait chaque nuit une sentinelle sur la route galante que l'empereur lui semblait devoir parcourir; mais, soit que la guetteuse allât dormir au lieu de veiller, soit qu'elle fût distraite par une veille d'un intérêt plus direct, elle n'avait jamais aperçu, disait-elle, l'aventurier couronné qu'on la chargeait d'épier durant la nuit.

Il est vrai que Napoléon se donnait toutes les garanties possibles de précaution et de mystère : il attendait, pour se rendre auprès de sa maîtresse, que tout fût, ou du moins parût endormi dans le château. Nous disons *parût*, et certes ce n'est pas sans raison : personne ne croira que, sous un toit long de 180 toises, abritant une cour impériale, variée de sexes et de conditions, tout le monde sommeillât paisiblement à minuit. L'empereur, on le pense bien, ne faisait pas éclairer l'espace qui séparait son appartement de celui vers lequel il se dirigeait : loin de là, pour rendre sa marche plus secrète, sa majesté,

en pantalon de nuit, faisait ce trajet sans souliers ni pantoufles : absolument comme un commis de nouveautés qui se rend auprès d'une demoiselle de magasin.

Mais il arriva que Joséphine, mécontente du résultat, constamment-négatif, que lui annonçait chaque matin sa veilleuse, bien que sa majesté regardât les excursions nocturnes de l'empereur comme certaines, chargea de cette surveillance une de ses femmes de chambre dont elle connaissait le zèle et la fidélité.

Or, un matin que Napoléon s'était oublié dans le corridor noir au point d'inquiéter son valet de chambre, celui-ci vit enfin rentrer l'empereur, mais dans une grande agitation, parce que, au détour d'un couloir, il avait vu, disait-il, une jeune fille aux yeux noirs, qui l'observait en soulevant le rideau d'une croisée de garde-robe.

On voit, par ce qui précède, que Napoléon était resté loin, dans ses galanteries, de l'assurance des souverains de Versailles : il n'affichait point les scandales cyniques d'un Parc-aux-Cerfs, d'un petit Trianon, d'une table méca-

nique de Choisy ; et s'il perforait, à petits coups d'épingle, le contrat matrimonial, on ne pouvait pas dire qu'il le déchirât... Un monarque puissant qui s'achemine pieds nus vers une bonne fortune nous reporte presque aux jours de la candeur patriarcale.

Cependant Napoléon ne voulait pas qu'on l'espionnât; il envoya Constant intimer à la jeune éclaireuse du camp ennemi l'ordre de se taire, à moins qu'elle ne préférât d'être chassée.

Après un instant de réflexion, Napoléon ajouta :

— Tu me l'amèneras ce soir; je veux la sermonner moi-même.

Le soir, en effet, l'empereur vit paraître devant lui, rouge, confuse, tremblante, la jeune espionne : soubrette du dernier rang, atome presque inaperçu dans les phalanges en tablier dirigées par madame de Saint-Hilaire; mais beauté piquante qui se fût assise au faîte des grandeurs, si l'amour établissait les hiérarchies.

— C'est donc toi, lui dit l'empereur, qui t'avises de m'épier...

— Sire, j'obéissais à sa majesté l'impératrice...

— Hé bien, qu'as-tu vu ?

— J'ai vu Votre Majesté entrer chez madame Du*** à minuit, et en sortir à six heures du matin.

— Et qu'en as-tu conclu ?

— Sire, l'impératrice m'avait chargée de voir... Mais...

— Allons, parle, achève.

— Sa Majesté ne m'avait pas chargée de conclure...

— Je serai plus confiant, moi... Constant, laisse-nous.

— Mais, Sire, dit la jeune camériste, devenue extrêmement rouge.....

Constant sortit; le mais de la belle enfant ne se renouvela plus. L'empereur la *sermonna* et lui dit ensuite :

— Maintenant, si tu fais ton rapport à l'impératrice, je ne tarderai pas de le savoir, et je lui ferai le mien.

L'éclaireuse du corridor noir se tut.

Néanmoins, l'empereur, craignant que Joséphine ne mît sur ses traces quelque femme de chambre vieille ou laide, dont il ne pourrait acheter le silence au même prix, loua, dit-on, une petite maison dans l'allée des Veuves : c'est là que sa passion pour madame Du*** acheva de s'user. Il n'en restait pas vestige, lorsqu'un soir, au cercle de la cour, se passa l'anecdote que voici :

Les courtisans s'étaient aperçus, mais aperçus tard, que l'empereur regardait madame Du*** d'un œil fort tendre; or, les rois n'ont jamais manqué de proxenètes. Sa majesté, qui recevait ce soir-là dans l'appartement d'honneur, s'était avancée jusqu'au milieu du second salon, et causait avec deux ou trois maréchaux d'empire. Les courtisans observateurs vinrent, à dessein, se placer derrière l'empereur; et, s'entretenant avec ce ton qui n'affecte le mystère que pour mieux se faire écouter, nos discoureurs louèrent avec emphase l'esprit et la beauté de madame Du***; ajoutant qu'on devait s'étonner de n'avoir pas vu figurer une

femme aussi parfaite parmi les conquêtes de sa majesté. Un de ces messieurs, enchérissant encore sur l'éloge fait par les autres, se prit à détailler complaisamment les charmes de cette dame..... L'empereur se retourne alors brusquement, et lance, à demi-voix, dans la conversation : « Oui, mais elle a les « cuisses maigres. »

Quelque chose peut être plus prompt encore que le zèle servile des courtisans : c'est l'abandon d'une femme qui recherche en même temps la fortune et le plaisir.

Il y avait vacance dans la petite maison de l'allée des Veuves et dans les caprices amoureux de Napoléon, lorsqu'il se rendit en Italie pour ceindre la couronne de fer. Sa majesté voulut voir Venise, jadis si belle, maintenant si triste, si délaissée... ailleurs que dans les compositions romantiques. L'empereur passa quelques jours à visiter ce beau squelette d'une grandeur déchue, et qui devait l'être moins par suite des guerres récentes, que par la conséquence naturelle de l'accroissement des autres puissances maritimes. Venise, riche, forte, admirée au

XVI^e^ siècle, ressemblait, au commencement du XIX^e^, à ces femmes un moment resplendissantes de charmes, environnées d'adorateurs, et dont une nouvelle génération de beautés a fait oublier l'empire. La reine de l'Adriatique n'offrait plus au voyageur qu'une coquette surannée dont rien ne pouvait relever la vogue, parce que toutes les séductions qu'elle avait étalées en d'autres temps étaient éclipsées par de jeunes et heureuses rivalités.

Eugène essaya de dire à l'empereur que les patriciens inscrits au livre d'Or regrettaient l'ancienne liberté... — « La liberté! répéta Napoléon, fadaise!.. Il n'y avait plus de liberté à Venise; il n'y en a jamais eu que pour quelques familles nobles, qui opprimaient le reste de leurs concitoyens. La liberté, avec le conseil des Dix! la liberté, avec les inquisiteurs d'État! la liberté, avec les lions dénonciateurs, et les cachots et les plombs de Venise, et le poignard des *bravi*, non moins arbitrairement dirigé que l'envoi du cordon à Constantinople!.. Plus tard, il est vrai, le lion de Saint-Marc, devenu vieux, n'avait plus ni dents ni griffes. Ve-

nise n'était déjà plus que l'ombre d'elle-même... aussi son dernier doge a-t-il trouvé qu'il montait en grade lorsque je l'ai fait sénateur de mon empire... Je ne plaisante pas, Messieurs, continua l'empereur, qui vit éclore un sourire sur les lèvres du vice-roi et du grand maréchal Duroc; un sénateur romain se piquait d'être plus qu'un roi; un sénateur français est au moins l'égal d'un doge. »

Cette tirade, bien caractéristique du génie de Napoléon, avait été débitée sur le pont du *Bucentaure*, ce vaisseau magnifique que montait le sénat vénitien, durant cette fête, ridiculement allégorique, dans laquelle le doge épousait la mer...

« Le mariage du doge avec l'Adriatique, reprit l'empereur, quelle pasquinade! La république de Venise eût mieux fait de suivre l'axiome vulgaire, en épousant le Grand-Turc; au moins eût-elle acquis de la sorte un appui vraiment secourable... La prépondérance maritime! Vous verrez, vous verrez, Messieurs, ce qu'elle deviendra quand les puissances territoriales s'aviseront sérieusement de leur

force... Croyez-vous, par exemple, que les Anglais, aujourd'hui possesseurs de l'Inde, le seraient long-temps si les Indiens voulaient, une bonne fois, redevenir les maîtres sur le vaste continent que la nature leur a donné? Non, Messieurs. Qu'une lueur de patriotisme vienne à luire dans la pensée de ces vieux peuples; qu'une volonté persistante, écartant les dogmes ridicules de Brama, de Vichnou, de Mahomet lui-même, reporte l'attention de ces aînés du monde sur l'histoire primitive de leur pays; alors, j'en réponds, ils rougiront de leur abaissement; alors les nobles et généreuses inspirations de Tippo-Saeb, qui seul résista aux insulaires d'Albion pendant dix ans, deviendront l'exemple de cent peuples... Cela étant, que pourraient faire, au bout de l'univers, ces poignées de marchands qui ne sont forts que de la faiblesse des naturels, ou de la force qu'ils empruntent de leur conquête... Et quand ils feraient flotter assez de bois sur l'Atlantique pour transporter en Asie toute la population de leurs îles métropolitaines, que produirait-elle contre des myriades d'hommes

qui, s'ils retrempaient leurs ames dans une nationalité renaissante, dévoreraient, déchiqueteraient le dragon de la Grande-Bretagne : ce serait, en peu d'instans, le serpent tombé dans une fourmilière.

« Retenez bien ceci, Messieurs, la mer est un empire trop mobile, trop variable, pour qu'il continue long-temps à régir les destinées des nations; l'intelligence et l'audace des marins, base flottante, au moral comme au physique, est de sa nature capricieuse et transitoire : vous l'avez vu : la puissance maritime fut tour à tour à Venise, à Gênes, à l'Espagne, au Portugal, à la Hollande, à la France, avant le combat de la Hogue; maintenant elle est à l'Angleterre... Avant cinquante ans, peut-être, ce trident de Neptune, qui n'est qu'en vers le sceptre du monde, aura passé dans les mains d'une nouvelle nation... Ouvrez l'histoire, vous verrez que, chez les anciens comme chez les modernes, la suprématie des peuples navigateurs fut de courte durée; et les Romains restèrent, pendant dix siècles, les maîtres de la terre. »

Lorsque Napoléon rentra au palais, Constant, Lebel ordinaire des galanteries de sa majesté, lui remit une lettre parfumée; elle était écrite en italien. Cette missive venait d'une jeune Grecque, mariée à un riche négociant vénitien. La nouvelle Hélène ne demandait pas que l'empereur l'enlevât; elle se bornait à solliciter, d'une manière fort explicite, un entretien dans les appartemens de sa majesté... La provocation paraissait claire et directe; Napoléon, dans le premier moment, s'en amusa avec le grand maréchal Duroc. Mais celui-ci connaissait la jeune Grecque; il l'avait rencontrée au cercle d'un vieux sénateur : son époux ne la conduisait que chez des amis au moins sexagénaires. Or, l'intéressante personne, ainsi que la Rosine du *Barbier de Séville*, contait sa peine à tout venant; elle en avait fait part au duc de Frioul, et s'était aventurée dans le pays des franchises, jusqu'à lui avouer qu'elle oublierait toutes ses peines, si l'empereur Napoléon devenait son Almaviva.

Duroc, enchanté de procurer une bonne fortune à son souverain, avait conseillé à la

belle Grecque d'écrire à sa majesté : ce qu'elle ne s'était pas fait dire deux fois. La lettre de l'Hélène vénitienne exprimait, avec une ardeur véhémente, son admiration passionnée pour le vainqueur de l'Europe; et, concluant avec non moins d'exaltation, elle laissait entrevoir, à travers une gaze très-claire, le désir de jouer un fort mauvais tour à Ménélas.

Plusieurs billets, tous aussi brûlans que le premier, lui succédèrent ; l'empereur hésitait à s'abandonner aux suites de ces déclarations épistolaires : « Je ne suis pas un Caton, disait-il à Duroc ; mais, paraissant pour quelques instans au milieu des Vénitiens, je répugne à ravir une femme à son mari.... non que je redoute une nouvelle ligue des Grecs pour venger l'honneur d'un mari, leur allié : honneur assez mal hypothéqué, du reste, sur un bien que les dames ne savent pas toujours conserver, précisément parce qu'il faut le garder à leur corps défendant... Mais, vraiment, je me fais scrupule d'aider à trahir ce bon Vénitien... Et puis, mon cher duc, ajouta Napoléon en riant, si la belle Grecque est toujours

aussi prompte à s'éprendre, qui sait si je ne dois pas me dire : *Timeo Danaos et dona ferentes*... ce qui signifie, je crois : « Je crains les Grecs même dans leurs présens. »

Cependant Duroc fit à l'empereur un portrait si séduisant de sa nouvelle conquête, que sa majesté se décida à la voir, et répondit à ses lettres en style oriental, que Napoléon savait parfaitement imiter. La première entrevue, indiquée par l'empereur, devait avoir lieu dans une partie secrète des appartemens du doge : peut-être au fond de ce cabinet, où le vieux Marino Faliero fit à sa jeune épouse certains reproches, plus mérités dans l'histoire que dans la tragédie de Casimir Delavigne.

Mais la jalousie qui veille est encore plus active que l'amour n'est subtil ; malgré toutes les précautions apportées dans la conduite de cette intrigue, par gens habitués à traiter de telles matières, le mari se douta des projets de sa femme ; cette fois, ce fut Ménélas qui enleva Hélène... Ce rapt conjugal eut lieu pendant la nuit même qui devait être si funeste aux droits du Vénitien, et la belle Grecque

avait été si lestement escamotée que, le lendemain, il fut impossible de découvrir ses traces.....

L'empereur, ainsi que tous ceux que l'on désempare d'une manière inattendue, regretta la possession d'un bien si près de lui échoir, et que, selon l'usage, il se peignait beaucoup plus désirable qu'il n'était. Mais, lorsque huit jours eurent passé sur cette perte, Napoléon y pensait d'autant moins, que ses pourvoyeurs ordinaires avaient, en hommes habiles, épandu sur la plaie superficielle du cœur de sa majesté, les complaisances d'une charmante cantatrice, assez bonne comédienne pour avoir fait oublier à son amant couronné la flamme, plus sincère, qu'il n'avait pu s'appliquer.

Cependant le mari vénitien ne conduisit pas avec une égale prudence tout son plan défensif; il se borna à mener sa femme dans une terre située au pays montueux de l'Illyrie, contrée agreste, ignorée des voyageurs, à laquelle n'aboutissait aucune route. Le château où fut recelée la vertu chancelante de l'aimable Grecque se trouvait entouré de toutes

parts d'un rempart impénétrable de bois, de rochers et de torrens. Le palais dans lequel sommeilla, pendant tout un siècle, la Belle-au-Bois-Dormant n'était pas assurément plus inaccessible que le vieux manoir du Vénitien jaloux.

Mais Hélène possédait beaucoup de diamans; une soubrette habile changea plusieurs brillans en sequins d'or, et toute la haute Italie fut semée de regards pour épier la marche de Napoléon.

Le douzième jour après son départ de Venise, la belle Grecque apprit que les fourriers de l'empereur, précédant sa majesté de quarante-huit heures, avaient préparé son logement dans un château situé à dix milles environ de celui où le jaloux Vénitien la tenait captive. Or, tout était préparé pour une évasion; les diamans échangés contre des sequins avaient fourni des limes pour scier les barreaux d'une croisée, une échelle de corde pour descendre par cette fenêtre, un pont construit à grands frais pour être jeté sur le torrent qui coulait, fougueux et blanchissant, au pied du

château... Des coursiers aux jambes de gazelle attendaient, dans une chaumière de la montagne, l'instant d'une fuite que rien ne semblait devoir entraver.

Une nuit sombre, pluvieuse, mêlée d'orage, favorisa le départ de l'intrépide fugitive, dans le temps même que son cerbère, mal fixé sur ce que peut entreprendre l'amour, saluait d'une pensée reconnaissante cette assistance des élémens contre toute entreprise de sa femme, dont une multitude d'autres obstacles semblaient, d'ailleurs, garantir l'impossibilité.

L'empereur était arrivé depuis deux heures dans le château signalé par les agens de la dame grecque ; il soupait avec le duc de Frioul, en se récriant sur la pluie d'averse qui frappait les croisées, où venaient briller, par intervalles, des éclairs éblouissans.

— Je vais fermer ces rideaux, Sire, dit le grand maréchal.

— Non, mon cher duc, j'aime l'éclat des éclairs; c'est un beau spectacle..... c'est le résultat d'un phénomène héroïque de la nature...: on dirait qu'elle languit par un temps

calme, comme les nations chez lesquelles ne se passent pas de grands événemens.

—Sire, la tempête brise les arbres, fait rouler les avalanches, détruit les moissons, comme les catastrophes politiques déchirent les sociétés.

— Versez-moi du vin, grand philosophe....

— Je parie, Sire, reprit gaîment Duroc, que l'horrible temps qu'il fait, n'eût pas arrêté la belle Grecque qui venait vers vous à Venise, si le *veto* conjugal ne l'eût retenue.....

— Ne m'y faites pas penser, général, je regrette de n'avoir pas vu cette femme; je regrette davantage, peut-être, de n'avoir pu mater son mari..... Vous concevez, depuis que sa tactique a triomphé de la mienne, je dois croire que mes hostilités étaient de bonne guerre..... et si jamais je retrouvais l'occasion de prendre ma revanche.....

— Sire, dit en ce moment le valet de chambre par la porte entr'ouverte, une jeune dame, éclatante de beauté, sollicite l'honneur d'entretenir Votre Majesté..... Elle arrive à l'instant.

— Une dame par le temps qu'il fait! s'écria l'empereur, un écuyer du moyen-âge y eût gagné ses éperons.

— Sire, dit le grand maréchal, on voit bien que nous sommes sur la terre classique des grandes passions.....

— Bah! c'est quelque solliciteuse, la femme de quelque révolté calabrois, pris les armes à la main..... Faites entrer.....

La dame parut..... c'était la jeune Grecque de Venise.....

— J'aurais dû m'en douter, dit à demi-voix le duc de Frioul.

— Ah! Madame, que je suis reconnaissant, s'écria Napoléon, transporté d'admiration, en baisant la main de l'adorable aventurière..... On a bien raison de dire que l'orage fait éclore les roses. . . . . .

. . . . . .

Le lendemain, l'empereur disait à Duroc :

— Hé bien, que pensez-vous de ce vieux

fou de mari, qui se croyait de taille à lutter contre sa destinée!....

Nous avons entendu dire qu'à trois semaines de cette soirée orageuse, l'adorable Grecque avait un emploi dans la maison de l'impératrice Joséphine. Si le mari eût été raisonnable, peut-être l'aurait-on fait sénateur; mais il fit entendre de longues criailleries aux échos des montagnes illyriennes et des rives du Lido; puis, quelques années plus tard, il courut au devant de l'armée autrichienne, avec les Vénitiens qui lui portaient les clés de leur ville..... Comme il se vengea bien, ce mari-là !....

Nous l'avons dit précédemment, l'empereur s'attachait peu aux femmes qu'il avait le plus recherchées; il eut bientôt oublié la belle Grecque : elle était déjà remplacée avant que sa majesté eût repassé les Alpes. Napoléon venait de rencontrer à Gênes madame Gazani, fille d'une danseuse du grand théâtre, et mariée à un des plus honnêtes Italiens que nous ayons connus.

Madame Gazani était ce qu'on peut appeler,

sans métaphore, l'idéal de la beauté : grande, d'une tournure parfaite, remplie de grace dans toutes ses attitudes, elle possédait avec cela la plus ravissante figure. Ses grands yeux de velours noir exprimaient, nous a-t-on assuré, tout ce qu'elle taisait à moitié, ou sa pensée muette sur tout ce qu'elle écoutait.

« Ces yeux-là, disait madame de Souza, sont comme les nuages : on peut y voir tout ce qu'on veut..... »

La bouche, le nez, le front de madame Gazani, rappelaient les têtes de Titien. Son teint, un peu brun, n'en paraissait que plus piquant; à moins que quelques légères pustules, qui le déparaient quelquefois, ne vinssent témoigner, avec les formes un peu maigres de cette charmante personne, d'une vivacité d'ame qui ne contribue au bonheur qu'en altérant la fraîcheur des dames.

On ne pouvait pas affirmer que madame Gazani fût une femme d'esprit; mais elle avait du tact, et l'habitude du monde lui eut bientôt appris à s'y montrer avec distinction. Sa conversation, sans offrir de traits brillans, mais

formée d'expressions choisies, charmait l'oreille par une suave modulation de sons, qui, surtout, avait séduit l'empereur, l'homme de France le plus facile à captiver sous ce rapport.

Madame Gazani, influencée, dit-on, par sa mère ou par quelque autre danseuse génoise, ne se défendit pas long-temps : le reflet du diadème épandu sur les taches d'une réputation les diminue singulièrement; la promesse d'une place pour Madame, et d'un emploi pour Monsieur, acheva de décider notre charmante Italienne.

Elle fut admise immédiatement auprès de l'impératrice, en qualité de lectrice, et M. Gazani fut envoyé à Évreux, avec une recette générale..... L'exil n'était pas trop lointain, et certes! il était lucratif..... Que d'époux eussent topé à ce prix.

Madame Gazani fut une des maîtresses de l'empereur auxquelles le titre de favorite ait convenu le mieux : sa faveur offrit même un exemple de longévité peu ordinaire dans les habitudes de Napoléon. Nous devons remarquer, à propos de cette inclination, que la ja-

lousie de Joséphine, jusqu'alors fort active, se calma presque subitement, et qu'une douce et mélancolique longanimité la remplaca. Ce changement, dont on put s'apercevoir quelque temps après l'arrivée de madame Gazani, était dû sans doute à une cause que nous devons mentionner.

On parlait déjà sourdement du divorce probable de l'empereur : on savait même que sa Majesté avait jeté les yeux alternativement sur plusieurs princesses de l'Europe. L'impératrice, en se résignant à supporter, avec la patience des anges, les infidélités de son époux, espéra qu'elle le détournerait d'une rupture éclatante, qu'elle redoutait plus que la mort.

Joséphine sut commander au chagrin, mêlé d'humiliation, que lui faisait éprouver le favoritisme de madame Gazani, jusqu'à la traiter avec plus de douceur et de bonté que les autres dames de son service. Cette jeune Italienne pensa peut-être que sa majesté craignait son ascendant sur l'esprit de l'empereur, et, croyant voir la souveraine elle-même dépendante de sa

faveur, elle oublia tout-à-fait l'origine peu licite de cette faveur, et le rang secondaire qu'elle occupait aux Tuileries. Non seulement elle voulut marcher de pair avec les dames du Palais, mais on la vit, plus d'une fois, trancher, à l'égard de ces femmes titrées, de la Pompadour ou de la Dubarry..... Madame de Larochefoucauld, conservatrice sévère de l'étiquette, voulut opposer une digue à ce débordement d'ambition : elle se cuirassa de ses quartiers redoublés, arbora son écusson, et réprimanda vertement la lectrice indisciplinée

Madame Gazani, battue en instance d'étiquette, interjeta appel au tribunal souverain, siégeant sur le canapé des petits appartemens, et gagna son procès. C'était bien jusque-là, puisque le succès avait répondu aux tentatives ; mais il ne fallait pas hasarder davantage. Ce n'est pas tout d'être ambitieux, il faut encore raisonner ce que l'ambition fait entreprendre. Les intrigues de la Dubarry contre le duc de Choiseul étaient une conséquence très-logique de l'ascendant que cette favorite

avait pris sur l'esprit du roi : Jeanne Vaubernier savait qu'en attaquant le ministre, son crédit, à elle, ne courait aucun risque ; ses coups étaient dirigés contre un colosse presque ébranlé. Mais la maîtresse de Louis XV [1] avait l'esprit de son état ; celle de Napoléon n'en avait que la vanité..... Un jour, l'imprudente voulut se montrer exigeante ; pour mieux faire réussir une prétention, d'ailleurs fort insignifiante, elle arma de quelques épines la couronne de myrte qu'elle maintenait de-

[1] A propos de cette favorite, l'auteur doit relever une double erreur commise par divers journaux, qui lui ont attribué la publication des *Mémoires de madame Dubarry*, en annonçant que *la Comtesse du Tonneau*, pièce jouée récemment au théâtre du Palais-Royal, avait été inspirée à M. Theaulon par une anecdote de ces mémoires. Cette dernière production, qui obtint à son apparition, un succès brillant et mérité, est due à la plume féconde de M. le baron de Lamotte-Langon ; mais le vaudeville de la *Comtesse du Tonneau* est tiré d'une nouvelle contenue, sous le même titre, dans le 4e volume des *Réverbères*, ouvrage publié par Touchard-Lafosse, sous le pseudonyme de la comtesse douairière de B***. En parcourant la nouvelle dont il s'agit, il sera facile d'y reconnaître la donnée, l'intrigue, et même de notables fragmens du dialogue arrangés pour la scène.

puis assez long-temps sur le front impérial..... C'en fut fait à l'instant du règne de madame Gazani : elle venait de briser contre un roc sa fragile puissance de boudoir..... Insensée ! qui se flattait de braver la foudre, en attaquant Jupiter avec un éventail.

Dans cette même matinée, l'empereur entra chez Joséphine et lui dit brusquement :

— Il faut chasser madame Gazani !

— La chasser....! quel mot.....! Et pourquoi la renverrais-je ? je n'ai pas à me plaindre d'elle, ajouta l'impératrice avec effort.

— Madame, je veux que cette femme retourne en Italie !

— Non, Sire, répliqua Joséphine avec une dignité qui imposa à l'empereur, parce qu'il sentit qu'elle prenait sa source dans le plus noble sentiment ; je garderai madame Gazani près de moi..... Je ne veux pas que l'on puisse dire, dans votre royaume d'Italie, qu'après avoir arraché à sa patrie, à ses devoirs, une jeune épouse, jusqu'alors irréprochable, vous

la livriez au désespoir..... C'est la gloire de Votre Majesté que je défends aujourd'hui, en m'élevant contre un mouvement irréfléchi de sa colère..... Je le répète, madame Gazani restera près de moi.....

— Hé bien, comme vous voudrez, Joséphine; mais que je ne la voie plus.

— D'ailleurs, reprit tristement l'impératrice, je serai bientôt, peut-être, aussi malheureuse qu'elle... nous pleurerons ensemble..... elle me comprendra..... Il est probable, Sire, que cette jeune femme restant dans ma maison, Votre Majesté, par la suite, ne sera pas exposée à la rencontrer.

L'empereur sortit sans répondre, et ce silence était une terrible confirmation des appréhensions de l'impératrice.

La bonne Joséphine remplit envers madame Gazani le devoir, laborieusement pieux, qu'elle s'était imposé : cette belle Génoise, après le divorce, suivit l'impératrice couronnée à Navarre, en qualité de lectrice : qualité essentiellement honoraire, comme on le pense

bien; car madame Gazani, pourvue d'un accent italien fort prononcé, estropiait notre langue de manière à rendre ses lectures complètement inintelligibles.

Mais ce que l'on entendait trop bien, à la cour de Navarre, c'était ce langage éloquent de regards que nous avons dépeint précédemment. L'ex-favorite alluma plusieurs grandes passions parmi les officiers de Joséphine, et creusa des sources de fiel au cœur de certaines dames, dont elle excita la jalousie.... On a dit, dans le temps, que madame Gazani avait inspiré beaucoup d'amour au comte de Pourtalès, un des hommes les plus distingués de l'époque. S'il en est ainsi, nous doutons qu'elle ait partagé cette vive tendresse; non qu'elle aimât toujours Napoléon, comme elle s'efforçait de le faire croire; sa vanité regrettait l'amant couronné : voilà tout. Mais cette Italienne, prodigieusement coquette, se plaisait à désoler, à tourmenter ses adorateurs, et à se faire un jeu de la douleur qu'elle leur causait.... Une telle conduite est incompatible avec un tendre sentiment.

L'impératrice Joséphine, qui jugeait bien sa lectrice, et qui portait beaucoup d'attachement à M. de Pourtalès, voyait avec chagrin un homme aussi sincèrement épris attacher sa vie à ce joug superbe, dont l'empreinte serait profonde et douloureuse. D'un autre côté, ce pauvre Gazani, victime impériale au prix d'une recette générale, se croyait quitte maintenant de ses obligations onéreuses, puisque l'empereur lui-même avait résilié le contrat : l'honnête mari ne devait point, en bonne conscience, admettre la substitution de M. de Pourtalès. Évreux était d'ailleurs si voisin de Navarre, que Gazani eût presque entendu les soupirs du continuateur de Napoléon auprès de sa femme; cela ne pouvait se tolérer, et l'impératrice songea sérieusement à prévenir un scandale dont sa cour ne devait pas être le théâtre.

Mais si l'amour se cache difficilement, les amoureux nient avec effronterie : il ne faut pas moins que le flagrant délit pour réduire leurs dénégations au silence. Heureusement pour les projets moraux de l'impératrice, elle

surprit un jour M. de Pourtalès aux genoux de madame Gazani. Ce mouvement passionné est le point où se confirment les convictions de comédie; sa majesté pensa qu'il pouvait suffire, même dans le monde, pour convaincre deux personnes d'intelligence, surtout (et c'était le cas) lorsqu'un des acteurs de cette scène accueille en souriant les protestations de l'autre.

Joséphine, reprenant le ton et l'autorité d'une souveraine, déclara à l'amant malheureux que mademoiselle de Castellane lui offrait un parti fort avantageux; que les qualités autant que la beauté de cette jeune personne feraient incontestablement le bonheur d'un mari, et qu'elle désirait que M. de Pourtalès devînt promptement cet heureux époux. Les désirs des souverains, pour ceux qui tiennent à conserver leur faveur, sont des ordres suprêmes : mademoiselle de Castellane devint comtesse de Pourtalès. Ce mariage fut en effet fort heureux, et M. Gazani vit sa charge de receveur général affranchie d'autant.

Nous pouvons errer quelquefois dans la succession chronologique des maîtresses de l'empereur; mais l'inconvénient n'est pas grave, et nous doutons qu'aucune de ces dames se montre assez pointilleuse, en fait d'exactitude, pour revendiquer son droit d'ancienneté.

Quoi qu'il en soit, il nous semble que l'ordre numérique des amours de Napoléon présente ici certain épisode de la guerre de Prusse qui, sans être ni politique ni militaire, renferme un exemple remarquable des égaremens de l'ambition. Peu de jours après son arrivée à Berlin, l'empereur, passant une revue sur la place du château, fut abordé par une jeune Prussienne fort belle, qu'accompagnait sa mère, et qui remit un placet à sa majesté. Rentré au palais, Napoléon se douta un peu que la supplique d'une aussi jolie personne ne pouvait être du ressort des secrétaires de son cabinet : ce ne fut ni M. Menneval ni M. Fain que l'empereur chargea d'en prendre connaissance; il parcourut lui-même cet écrit, et vit que la

pétitionnaire se bornait à solliciter un entretien de sa majesté.

Napoléon, qui se rappelait fort bien les traits enchanteurs, les formes élégantes, les gracieuses manières de la jeune Prussienne, quoiqu'il n'eût remarqué tout cela qu'en passant; Napoléon qui, d'ailleurs n'était pas fâché de reconnaître, par lui-même, quel rang les dames de Berlin devaient occuper dans sa conquête, ordonna à son premier valet de chambre, Constant, de lire le placet, puis de se rendre à l'adresse qu'on y indiquait, afin de savoir ce qu'étaient les femmes qui l'avaient remis, et ce qu'elles demandaient.

Le valet de chambre trouva une jeune Allemande ravissante de grace et de beauté; mais elle ne savait pas un mot de français ni d'italien; conséquemment il fut aisé au confident de l'empereur d'être fixé sur le genre *d'entretien* qui pourrait avoir lieu entre la charmante Prussienne et sa majesté. La mère, qui parlait un peu français, et dont l'expérience ne pouvait être révoquée en doute, assura qu'une entrevue, quelque dépendante qu'elle

soit du genre pantomime, a toujours besoin de quelques préalables oraux, et demanda d'être introduite avec sa fille auprès de sa majesté. Mais Constant, invoquant la lettre expresse du placet, répondit que l'entretien était accordé à la demoiselle seule, et qu'on ne pourrait admettre une seconde personne. La dame parut comprendre parfaitement cette nécessité de l'étiquette; Constant lui fit remarquer, d'ailleurs, que l'intelligence de l'empereur, dans la *conversation* sollicitée, suppléerait parfaitement à l'assistance d'un interprète.

A dix heures du soir, une des voitures de l'empereur fut envoyée aux dames prussiennes et les amena au palais. La mère, veuve d'un officier, ne parut pas étrangère aux êtres du château; il est présumable qu'elle y avait été introduite autrefois auprès de son mari.... à moins qu'elle n'eût eu aussi quelque placet à remettre au roi de Prusse, dans la jeunesse de sa majesté. Quoi qu'il en fût, elle attendit, avec beaucoup de patience, dans un cabinet, la fin de l'audience donnée à sa fille, et ne parut pas se tourmenter beaucoup en voyant cette

audience se prolonger une partie de la nuit....

Enfin, lorsque l'aurore commençait à poindre, l'empereur demanda 4,000 francs à son valet de chambre, et les remit lui-même à la charmante Prussienne. On reconduisit au petit jour ces dames à travers les rues désertes de Berlin.

Au lever de l'empereur, sa majesté entretint ses aides-de-camp de sa bonne fortune, en leur vantant les séductions de celle qui en avait été l'objet. — Mais, ajouta Napoléon, ce n'est nullement par le charme de sa conversation qu'elle a pu me captiver : je ne crois pas qu'il soit sorti de sa bouche, pendant quatre à cinq heures, d'autres paroles que : *Dass ist miserable; dass ist gut* (cela est misérable; cela est bon).

L'empereur n'expliqua pas davantage ce que sa conquête de Berlin avait trouvé, soit de *misérable*, soit de *bon* dans leur entrevue, et l'on pense bien que les aides-de-camp ne hasardèrent aucune interprétation critique.

Or, voilà ce qui venait de se passer pendant le trajet du retour des dames berlinoises à

leur domicile : Au moment où la voiture impériale longeait la magnifique rue appelée *Frederick Strass,* un colonel français, déjà levé, ou qui ne s'était pas encore couché, respirait l'air matinal à sa croisée, en fumant son cigare. Étonné de voir un équipage de l'empereur circuler si matin, il arma sa vue d'une excellente lorgnette de spectacle, et vit dans la voiture, dont les glaces étaient baissées, une très-jolie femme, en grande parure. Le colonel, sachant qu'il n'y avait point eu de cercle la veille au château, et sa lunette étant assez bonne, d'ailleurs, pour lui avoir permis de remarquer que la toilette de l'inconnue offrait quelques traces de précipitation, il s'arrêta promptement à la plus vraisemblable des conjectures, qui était aussi la plus vraie.

Le colonel était un homme ambitieux, retors en même temps, et qui, fort habile à concevoir une intrigue favorable à ses intérêts, ne se montrait pas moins intelligent pour la conduire au but. La tête remplie d'un projet subitement formé, mais encore confus, cet officier, que nous ne ferons connaître ici que

sous le prénom de Théobald, se coucha, afin de mûrir, avec le conseil de l'oreiller, le projet dont il n'avait encore arrêté que l'esquisse.

A dix heures, le dessein de Théobald se trouvant nettement arrangé dans son imagination, il se leva, s'habilla avec recherche, et, pour se mettre en verve, il alla déjeuner *sous les arbres*, chez un restaurateur à l'instar de Paris, qui vendait au poids de l'or les vol-au-vent et les fricandeaux imités de Véry.

Muni d'un bon repas, sentant fermenter dans son esprit sa résolution du matin, rehaussée du principe spiritueux de deux ou trois verres de Champagne, notre officier romanesque voulut immédiatement commencer l'exécution de son projet.

Il avait remarqué sans doute de sa croisée, que la voiture s'était arrêtée à l'avant-dernière maison de *Frederick Strass*, à droite, en partant du château. Il s'achemina vers cette maison; mais, avant de s'y introduire, il entra dans un café situé presqu'en face, afin d'obtenir quelques renseignemens propres à le diriger. Une limonadière, qui hachait d'une

manière à peu près intelligible notre langue, lui apprit sur ses voisines, particulièrement sur la dame âgée, beaucoup plus qu'il ne voulait savoir.

Théobald put conclure du récit de la limonadière que madame Werner (c'était le nom de la maman) avait prodigieusement spéculé durant les absences de son mari, capitaine d'infanterie, mort en 1804, et que mademoiselle Bertha, baptisée du nom de Werner, paraissait être le fruit d'une des spéculations de sa mère.

Mademoiselle Bertha, âgée de dix-sept ans au plus, n'était encore comprise dans la chronique de l'indiscrète limonadière que pour les assiduités d'un page du roi Frédéric-Guillaume, qu'on avait vu venir quelque temps chez ces dames; mais qui, certain soir, en avait été emmené, l'oreille prise dans une main en forme d'étau, et à grand renfort de *tartaifle !* par un vieux général-major prussien. Apparemment le contemporain du grand Frédéric ne voulait pas que son fils commençât à servir si jeune sous les drapeaux de la beauté.

Le colonel dut pourtant conclure de cette dernière partie du récit, que les jeunes gens avaient fait ensemble leurs premières armes; jugeant, en homme sensé, que madame Werner n'aurait pas envoyé à l'empereur une recrue étrangère aux premiers principes de l'art.... Les souverains ont autre chose à faire que d'enseigner ces élémens-là.

Du reste, il importait fort peu à Théobald que Bertha fût plus ou moins initiée à la science des amours : son projet reposait sur une base plus solide que de vaines susceptibilités jalouses.

Le colonel était aussi fixé qu'il pouvait l'être sur les antécédens de mesdames Werner; il avait aussi appris qu'un officier supérieur de ses amis logeait dans la même maison qu'elles : ce fut un motif d'introduction tout simple, et qui lui permettrait d'arriver auprès de ces dames d'une manière naturelle. Théobald alla sur-le-champ voir son frère d'armes, chef d'escadron d'hussards, désillusionné jusqu'à la sécheresse d'ame, et qui ne connaissait plus d'autre volupté que sa pipe, d'autre maîtresse

qu'une bouteille de rhum. Mais, ainsi que tous les vieux viveurs convertis par les années, le commandant aimait à deviser des galanteries qu'il ne voulait ou ne pouvait plus partager. Sous ce rapport, il était merveilleusement servi par un brigadier de son régiment, espèce de commère en moustaches grises, qui, vingt-quatre heures après son arrivée dans une ville, en savait toutes les nouvelles scandaleuses, et venait les jeter à la face de son chef, à travers le nuage de fumée dont sa chambre était perpétuellement remplie.

Le commandant, selon sa coutume et sans quitter sa pipe, qu'il prétendait avoir appartenu à Jean Sobieski, poussa au nez de Théobald un bonjour succinct, avec une bouffée de tabac vaporisé, et lui présenta un verre de rhum. Cet accueil essentiellement militaire dispensait de tout préambule pour lier une conversation ; aussi l'arrivant entra-t-il en matière brusquement.

— Connaissez-vous vos voisines, mesdames Werner, mon cher commandant ?

— Beaucoup, colonel : c'est chez elles que

j'allume ma bougie tous les soirs en rentrant; je vous dirai même que je suis en rapports de coquetteries avec ces dames.

— Bah!

— Eh! oui, vraiment; hier encore, je disais à la mère : sacred..., madame Werner, vous pouvez vous flatter d'avoir une jolie demoiselle...

— Un compliment à la hussarde, mon cher camarade, dit le colonel en riant.

— Et comme une politesse en mérite une autre, ma voisine me répondit : Quand vous voudrez allumer votre pipe, commandant, ne vous gênez pas : il y a toujours du feu chez nous à votre service....

— Il paraît que le feu de ces dames, ou du moins de l'une d'elles, est au service d'un personnage bien autrement élevé en grade que vous et moi, mon cher commandant.

— Comme vous dites, colonel..... Il court par-ci par-là des bruits que sa majesté l'empereur et roi (le dos de la main au bonnet de police) se serait arrangé de la petite.

— Vous savez déjà cela?

— Est-ce que j'ignore rien, avec mon vieux blagueur de brigadier factotum?

— Auriez-vous des détails sur les entrevues de mademoiselle Werner avec sa majesté?

— Non, par exemple... Mais à quoi bon?.. ces détails-là sont tous les mêmes : l'empereur a bien inventé des manœuvres nouvelles sur le champ de bataille; mais je ne crois pas que....

— Dites-moi, commandant, interrompit le colonel, pourriez-vous m'introduire chez mesdames Werner.

— Rien de plus facile; je suis l'ami de la maison : la preuve, c'est que mademoiselle Bertha, qui ne sait pas un mot de français, m'a fait traduire un joli compliment par sa mère....

— Ah! ah!

— Certainement.... elle a dit : Il est bien laid le commandant; mais il a l'air bien bon.

— Oui, cela ne laisse pas d'être flatteur, répondit le colonel avec un sourire joyeux. Vous consentez donc à me présenter aux dames Werner?

— Volontiers, à la première pipe.

— Comment?

— Ou à la première bougie, si cela vous convient mieux ?

— Vous ne voyez, à ce qu'il paraît, ces dames que pour allumer votre pipe dans la journée, ou votre bougie le soir.

— Pas davantage... Que voulez-vous que je fasse autrement de leur société.

— C'est juste, commandant... Mais à ce compte, il faut que je me hâte de me faire présenter par vous, car nous sommes à la fin d'octobre, et, dès que vous aurez du feu dans votre poêle, les relations de voisinage seront rompues.

— Cela pourrait bien être.... Venez demain dans la journée, je vous présenterai; le reste sera votre affaire, et, si vous voulez devenir le rival de sa majesté l'empereur et roi (main au bonnet), je me lave les mains des suites.

— Commandant, dit le colonel en touchant avec force le bras de son ami, ce sont les suites que je recherche.

— A vous permis, mon cher Théobald; vous

savez maintenant mieux que moi ce grimoire-là.... Je ne m'en souviens pas plus que de mon catéchisme; et, par ma sabretache, c'est le cadet de mes soucis.. Des soupirs de moins et des rasades de plus dans la vie d'un soldat, ça fait compensation.

Le colonel, présenté à la hussarde par son ami chez mesdames Werner, fut parfaitement accueilli : vingt-huit ans, une belle figure militaire, une taille élégante, et deux épaulettes à graines d'épinards ne seront jamais mal reçus en pays conquis, même par la maîtresse d'un souverain... Les rois courtisent volontiers de simples bergères; mais on n'en voit plus qui les épousent; et l'officier supérieur assez heureusement organisé pour comprendre en philosophe les chances de son état, fait, sans trop sourciller, sa femme d'une jolie personne frottée de royauté... Après cette explication, les projets de Théobald sont faciles à deviner: on sera peu surpris d'apprendre que le régiment du colonel ayant quitté Berlin, le bruit se répandit presque aussitôt, que mademoiselle Bertha Werner avait été enlevée.

L'empereur, à qui l'on fit part de cet événement, dit dans son intérieur : Je lui aurais volontiers accordé une seconde audience ; mais bon voyage!

Cependant, Napoléon, après un bref séjour à Berlin, employé à mûrir le plan d'une campagne sur la Vistule, porta successivement son quartier-général à Thorn, à Posen et à Varsovie... Ce fut dans cette capitale qu'il rencontra une jeune Polonaise, aussi tendre que jolie et spirituelle, qui devait prendre dans sa pensée un rang supérieur à celui de toutes les favorites que sa majesté avait eues, et qu'elle aurait encore par la suite.

Madame la comtesse de V***, mariée à un vieux palatin, supportait avec résignation, avec constance, une chaîne brillante, mais que ne parait pas la moindre fleur. Or, l'époux qui compte sur la reconnaissance d'une femme chez laquelle il a tari les sources du plaisir, en les comblant de richesses, spécule, en général, malheureusement. Le devoir conjugal, dans une telle occurrence, chemine sans mésaventure tant que son char pesant roule sur une route

plane et facile; mais qu'un embarras, qu'un obstacle se présente, voilà le pauvre devoir en émoi; il guide à droite, il guide à gauche pour échapper au danger; le char cahote, penche, se redresse, penche davantage, et rarement il sort de ce mauvais pas sans avoir versé... A qui la faute? au mari imprudent; il devait avoir l'expérience pour lui; pourquoi confiait-il sa destinée à l'âge et au sexe que l'on ne s'attache qu'en leur offrant le plaisir.

Si le moindre obstacle suffit pour faire verser le char de ce bon devoir conjugal, il est encore bien moins solide, vraiment, lorsqu'il roule au travers des séductions... Alors, le pauvre voyageur ne guide plus ni à droite ni à gauche pour éviter une chute; il sait qu'il va tomber sur des fleurs. Telle fut la situation de l'aimable Polonaise que Napoléon remarqua dans une fête qui lui était donnée à Varsovie. L'amour de l'empereur pour cette dame fut un véritable coup de sympathie : il l'aperçut, dès son arrivée au bal, au milieu de cinq cents femmes plus belles les unes que les autres... Il existait un tel ensemble de perfections, une

harmonie si suave, si touchante, dans les traits, dans la taille, dans les mouvemens de cette charmante créature, que, moins belle peut-être qu'un grand nombre de celles qui l'entouraient, elle fixait cependant le regard au premier abord. Ainsi l'on préfère ces fleurs modestes, dont l'heureuse combinaison de formes et de couleurs se remarque dans un bouquet, plutôt que le vif éclat et l'opulente contexture de leurs rivales.

La comtesse de V*** avait les yeux bleus, les cheveux blonds, la peau d'une blancheur éblouissante; ses traits, d'une régularité parfaite, rappelaient ces délicieuses figures de Niobé, que nous a laissées le ciseau antique; et la douce mélancolie dont ils étaient empreints achevait de captiver l'admiration. La taille de madame de V***, manquait un peu de développement; mais elle ne choquait point par le désaccord de ses proportions; l'œil caressait dans chacune de ses parties la beauté modèle, et le tout s'harmoniait pour former une tournure ravissante.

L'empereur, à la vue de cette séduisante

Polonaise, se sentit pénétré d'un trouble qu'il n'avait jamais éprouvé, du moins le dit-il alors, même au moment de ce premier amour, dont tout l'épanchement consista à manger des cerises avec l'objet qui l'avait fait naître... Napoléon ne parla, ce soir-là, ni de batailles ni de conquêtes; il en méditait une qui absorbait toute l'agitation de son ame, moins grande en ce moment, mais incomparablement plus émue que de coutume.

Le comte de V*** était, pour son malheur, un des commissaires de la fête. Distrait par des soins nombreux, fort éloigné d'ailleurs de l'idée que sa femme, au milieu d'un essaim de cinq cents beautés, eût fixé les regards de l'empereur, il fut sans attention, parce qu'il était sans aucun soupçon de l'orage qui se formait sur sa tête.

Les jardins du palais où le bal se donnait, brillamment illuminés, continuaient ce théâtre de splendeurs, avec cette différence qu'une verte feuillée, une éclatante floraison de mai formaient la plus heureuse diversion avec les

lambris dorés et les précieuses peintures de l'intérieur.

A minuit, madame de V***, choisie par un jeune seigneur du pays pour danser la polonaise, fit admirer sa grace, sa légèreté et le mol abandon de ses attitudes. L'empereur, enchanté, la complimenta avec enthousiasme; l'aimable modestie avec laquelle la comtesse reçut les complimens de sa majesté acheva sa défaite, en lui prouvant que cette adorable étrangère ne possédait pas moins d'esprit que de graces et de beauté.

Quelle femme, certaine de plaire, néglige d'user d'un si charmant avantage? La comtesse, loin d'abréger, par une pruderie ridicule, les entretiens que l'empereur lia, à plusieurs reprises, avec elle durant la nuit, s'efforça de les rendre attrayans, et réussit si bien que sa majesté ne la quitta plus... Madame de V***, bercée délicieusement par un mélange d'orgueil, d'admiration et de coquetterie, dépassa peut-être les limites où doit s'arrêter le désir de paraître aimable, et laissa penser à Napoléon

qu'il y aurait peu d'efforts à faire pour disposer son cœur à devenir tendre.

Si la femme que les souverains ont remarquée oublie un instant avec eux les principes de la prudence, leur puissance interprète largement cet oubli, et s'avance avec audace dans une carrière que souvent on ne voulait pas leur ouvrir.

Le lendemain, M. le duc de Frioul fut chargé d'aller offrir à l'enchanteresse du bal les complimens de l'empereur. Nous vous avons dit ailleurs que certaines entremises secrètes, qui avaient appartenu aux fonctions de l'aide-de-camp, puis à celles du gouverneur des Tuileries, n'étaient pas sorties des attributions de M. le grand maréchal... En conséquence, son altesse ne quitta pas l'hôtel du comte de V***, absent par suite d'un heureux choix du moment, sans avoir offert à la charmante Polonaise les vœux et le cœur de sa majesté.

L'excellent Duroc put se convaincre, dans cette entrevue, que la coquetterie du Nord vaut bien celle des contrées méridionales; mais

il serait difficile de donner une idée précise du concours de principes qui fut opposé aux propositions que le grand maréchal apportait. Madame de V*** flottait dans une étrange promiscuité de vanité blessée et d'orgueil satisfait; d'ambition qui désirait peut-être, et de pudeur qui se défendait sincèrement; de dégoût bien prononcé d'un présent dépourvu de charmes, combattu par la crainte d'un avenir honteux.... Tout cela ne se résuma point en décision négative dans la pensée de notre Polonaise; mais il en surgit un refus assez positivement exprimé. Toutefois, le messager galant crut entrevoir à travers ce *non* articulé, une nuance de regret qui laissait quelque recours à la persistance.

L'empereur écrivit une lettre fort tendre, qui ne fut point repoussée; mais elle demeura sans réponse. Une seconde missive, puis une troisième, puis une quatrième, peignirent à l'inhumaine comtesse un redoublement progressif de passion, capable d'adoucir la plus tigresse de toutes les vertus. Madame de V*** recevait toujours, sans doute par respect

pour son impérial amant; pourtant elle continuait de garder le silence, apparemment par respect pour ses vénérables devoirs. Enfin, l'empereur, apercevant le côté ridicule d'une correspondance d'amour laissée au fond de la Pologne, par l'homme du monde qu'on supposait le moins occupé de semblables fadaises, cessa tout à coup d'écrire. « Allons, se dit-il, si Boileau de satirique mémoire, ne put compter que trois femmes sages en France, ce n'est pas déjà trop mal d'en trouver une dans le grand duché de Varsovie. »

Comme sa majesté concluait ainsi, entre dix et onze heures du soir, on vint lui dire que madame la comtesse de V*** était là. L'adorable Polonaise fut introduite; mais sa pâleur extrême, le désordre de ses traits, les sanglots qui sortaient avec bruit de sa poitrine, ne permirent à l'empereur que le soin de la consoler; et cette tâche offrit de grandes difficultés, car la comtesse ne se retira qu'à deux heures du matin.

Les murs d'un appartement royal sont diaphanes : le valet de chambre confident a

donné l'assurance que madame de V*** sortit pure de ce premier entretien, à moins pourtant que la pureté puisse être décidément ternie par le péché d'intention... Nous sommes forcé de dire que l'intéressante comtesse avait promis de revenir trois jours plus tard... Pour peu qu'on ait parcouru la carrière galante, on y a rencontré de ces femmes, méthodiques dans leur défaite, qui tiennent à se prévaloir d'un rendez-vous immaculé... Il y a, d'ordinaire, grande plainte, grand désespoir de la part de l'amant; il n'est pas rare même qu'il tire à moitié son épée en jurant qu'il va frapper son tendre cœur... Vains cris! vaine démonstration! la méthode subsiste... Seulement, l'amante effrayée promet de céder à la première entrevue... Nous laissons aux moralistes l'évaluation du degré de vertu, qu'après une telle promesse, la dame engagée emporte de ce rendez-vous.

Madame de V*** reparut le troisième jour. Ceux qui l'aperçurent jugèrent, cette fois, en voyant ses traits calmes, ses yeux secs et ressaisis de leur voluptueuse expression,

qu'elle était résignée au naufrage de sa vertu, et s'abandonnait, si non gaîment, du moins avec sérénité à ses nouvelles destinées. Cette dame venait de quitter le domicile conjugal pour n'y plus retourner; elle suivit l'empereur à son quartier-général de Finkinsten. Pendant les trois semaines que les amans passèrent ensemble, madame de V*** resta constamment enfermée dans les appartemens de l'empereur; lui servant de valet de chambre à son lever et à son coucher, afin de prolonger le tête-à-tête du matin, et de rapprocher celui du soir.

Lorsque Napoléon passait des revues, la jeune Polonaise y assistait à travers une jalousie : c'était son unique récréation... a-t-on besoin de se récréer au sein du bonheur! Madame de V*** venait peut-être de se rendre au souverain puissant, au héros : son devoir avait été immolé à sa vanité; mais c'était maintenant à l'homme passionné qu'elle se vouait : son esprit ne spéculait plus; elle se donnait avec transport, ame et corps.

Madame de V*** se serait bien volontiers attachée aux traces de Napoléon dans les camps;

le dur coucher de la tente lui eût semblé doux à ses côtés : c'était pour cette femme aimante une suave idée que celle d'attirer à elle un pan du manteau d'Austerlitz... « Je voudrais te suivre au combat, lui disait-elle dans ces instans où le rang s'évanouit devant la puissance des impressions; te couvrir de ma personne au moment du danger... : Le sort de Muiron me fait envie. — Non, Marie [1], répondait Napoléon en lui prodiguant les caresses, je veux que tu vives et non pas que tu meures pour moi. »

La belle Polonaise s'éloigna de l'empereur quelques jours avant la bataille de Friedland; ce fut pour elle une déchirante séparation. Au moment de le quitter, elle lui remit une bague d'or toute simple, mais autour de laquelle était roulée une mèche de sa blonde chevelure. On lisait dans l'intérieur de l'anneau : « Quand tu cesseras de m'aimer, n'ou- « blie pas que je t'aimerai toute ma vie... »

[1] Jamais Napoléon ne donna d'autre nom à la comtesse de V***.

Napoléon, nous a-t-on assuré, porta cette bague jusqu'à sa mort; à Sainte-Hélène, lorsque toutes ses grandeurs anéanties ne lui laissaient qu'un souvenir tourmenté, il reposait souvent sa vue et sa pensée sur l'anneau de Marie : ses yeux se remplissaient de larmes... et celles-là du moins n'étaient pas amères.

Après la guerre de Prusse, madame de V*** resta en Pologne, où l'empereur, avec une belle existence, lui procura un asile à l'abri des recherches d'un époux outragé, Napoléon ne voulut point l'amener en France; peut-être craignait-il de ne pouvoir combattre l'ascendant de cette femme, qui ne savait pas vouloir, mais qui savait si bien aimer.... Et comment traiter avec dureté, comment disgracier une telle favorite?

L'empereur avait revu sa capitale après les conventions doublement flottantes de Tilsitt. Il songeait déjà sans doute à porter ses armes dans la péninsule Ibérique. On l'avait entendu dire, en 1806 : Les Bourbons napolitains ont cessé de régner; il disait maintenant : Les Bourbons espagnols touchent au terme de

leur règne. Je veux avoir un roi de ma famille au delà des Pyrénées, comme au pied du Vésuve; l'empire des mers sera, d'un bout à l'autre du continent européen, surveillé par mes proconsuls couronnés : l'œil de mon aigle est le seul qui sache observer mes irréconciliables rivaux.

En ce moment, les amours tenaient peu de place dans la pensée de Napoléon : ils se réduisaient à ces éventualités qui ne sont pas même des épisodes de cœur; et, selon tous les calculs des observateurs, on doit faire rapporter à cette époque, c'est-à-dire au commencement de l'année 1808, une aventure dont la plus belle de nos reines de théâtre fut l'héroïne passablement mystifiée.

Au sortir d'une représentation de *Phèdre*, suivant la version d'un habitué de la Comédie-Française, qu'on pourrait appeler le dieu Terme du balcon, l'empereur, infiniment éloigné des scrupules du pudibond Hippolyte, envoya une de ses voitures non armoriées à la reine d'Athènes, et la fit prier de passer aux Tuileries. L'heure était significative;

Phèdre fit avec Œnone les plus promptes dispositions pour obéir à un monarque bien autrement demi-dieu que Thésée, bien qu'il n'eût pas tué le Minotaure; et l'on assure qu'après le départ de la reine, son cabinet de toilette répandait une odeur exquise d'eau de lavande.

Les choses se passèrent apparemment comme elles doivent se passer entre souverains : la reine du Théâtre-Français ne portait, il est vrai, qu'un diadème de carton; mais au moment de l'entrevue, et durant une période que l'on peut évaluer à quelques heures, en se montrant généreux, ce simulacre d'insigne royal l'emporta sur la couronne impériale. Ce n'est donc pas hasarder une assertion que de dire qu'il y eut, ce soir-là, traité de puissance à puissance au château des Tuileries.

Vers l'aube, le pouvoir de Phèdre (nous n'entendons ici que son autorité morale) avait singulièrement baissé; et, par malheur pour cette belle souveraine, ses prétentions s'étaient maintenues au diapason de la veille.

— Sire, dit-elle avec quelque timidité, pour-

tant, ce qui vient de se passer entre nous marquera l'instant le plus glorieux de ma vie.

— Où diable la gloire va-t-elle se nicher? murmura l'empereur pour lui seul.

— Un gage des bontés de Votre Majesté qui consacrerait ce fortuné moment, continua l'épouse de Thésée, avec tout ce qu'elle avait d'harmonie dans la voix, combierait mes vœux les plus chers.... Ce serait pour moi le plus beau monument de souvenir.

— De quelles bontés, de quel gage voulez-vous parler, Madame? car ce qui vient de se passer peut donner lieu à diverses interprétations.

— Je serais heureuse, Sire, de me trouver en possession d'une copie des traits de Votre Majesté.

L'empereur comprit très-bien le désir de Phèdre; il fit plus, il le commenta par une réflexion rapide, et demeura convaincu qu'à l'idée du portrait demandé s'annexait, dans la pensée de la solliciteuse, certaine convoitise moins sentimentale, et qu'elle s'était dit, comme Hector du *Joueur*, mais plus bas:

Nous aimons les brillans avec concupiscence.

Napoléon fit semblant d'avoir entendu toute autre chose.

— La copie de mes traits, belle dame; ah! vraiment, je me trouverais un peintre bien heureux si j'avais pu la tracer avec l'assistance d'un si beau chevalet... Pardonnez-moi l'inconvenance de la figure en faveur de son exactitude..... Mais, hélas! je suis encore, dans ce genre de peinture, un écolier peu exercé.

— Et je n'ose me flatter, Sire, que Votre Majesté ait été assez inspirée pour concevoir un chef-d'œuvre de début, répondit Phèdre avec un sourire qui ne dut jamais être compté parmi ses jeux de physionomie les plus heureux. A défaut de ce résultat si glorieux pour moi, je me trouverais fortunée au delà de toute expression, si Votre Majesté daignait me gratifier de son portrait en miniature.

Rentrant tout à coup dans l'esprit des prétentions de la belle actrice, qui lui avaient déplu, l'empereur mit la main dans sa poche,

en tira un napoléon d'or, et, le lui présentant :

— Vous désirez mon portrait, Madame, lui dit-il ; le voilà.

Soit que la reine d'Athènes trouvât cette miniature peu ressemblante, soit qu'elle lui parût de trop petite dimension, elle ne l'accepta point et ne reparut plus au château. Mais on dit qu'elle rencontra, parmi les têtes couronnées de l'Europe, des princes mieux disposés à donner leur portrait confortablement encadré.

A cette anecdote se lie si naturellement une autre aventure, arrivée à une ex-favorite du premier consul, que nous ne pouvons en renvoyer ailleurs le récit. Madame Grassini, se rendant à Naples pour y faire entendre cette voix qui devait assurer sa *fortune* dans *tutti* les pays, fut arrêtée par des brigands napolitains qui se disposèrent à la dévaliser. Elle s'efforça d'abord de les toucher à force de supplications ; on prétend qu'ensuite elle essaya sur eux le pouvoir de cette harmonie aux sons de laquelle les murs de Thèbes se bâtis-

saient d'eux-mêmes... Ce fut en vain : la cupidité, ainsi que la mort,

. . . . . Se bouche les oreilles
Et vous laisse.... *chanter.*

On a rapporté de plus que madame Grassini, calculant ses sacrifices en femme amie des biens matériels, proposa au chef de la troupe de sauver, à prix de complaisances, une partie de ses effets, et que l'insensible Napolitain lui répondit : « *C'est comme si vous chantiez.* »

Toutes ces négociations ayant été inutiles, les bandits se prirent à fouiller la voiture de l'illustre cantatrice. Lorsqu'elle les vit ouvrir son écrin et mettre la main sur un portrait de Napoléon, entouré de brillans, elle s'écria avec une inspiration bien différente de celle qu'avait eue Phèdre aux Tuileries : « Ah ! je « vous en prie, mes bons voleurs, prenez « tout ce que je poussède, mà laissez-moi « oune chose que j'aime plous que tout au « monde : c'est le pourtrait de *notre cher gou-* « *vernement*.... Les diamans, je n'en veux

« point; mà, per Dieu, ne m'enlevez pas la « miniatoure. »

Les brigands, qui tenaient peu à une peinture, bien légère dans la balance des valeurs intrinsèques, cédèrent sur ce dernier point à la prière de madame Grassini : ils brisèrent le médaillon, gardèrent l'entourage, et lui remirent le pourtrait de notre cher gouvernement.... Chaque fois qu'elle a parlé depuis de cette aventure, elle citait la condescendance des brigands, comme un trait de charmante courtoisie.

L'amour-propre des souveraines de théâtre est irritable et rancunier; le premier valet de chambre de l'empereur ne se rendait pas en mission auprès de la plus belle reine que nous ayons vue de nos jours aux lumières de la rampe, lorsqu'il rencontra, entre chien et loup, aux environs du Palais-Royal, une femme, fort mal vêtue, qu'il crut reconnaître. Elle avait la figure presque couverte par un grand chapeau de paille bossué et garni de rubans flétris... Elle s'avança vers Constant et lui adressa la parole en assez bon français; ce

qui le fit hésiter un instant à reconnaître en elle mademoiselle Bertha Werner, cette maîtresse impériale d'un soir, que vous ne pouvez avoir oubliée.

Ce sont d'habiles maîtres que le malheur et la nécessité : la jeune Prussienne parlait notre langue tout couramment, et voilà, en substance, ce qu'elle apprit au premier valet de chambre de l'empereur :

Le colonel Théobald, ainsi que nous l'avons dit, l'avait enlevée, de son consentement, parce que cet officier était fort bel homme, et que les beaux cavaliers sont toujours un peu empereurs aux yeux des dames. Bertha suivit sur la Vistule l'amant qui lui promettait, comme tous les amans possibles, de l'épouser très-incessamment. Mademoiselle Werner réalisa, dans ses amours d'avant-postes, le rêve heureux que formait, en cet instant même, la favorite polonaise de Napoléon : elle bivouaqua près du colonel, et ne trouva pas, il faut en convenir, que ce fût une destinée digne d'envie... On n'est pas toujours disposé à comprendre la poésie de l'amour.

Cependant Théobald, dominé par son idée fixe, parlait souvent de l'empereur à sa maîtresse; il l'interrogeait avec adresse sur le degré d'intimité qui avait existé entre elle et sa majesté. Cette investigation, dont Bertha ne soupçonnait pas le motif, allait jusqu'aux plus minutieuses questions touchant certains détails qui, se rapportant à d'autres amours que ceux qui interrogent, les irritent ordinairement plus qu'ils ne les intéressent. Enfin, le colonel demandait souvent à Bertha si elle pensait que Napoléon la regrettât. Les Prussiens sont, dit-on, les Gascons du nord, et par la finesse de perception qui les distingue, et par une facilité toute particulière à déguiser la vérité. Mademoiselle Werner mentit un peu, dans le but de se faire valoir davantage, en ajoutant à l'importance que l'empereur avait attachée à sa possession.

Théobald en conclut que Napoléon ne pouvait tarder à s'apercevoir que Bertha faisait une immense lacune dans le cercle de ses félicités intimes; qu'il la ferait chercher; et que lui, colonel, jouant alors son rôle en acteur

consommé, simulerait si bien le désespoir, en se voyant menacé de perdre celle dont il allait faire *son épouse chérie*, que sa majesté ne croirait pas établir une compensation trop ample en conférant au prétendu désespéré, les étoiles de général de brigade, avec un nouveau grade dans la Légion-d'Honneur.

Le colonel attendait de jour en jour, d'heure en heure, un messager de Napoléon, chargé de réclamer la colombe enlevée du nid impérial, et porteur d'un double brevet compensateur.... Or, comme l'air n'était pas toujours fort sain à respirer sur les bords de la Passarge ou du Frish-Haff, Théobald avait chargé un jeune fourrier intelligent de veiller aux avancés du cantonnement, afin d'accueillir l'officier d'ordonnance, dès qu'il paraîtrait, et de le guider vers le logement du ravisseur de l'adorable Bertha... Par intervalle, le colonel se rendait auprès de son homme-vigie, et lui criait : « Fourrier, mon cher fourrier, ne vois-tu rien venir ?... » Le jeune sous-officier, qui trouvait sa faction démesurément longue, répondait : « Je ne vois

qu'un pâle soleil du nord, qui ne poudroie guère; une herbe, foulée par notre cavalerie, qui ne verdoiera pas de long-temps; et nos soldats qui cherchent des pommes de terre, parce qu'ils manquent de pain. » Et l'amant intéressé de Bertha rentrait chez lui fort mécontent.

On sait que, durant cette expectative illusoire, l'empereur n'avait guère le temps de songer à mademoiselle Werner, même lorsqu'il prenait celui d'être amoureux. La tendre Marie faisait de son mieux pour qu'il ne restât pas à sa majesté de regrets du passé, et les dames n'épargnent point le genre de sollicitude qui était applicable à la circonstance.

La campagne se termina donc sans que Théobald eût vu arriver le messager et les brevets si impatiemment attendus. Son régiment reçut l'ordre de rentrer en France; il se sentait une impérieuse envie, en approchant de Berlin, de renvoyer mademoiselle Werner à sa mère purement et simplement; mais la réflexion ranima quelque peu ses espérances: il se flatta que l'empereur, en revoyant Ber-

tha, qu'il aurait soin de faire trouver sur son passage, se rappellerait ses amours de Berlin, et pourrait avoir la fantaisie d'y revenir.

Les promesses conjugales continuaient d'avoir cours dans le ménage provisoire du colonel; mais il en était de ces promesses comme du milliard annoncé à l'armée républicaine par la Convention nationale : l'accomplissement devait avoir lieu à la paix générale, et Théobald motivait ses retards sur les hostilités persistantes de l'Angleterre.

Lorsque nos troupes eurent repassé les frontières, le colonel demanda un congé pour venir à Paris; il y amena mademoiselle Werner. Ils assistèrent à l'entrée triomphale de cette vieille garde, dont la physionomie héroïque s'est gravée dans tous les souvenirs en traits ineffaçables : ces fronts brunis par le hâle des camps, sillonnés par de glorieuses cicatrices; ces yeux que la fatigue a creusés, mais d'où jaillissent les éclairs de la joie à l'aspect du seuil domestique; ces rubans pâlis dont tant de boutonnières sont ornées; ces

accolades si touchantes du père revoyant la fille, de l'époux revoyant l'épouse, du frère revoyant la sœur... ; ces baisers enflammés de l'amant retrouvant l'amante, après les longues angoisses de l'absence, accompagnées là-bas de jalouses et injustes appréhensions, ici de rêves sinistres, dont un heureux retour dément le présage funeste : tous ces épisodes esquissés en traits de feu par la nature, par l'amour, par l'orgueil des familles, fières d'un héros décoré sur le champ de bataille, et par l'orgueil national, fier de deux cent mille braves... quel noble, quel admirable tableau ! L'auteur de ces chroniques l'a vu.... Vingt-neuf années, presque toutes orageuses, en passant sur les impressions de sa mémoire, n'en ont point effacé cette page d'une poésie homérique.... Et que d'autres tableaux non moins sublimes sont là dans le musée de ses souvenirs[1] !... Quoi qu'en disent les adeptes

[1] Dans le courant de l'année 1858, l'auteur publiera la seconde et dernière série de ses *Souvenirs d'un demi-siècle*... à moins que la dominatrice terrible de toutes les destinées humaines ne fasse crouler sa galerie....

des lettres fantastiques, c'est un beau privilége que celui d'avoir vu et de savoir sentir....

Théobald mena mademoiselle Bertha aux revues de l'empereur; Napoléon la regarda parce qu'elle était belle, mais il ne la reconnut pas.... Un jour, sa majesté devait aller à l'Opéra; le colonel fit louer une loge qui touchait à celle de l'empereur, et mademoiselle Werner, éclatante de parure et de beauté, y fut conduite. Le grand homme, qui n'oubliait ni le nom ni les traits d'aucun de ses officiers supérieurs, adressa la parole à Théobald en le nommant; bien plus, il le complimenta sur les charmes de la femme qu'il prit pour son épouse..... Un instant, Napoléon, levant les yeux vers le plafond de sa loge, parut chercher à ressaisir un souvenir..... Le colonel était tout yeux; sa poitrine devenait haletante..... il croyait toucher du doigt les deux brevets..... Mais bientôt l'empereur fit à Théobald et à sa compagne un salut de congé, puis s'occupa du spectacle.....

— C'en est fait, dit l'officier, profondément découragé..... il l'a tout-à-fait oubliée.

Le lendemain, Théobald, à l'issue du dîner, dit à Berthe de s'habiller, la prévenant qu'il allait la mener dans une société charmante, où sans doute elle s'amuserait beaucoup. En effet, l'on monta en voiture à la brune; les amans étaient descendus rue Richelieu; le trajet ne fut pas long.... on s'arrêta rue de l'Arcade-Colbert.

On se fait annoncer : on est introduit dans un fort beau salon, où quinze à vingt dames, toutes belles, toutes élégantes, sont assises en demi-cercle, et se tiennent avec une réserve qui a quelque chose de gêné. Cinq à six cavaliers, irréprochablement mis, mais dont les manières communes se décèlent à travers une affectation ridicule, circulent dans le salon, et paraissent attendre une occupation qui les débarrasse de ce désœuvrement laborieux.

Peu à peu, les habitudes comprimées reprirent leur essor; plusieurs dames parlèrent aux hommes avec une liberté de ton qui contrastait singulièrement avec l'élégance de leur mise; il y en eut quelques unes qui s'éclipsèrent dans la soirée, et qu'on ne vit pas rentrer : circonstance que Bertha ne put s'expliquer,

l'habitude d'une société honnête n'admettant point ces sorties furtives de la part des dames. Vers dix heures du soir, la maîtresse de la maison, femme d'une forte corpulence, déjà sur le retour, et dont les doigts étaient exorbitamment endiamântés, fit signe du doigt à une des femmes encore réunies dans le salon. Celle qui se croyait appelée se leva; mais la dame aux diamans dit assez haut: « Non, pas vous; c'est une blonde. »

Mademoiselle Werner trouva cette phrase assez singulière; mais elle n'en comprit pas le sens.

Il était arrivé un certain nombre de jeunes gens; plusieurs parties avaient été formées : l'or s'amoncelait sur toutes les tables d'écarté. Bertha crut voir que les hommes aux habitudes vulgaires primitivement arrivés à la soirée, recevaient les avis de certaines dames sur le jeu de leurs adversaires, toujours choisis parmi les jeunes gens survenus depuis. Elle remarqua aussi que le colonel résistait aux invitations réitérées qu'on lui faisait de prendre part au jeu : une fois même, ayant été

vivement pressé par un des joueurs autour desquels voltigeaient les donneuses d'avis, Théobald répondit sèchement : « Monsieur, je ne joue qu'avec les personnes que je connais. »

Mademoiselle Werner commençait bien à soupçonner qu'elle se trouvait en assez mauvaise compagnie ; mais elle était loin de se douter du motif qui avait déterminé son amant à l'y conduire. Cette jeune personne, quoique élevée par une mère peu vertueuse, ne manquait pourtant pas d'éducation. Elle voulut adresser la parole à une de ses voisines ; mais n'en ayant obtenu que des réponses niaises ou futiles, l'entretien ne fut pas long. Bertha s'approcha alors des tables de jeu, et son attention parut s'attacher aux parties.

Plusieurs joueurs étaient sortis, d'autres étaient rentrés, sans que la jeune personne eût cessé de tenir ses yeux fixés sur les cartes, dont, certainement, elle ne suivait pas les chances, tant elle paraissait absorbée par une rêverie complètement étrangère à tout ce qui se passait dans le salon.

Enfin, ayant tourné les yeux vers la pen-

dule, Bertha vit qu'il était minuit. Elle chercha des yeux le colonel pour lui proposer de retourner à l'hôtel; Théobald ne se trouvait pas dans le salon.... Il va rentrer, se dit mademoiselle Werner, peu surprise d'une absence qui ne pouvait être qu'instantanée. Mais une demi-heure s'étant écoulée sans que son amant eût reparu, Bertha s'approcha de la maîtresse de la maison, et lui demanda en riant si elle pouvait lui dire ce qu'était devenu le colonel. — Suivez-moi, mon enfant, répondit cette dame avec gravité, je vais vous l'apprendre; et, prenant la main de mademoiselle Werner, elle l'emmena dans une pièce voisine, une sorte de boudoir.

— Le colonel Théobald vous a trompée, ma chère petite, poursuivit l'inconnue.

— Qu'entends-je! s'écria la jeune Allemande; Madame, que voulez-vous dire?

— Écoutez-moi, je vous prie, avec calme, reprit la dame en faisant asseoir Bertha près d'elle sur une causeuse. Théobald est un brave officier, mais un homme dévoré d'ambition. Colonel à vingt-huit ans, il n'est pas

satisfait de sa fortune militaire, et s'aide de tous les moyens qui s'offrent à lui pour s'élever. Vous vous êtes trouvée sous sa main, ma chère enfant ; vos charmes avaient un moment fixé l'attention de l'empereur..... Théobald a voulu se faire un marche-pied de vous.

— Ah! l'infâme!

— Écoutez-moi jusqu'au bout : l'infâme, car c'est bien en effet le nom que cet homme mérite, se flattait que sa majesté, toujours vivement éprise, rachèterait votre possession par des faveurs prodiguées à celui qui se disait hautement décidé à vous épouser. La chose était possible : vous êtes assez belle pour être, au delà de la durée d'un caprice, aimée d'un souverain.... mais la concurrence est grande au château.... Vous avez vu que le colonel a mis en œuvre tous les moyens, toutes les subtilités pour rappeler l'attention de l'empereur sur vous.... N'ayant pu y réussir, et voyant sa hideuse spéculation trompée, il fait ce que beaucoup d'autres amans perfides n'ont pas hésité à faire avant lui..... Théobald vous

abandonne.... Vous êtes la pensionnaire de madame Destainville.

Ce nom avait souvent frappé l'oreille de mademoiselle Werner, prononcé avec des épithètes flétrissantes, lorsque le colonel réunissait ses officiers pour boire du punch au bivouac; la pauvre fille fut saisie d'un tremblement universel. Sans doute elle se sentait coupable d'une grande faiblesse; sans doute elle avait laissé dorer imprudemment, par une mère dissolue, la coupe du déshonneur, quand cette femme cupide l'avait poussée dans les bras de Napoléon; mais la prostitution se présentait à sa pensée sous le plus horrible aspect.... elle la repoussa avec dégoût, avec fermeté, et le sentiment du péril qui la menaçait, releva soudain son ame de l'accablement où venait de la plonger l'affreuse nouvelle qu'on lui apprenait.... Bertha redevint forte pour se retenir au bord du précipice.

— Je veux me rendre chez le colonel, dit-elle en se levant.

— Démarche vaine, répondit tristement la Destainville; Théobald a quitté Paris; sa ca-

lèche de voyage est venue le prendre à ma porte, il y a près d'une heure, et votre malle a été déposée dans la chambre qui vous est destinée.

— Voilà donc, reprit Bertha avec une calme amertume, voilà cette galanterie française tant vantée en Europe.... Madame, je ne resterai point dans votre maison ; j'en veux sortir à l'instant même. Partout les étrangers sont protégés par l'autorité ; je pense qu'on ne les abandonne point en France aux caprices du vice et de la mauvaise foi.... Je réclamerais le secours des lois, si l'on me retenait ici malgré moi.

— C'est bien loin de ma pensée, Mademoiselle, repartit la directrice du sérail de domaine public; vous êtes libre, parfaitement libre; nous ne violentons personne : les vocations spontanées ne manquent pas.... Indépendamment même des pensionnaires de la maison, nous avons des dames amateurs. A ces mots, madame Destainville, qui venait de sonner, dit à une femme de chambre venue à son appel :

Faites avancer une voiture, et que l'on descende les effets déposés dans la chambre rose.

Un instant après, madame Destainville, debout sur le seuil de sa porte, prenait congé avec affabilité de Bertha, en se frottant les mains; ce qui faisait valoir l'éclat de ses diamans, sous le jet du réverbère appendu devant sa porte.

Le cocher de fiacre, laissé le maître de choisir un hôtel, conduisit mademoiselle Werner où bon lui sembla, et l'on pense bien qu'il lui parut convenable d'arriver promptement. On sortait de l'Opéra; un bref trajet arrangeait beaucoup ce phaéton à la course : il s'arrêta rue des Filles-Saint-Thomas. Bertha, qui avait sur elle la clé de sa malle, courut l'ouvrir dès qu'on eut porté ses effets dans une chambre assez laide qu'elle devait occuper, et retrouva, avec une vive satisfaction succédant à la plus grande anxiété, dix frédéries d'or qui formaient tout son capital.

C'était quelque chose, mais ce n'était pas assez pour défrayer la jeune Prussienne jusqu'à Berlin, même en s'aidant du prix de quel-

ques bijoux, gages légers de l'amour spéculatif du colonel Théobald. « Je travaillerai, se dit mademoiselle Werner, et, quand j'aurai réuni assez d'argent pour suffire à mon voyage, je retournerai en Prusse.... Quel que soit le sort qui m'y attende, fût-ce même la honte, je trouverai toujours le ciel de ma patrie plus clément qu'un ciel étranger.

Le lendemain, Bertha prit à loyer une petite chambre, rue Chabannais, et s'y retira pour s'occuper de broderie. Ce travail lui était si mal payé, que, loin d'augmenter son faible avoir, elle dut y porter atteinte. On lui promettait toujours de l'ouvrage plus avantageux; mais qui ne sait que l'apparence du besoin éloigne incessamment l'augmentation de tout salaire. Voilà bien le monde spéculateur, appauvrissant encore la misère pour s'enrichir, et grossissant son superflu des miettes de pain retranchées à la stricte nécessité.

Au bout de six mois, mademoiselle Werner avait changé sa dernière pièce d'or; elle avait vendu son dernier anneau; quelques jours encore, et sa vie allait se trouver placée entre

cette philosophie en haillons, qui crie à l'oreille d'une jeune fille : Il y a de l'or dans tes yeux; et ce sombre désespoir, qui lui montre du doigt la Seine et ses gouffres profonds.

Telle était la situation de Bertha lorsqu'elle rencontra le valet de chambre Constant, homme serviable et bienfaisant, qui, dans ses modestes attributions, fit plus d'heureux peut-être qu'aucun des grands seigneurs de l'empire.

Mademoiselle Werner lui avait raconté ses aventures sous le péristyle de l'Opéra, et l'intérêt touchant attaché à ce récit en avait abrégé la longueur.

Constant, après avoir secouru provisoirement de sa bourse celle qui, durant une nuit, avait occupé la pensée de l'empereur, promit à cette jeune personne de solliciter en sa faveur les bontés de sa majesté. Il prit exactement son adresse, et lui donna l'assurance que, sous peu de jours, elle recevrait de ses nouvelles... Elle n'attendit pas long-temps.

Le soir même, à son coucher, Napoléon, étant de bonne humeur, parut à Constant en

disposition d'entendre le récit des aventures de la jeune Prussienne.

— Pauvre fille, dit-il avec attendrissement, après les avoir écoutées avec attention..... Attendez donc, M. Constant, poursuivit sa majesté, je me souviens, en effet, que ce colonel Théobald a poussé plus d'une fois cette jeune étrangère devant moi.... Un jour, entre autres, à l'Opéra.... on jouait *les Bardes*.... Je ne l'ai pas reconnue : je vois tant de femmes !.. Le trait du colonel est infâme; mais c'est un brave, et le bon soldat ne doit pas être puni des méfaits de l'intrigant.... Ne pensons qu'à secourir celle qui souffre.... Dites donc, M. le drôle [1], ne l'auriez-vous pas un peu consolée, en attendant.

— Sire, si je ne l'avais pas crue honnête, malgré sa fugue avec le colonel, je n'oserais pas la recommander à Votre Majesté....

— Tu pourrais dire aussi, malgré son entrevue avec l'empereur; car enfin, tout souverain que

[1] Mot familier de l'empereur avec les hommes du service particulier de sa chambre.

l'on soit, on ne corrobore pas la vertu d'une femme en usant des moyens dont les autres hommes se servent pour la déshonorer.... Et vous dites, M. Constant, que Bertha parle bien français, maintenant?

— Oui, Sire, à quelques germanismes près.

— Si tu me l'amenais demain au soir...

— J'oserai représenter à Votre Majesté que je n'ai pour garant de la sagesse de mademoiselle Werner que ses propres assurances, et les besoins de cette demoiselle ont été si pressans...

— Allons, allons, tu as raison, Constant; mais elle fut un instant à moi, et ne doit pas manquer du nécessaire dans ma capitale... Il faut lui porter demain deux cents napoléons, retenir sa place à la diligence, et veiller à ce qu'elle parte... Je serais très-fâché qu'on ramassât un jour sur le pavé de Paris une femme qui pourrait dire : « Ne me maltraitez pas, vous autres; j'ai été la maîtresse de l'empereur Napoléon..... »

Le jour suivant, Constant était de bonne

heure chez mademoiselle Werner ; il la trouva brodant une colerette de jaconas ; sa petite chambre, meublée seulement d'un lit de sangle et de deux chaises, était tenue fort proprement... Il n'y avait là d'élégant qu'un gros bouquet de roses dans un verre, sur la cheminée.

— L'empereur désire, Mademoiselle, que vous partiez dès demain, lui dit le valet de chambre après la remise du rouleau d'or.

— Pas possible, M. Constant : l'ouvrage que je tiens là ne peut être rendu qu'après demain... mais le même soir je me mets en route.

— C'est juste, l'exactitude avant tout.

— Dites, je vous prie, à l'empereur que je serai digne de ses bontés, et qu'il aura part à toutes mes prières... vous aussi, M. Constant.....

A six mois de là, le valet de chambre reçut une lettre timbrée de Berlin ; elle était de Bertha... « Je suis mariée, lui écrivait-elle... mariée avec un portrait de l'empereur Napoléon, que j'ai acheté avant de quitter Paris ; je n'au-

rai jamais d'autre époux, jamais d'autre amant... » Ce trait de chaste exaltation, reconnu sincère dix ans plus tard, émanait bien d'une tête germanique... Mademoiselle Werner manque parmi les héroïnes d'Hoffmann.

Tandis que Bertha rendait un culte au portrait de Napoléon, madame de V*** se mettait en route pour Vienne, où l'empereur avait porté ses armes victorieuses. Sa majesté manda près de lui la tendre Marie, dès que les rives du Danube eurent cessé de retentir des bruits de guerre, et que la poussière du champ d'honneur fut retombée. Conduite au château de Schœnbrunn par son frère, officier polonais fort distingué, elle traversa les plaines de Wagram, redevenues silencieuses et désertes... Désertes! hélas! non... vingt mille cadavres dormaient sous une couche légère de cette terre qui n'avait pas suffi partout pour les couvrir.

Maintenant que la fureur était éteinte aux yeux des guerriers, l'amour avait son tour; l'empereur lui-même lui demandait des distractions et des plaisirs. Marie-Louise, future impératrice des Français, put avoir le bulletin

journalier des tendresses de celui qui, moins d'une année après, devait être son époux.

Au château de Schœnbrunn, Marie commença à devenir mère ; dès lors l'empereur lui voua un attachement profond, qui fut pour quelque chose dans les dernières pensées de cette grande victime, sur le rocher de Sainte-Hélène... Étrange jeu de la destinée qui donnait l'être à un fils de l'empereur dans ce château même où l'autre devait lentement mourir!!!

Lorsque Napoléon rentra en France, Marie vint secrètement habiter la capitale... Elle eut un hôtel à la Chaussée-d'Antin ; une existence qui pouvait briller, mais qui ne brilla pas... Madame de V*** ne sortait que pour se rendre, le soir, au château ; l'empereur la recevait dans les petits appartemens, où Constant la conduisait par l'escalier noir... Marie ne se procurait aucune distraction, aucun plaisir qui n'eût pas Napoléon pour objet. Elle passait ses soirées à lui écrire ; sa majesté lisait ses lettres avec plaisir, quelquefois avec attendrissement... L'empereur savait que Marie répétait souvent : « Toutes mes pensées, toutes

« mes inspirations viennent de lui et retournent « à lui. »

Vers le commencement de l'année 1810, madame de V*** accoucha d'un fils : dès que Napoléon en fut informé, il vola rue des Mathurins, embrassa tendrement la mère, prit l'enfant dans ses bras et le couvrit de caresses... « Salut, second né de l'empereur Napoléon, « s'écria-t-il avec enthousiasme, je te fais « comte!.. »

Marie éleva son fils chez elle, et, dès qu'il eut un an, elle le fit porter deux ou trois fois par semaine au château. L'empereur aimait beaucoup cet enfant, et le caressait avec un grand plaisir. Lorsqu'il fut parvenu à sa troisième année, Napoléon se plaisait à le taquiner, comme il taquinait le roi de Rome et les jeunes fils de Louis, son frère, soit en excitant leur impatience enfantine par des espiégleries, soit en leur tenant, comme il disait, *la dragée un peu haute* pour des bonbons ou des joujoux.

L'empereur assura au jeune comte et à sa mère une existence honorable, dont ils jouis-

sent encore... Marie est une des femmes que Napoléon ait le plus aimées; et c'est assurément celle de toutes dont il ait été le plus tendrement aimé... après l'impératrice Joséphine.

Nous avons dit que l'empereur salua le fils de Marie du nom de second né de Napoléon; cette circonstance nous oblige à parler d'une maîtresse dont nous aurions passé sous silence la faveur éphémère, comme celle de tant d'autres, sans le fait remarquable de sa maternité. C'était mademoiselle E***, lectrice de la princesse Murat, en 1804. Des courtisans s'appliquèrent à fixer l'attention de l'empereur sur cette demoiselle : sa majesté vit alors une jeune personne grande, svelte, brune, à l'œil enflammé, au sourire provocateur... Les bacchantes plaisaient quelquefois aux héros de l'antiquité : à leur exemple, Napoléon se laissa séduire; mais le règne de mademoiselle E*** fut de courte durée. Pendant son favoritisme, l'ancienne lectrice de la princesse Caroline accoucha d'un fils, dans un hôtel que l'empereur lui avait donné rue de la Victoire. Doté de

30,000 francs de rente, le nouveau-né fut confié, dit-on, à la nourrice du prince Achille Murat; puis élevé par les soins de M. Menneval. Napoléon se faisait amener souvent cet enfant, qui fut le premier de ses fils; il lui témoignait une vive tendresse. On croit que, dans les premières années de la restauration, on le confia à la sollicitude de madame Lætitia.

Quant à sa mère, soit que l'empereur crût avoir à se plaindre de sa légèreté, soit qu'elle l'eût mécontenté par tout autre motif, sa majesté ne lui tint pas compte de l'attachement qu'elle s'efforça de lui prouver, même par un dévoûment qui ne pouvait plus être attribué à des vues intéressées. En 1815, et lorsque le succès du magique retour semblait douteux encore, mademoiselle E*** parut tout à coup dans l'appartement de l'empereur, à Fontainebleau, dont les abords n'étaient plus gardés ni par huissiers ni par chambellans. Napoléon accueillit mal cette démarche, qui venait lui rappeler une faiblesse au milieu d'une des plus grandes actions de sa vie!... Il congédia sa

maîtresse de 1804, et lui défendit de reparaître devant lui sans son ordre.

Il faut pourtant que nous disions un mot de cette belle dame semi-anonyme, dont le B initial, suivi de six points, a porté une si injuste atteinte à la gloire immaculée d'une belle et vertueuse duchesse. Cette dame (celle aux points) avait été remarquée par l'empereur dans une grande chasse; pour comble de malheur et de confusion, elle appartenait au service d'honneur de sa majesté, et les noms commençant par un B y étaient rares. Or, pendant un voyage de la cour à Fontainebleau, madame de B..... habitait les appartemens du rez de chaussée; l'accès du sien par la croisée, porte ordinaire des hommes à bonnes fortunes, offrait certaines difficultés. Un valet de chambre confident fut envoyé sur les lieux pour les reconnaître, afin de pouvoir ensuite guider l'empereur dans une excursion nocturne, résultat de cinq à six lettres galantes. L'honnête garçon s'écorcha le genou, se meurtrit le bras; puis il revint, en boitant, dire à Napoléon qu'il savait à quoi s'en tenir... En effet, le serviteur

fidèle et meurtri fut un bon guide ; l'empereur ne se fit ni meurtrissure au coude ni bosse au front... Mais le pauvre époux anonyme eut, sous ce dernier rapport, un sort commun avec le marquis de B..... Cette diable de lettre-là porte malheur aux maris...

VI.

LE GRAND-MAITRE DES CÉRÉMONIES.

—

Nos dictionnaires, qui ne sont pas toujours infaillibles, même lorsqu'ils émanent de l'Académie (d'autres diraient : Surtout quand ils émanent de l'Académie), donnent ainsi la signification du mot *cérémonie* : « Formalités dans « les actions solennelles ; manière de recevoir, « de traiter, de respecter... » *Fiat lux*, et trouvez, si vous pouvez, là-dessous, une idée tant

soit peu logique... Si jamais nous devenons lexicographe, nous écrirons : *cérémonie*, mot sans aucune signification arrêtée, parce que la chose qu'il désigne ne signifie rien.

Or, un grand-maître des cérémonies est le dispensateur, le metteur en œuvre des riens de la cour; aussi a-t-on vu que MM. de Dreux-Brézé, qui furent, jusqu'à l'année 1792, en possession de cette charge, se trouvèrent constamment à la hauteur de leurs fonctions. Nous citerons, pour preuve, l'anxiété du gentilhomme appartenant à cette illustre lignée, que le général Dumouriez dut soutenir, au lever de Louis XVI, pour qu'il ne s'évanouît pas à la vue des cordons de souliers du ministre Roland.

L'empereur Napoléon était l'ennemi irréconciliable des niaiseries; il voulut bien avoir un grand-maître des cérémonies; mais il entendit que ce serait un fonctionnaire à peu près utile : sa majesté dit à peu près, parce qu'elle sentit parfaitement que, si l'utilité positive était exigée, il n'y aurait auprès des souverains ni courtisans ni service d'honneur.

M. le comte de Ségur, nourrisson de toutes les cours de l'Europe, homme élégamment brodé d'étiquette, parleur éloquent, écrivain agréable, poète même à l'occasion, fut nommé grand-maître des cérémonies. La tâche de ce dignitaire paraissait laborieuse : il fallait avec rien faire quelque chose, et l'on peut juger, par l'épisode des cordons de souliers, marquant le point culminant du génie cérémonieux, à la fin du XVIII^e^ siècle, que l'œuvre était à prendre *ab ovo*. Ce dut être pour le nouveau titulaire un grave sujet de méditation ; mais nous verrons que, grace aux puissantes institutions de l'empire, M. de Ségur obtint l'ombre d'un résultat...

Certes, il avait eu un moins rude labeur, lorsqu'à la cour de l'illustre Catherine, il s'était signalé par l'obtention d'un traité favorable à la politique de Versailles. Avec cette souveraine, qui se montrait femme beaucoup plus encore que grande politique, le courtisan français fleurissait sa mission d'une multitude d'accessoires charmans, propres à faire cheminer la diplomatie sous les auspices des graces.

Tantôt il enlevait une clause à la pointe du madrigal; tantôt il en faisait rectifier une autre sur l'autorité de l'acrostiche. L'éventail de l'impératrice, tombé par mégarde, tout exprès pour que l'aimable diplomate le ramassât, et remis à sa majesté selon les lois de l'exquise galanterie, obtenait plus que cinq heures d'éloquence au tapis de Potemkin. Quelque point délicat se présentait-il, M. de Ségur tirait alors de son arsenal poétique des armes plus fortement trempées : il risquait l'épître aux proportions alexandrines, pour enlever une ride à sa majesté, retrancher dix années à sa vie glorieuse, ou nier intrépidement une mèche grise de ses cheveux. Un jour même, les négociations devinrent si laborieuses, que M. de Ségur, réduit aux grandes extrémités, dut faire un va-tout de tragédie allégorique sur le théâtre de la cour. Dieu prit, dans cette occasion, M. le comte en sa divine miséricorde : lorsque les circonstances impérieuses adviennent, il faut bien s'aider de tous les moyens.

Mais nous avons entendu M. le grand-

maître des cérémonies, dans une de ses causeries pleines d'atticisme, se féliciter d'avoir pu ramener de Pétersbourg, vierge d'hostilités, cette dernière réserve galante, que le maréchal de Saxe n'avait pu sauver, sur ce même champ de bataille, que par une fuite précipitée... Et jugez quelle dut être la terreur du comte en 1787, lorsque, trente années avant cette époque, le premier tacticien de l'Europe, au dire de madame Favart, avait cru devoir éviter le combat. Revenons au digeste des cérémonies créé en 1804.

M. de Ségur, après avoir passé huit jours, dans le silence de son cabinet, à méditer cette charte des riens du palais impérial, présenta à Napoléon quelque chose comme ceci.

« Quand l'empereur ordonne une grande solennité, telle que le sacre, le serment des membres de la Légion-d'Honneur, les fêtes publiques, l'ouverture de la session du corps législatif, la première réception des ambassadeurs, etc., le grand-maître en dresse le programme, fixe le lieu, détermine le temps. Il

assigne aux princes, grands dignitaires et fonctionnaires de tous rangs, la place qu'ils doivent occuper, soit durant la marche des cortéges, soit dans les locaux où les solennités s'accomplissent. Ce travail étant fait, le grand-maître le soumet à l'acceptation de sa majesté, qui l'approuve, le rejette ou le modifie.

« Après l'admission définitive du projet, le grand-maître des cérémonies l'envoie à tous les personnages éminens qui doivent en avoir connaissance, afin de s'y conformer. Le jour de la célébration, cet officier de la couronne fait exécuter ponctuellement toutes les parties du programme, et veille à ce que l'ordre de préséance, combiné avec les nécessités du service, soit observé fidèlement. Lorsque le grand-maître, dans le cours de la cérémonie, n'a pas de démarche à faire ou d'ordre à donner, il se tient près de l'empereur, pour être toujours prêt à recevoir ses commandemens.

« Lorsqu'il doit y avoir grand couvert à la cour, les invitations sont faites par le grand-maître des cérémonies; mais il n'a pas de place marquée pendant la durée du repas. »

En examinant, même avec beaucoup d'attention, ce réglement organique, il n'est pas très-facile d'y découvrir la *presque utilité* que s'était proposée l'empereur. On aimait cependant à voir environner de quelque pompe la réception des membres de la Légion-d'Honneur. Sous l'empire, une croix attachée sur l'habit rappelait ordinairement d'honorables services rendus à l'État, et les gloires de la patrie doivent être signalées avec éclat. Maintenant on décore à la sourdine les privilégiés de dame faveur, et c'est prudent : pourquoi forcerait-on de tels élus d'expier en public le don gratuit qu'on leur fait? et pourquoi le pouvoir serait-il forcé de rougir aux yeux du monde d'avoir rougi tant de nullités?..

Si quelque moraliste indulgent attachait l'idée d'une solennité utile à l'ouverture de la session législative sous l'empire, nous lui ferions remarquer que jamais utilité ne surgit d'une institution dérisoire : le corps législatif était alors un être de raison; donc l'ouverture de son débit de paroles perdues ne pouvait offrir qu'une cérémonie pour rire, bonne tout au

plus à faire courir les badauds... Le Parisien, avide de spectacle, allait voir, ici, les gamins gravissant au mât de cocagne, ou saisissant au vol des projectiles de cervelas et de poulets rôtis; là, des législateurs au visage fleuri, à l'abdomen rebondi et doré, commençant une période de bâillemens et de méridiennes officiels.

Napoléon confia, dans un temps, la présidence du corps législatif à M. de Ségur, comme annexe naturelle de sa charge du palais, parce qu'en effet la session n'était qu'une cérémonie. Il lui recommanda de dire force jolies choses à ces Messieurs; et ce fonctionnaire, un des plus aimables conteurs de l'époque, s'acquitta de cette commission en homme expérimenté. Il persuada ou endormit; ce qui était tout un pour sa majesté l'empereur et roi..... Un jour que le *conte* de la présidence se combinait avec une chaleur caniculaire, nous avions à communiquer quelque avis à un des membres de la questure; l'huissier nous désigna, en riant, le lieu où ce législateur *siégeait*, et

siégeait bien paisiblement, car on pouvait dire de sa chaise curule :

> C'est là que *le questeur*, muni d'un déjeuner,
> Dormant d'un léger somme, attendait le dîner.

M. de Ségur, durant ses fonctions de président, sut pourtant composer, par intervalles, quelques petits drames législatifs fort pathétiques. Ce n'est pas toujours sans obligations qu'un poète occupe un fauteuil : passe pour le *farnient* académique; mais parmi les corps représentatifs il appartient au président d'animer la scène... On n'a pas oublié la présentation de ce faisceau de drapeaux, apporté dans l'enceinte législative par M. Philippe de Ségur : drapeaux à la conquête desquels cet officier avait contribué. Le vaillant militaire, élevé sur l'estrade de la présidence comme sur un pavois; l'accolade du père et du fils, offrant le groupe touchant de la gloire oratoire et de la gloire martiale; les cheveux blancs du vénérable comte et le teint bruni du jeune colonel; tout excita la sensibilité des députés assis en demi-cercle à cette représentation héroïque; il y eut des mou-

choirs portés aux yeux, des larmes essuyées... Ce fut un beau moment.

Ce qui devait étonner dans M. de Ségur, — car, sorti du papillotage chatoyant des cours, c'était un homme fort distingué — c'est qu'il prenait au sérieux ses fonctions de grand-maître des cérémonies; bien plus, il s'en prévalait, et en alongeait la désignation au dessous de sa signature, même lorsqu'il la donnait pour des choses de faible importance; ce n'était donc pas sans une certaine équité critique que son frère, le vicomte, signait : Ségur, *sans cérémonie*.

M. de Ségur, serviteur fidèle de Napoléon, ne devait pas être compté parmi ces Janus de faubourg Saint-Germain, qui se montraient impériaux serviles aux Tuileries, et détracteurs acharnés de *Buonaparte* aux cercles légitimistes. Ce grand officier de la couronne offrait un dévoûment sincère à l'empereur; dévoûment, porté jusqu'au culte, prenant sa source dans une appréciation éclairée des qualités transcendantes du grand homme. M. de Ségur avait observé long-temps les cours des souverains par la grace de Dieu; personne ne devait sa-

voir mieux comparer leur prétendue grandeur avec la supériorité réelle de Napoléon : il avait flatté les premiers par métier; il admirait le dernier par conviction. On ne peut pas dire cependant que M. de Ségur eût dépouillé tout-à-fait le vieux gentilhomme; il reprenait volontiers son pli de jeunesse lorsqu'il retournait parmi ses pénates de la rue d'Anjou. Madame la comtesse, qui avait été belle, fêtée, courtisée à Versailles, et qui ne jugeait pas le présent en poète, retrouvait toujours dans ses souvenirs le reflet brillant de l'Œil-de-Bœuf; et, lorsqu'elle avait dit à son mari : *Nous étions jeunes alors*, la fascination par réminiscence le gagnait; l'éclat des Tuileries pâlissait. Quelque débris vivant de l'ancienne cour s'offrait-il à madame de Ségur, elle le recueillait avec vénération, comme l'antiquaire qui a découvert un bas-relief mutilé sur le monceau de décombres où fut Troie. Il arriva qu'un jour elle apprit que la nourrice du dernier dauphin et celle de la duchesse d'Angoulême vivaient dans une profonde misère : la révolution ne s'était pas crue tributaire de reconnaissance

à leur égard, et cela se conçoit; mais elle eût pu, sans déroger à son principe, se montrer humaine envers deux êtres souffrans. La femme du grand-maître des cérémonies sollicita, pour ces deux nourrices, les bontés de l'empereur; elle réussit au delà de ses vœux : sa majesté accorda une pension à chacune...

Ici nous ferons une excursion momentanée sur les temps de la *pieuse* restauration : l'ordre chronologique en souffrira; mais nos lecteurs y gagneront un rapprochement curieux. Lorsque Louis XVIII fut parvenu à régner un peu plus réellement qu'il ne régnait à Mitau ou dans sa solitude d'Artwell; quand il put alimenter son existence royale par des revénus plus directement perçus que ceux qu'il avait reçus longtemps de Napoléon, par l'entremise de M. D'André, il se fit présenter un matin la liste des pensions, et raya de sa main celles accordées par l'*usurpateur* aux nourrices de feu son neveu et de sa nièce. Par contre, sa majesté rétablit ou conserva les pensions faites à la sœur de Robespierre et à quelques terroristes vétérans : les actions des hommes sont grosses

quelquefois de leurs secrètes pensées..... Revenons.

Lorsque M. le comte de Ségur paraissait aux Tuileries, c'était une bonne fortune pour tout le service d'honneur de leurs majestés.... l'honneur des cours est de sa nature pesant. On comptait parmi les dignitaires du château trois conteurs par excellence : M. de Talleyrand, M. de Ségur et M. de Narbonne. Les chambellans, écuyers, aides-de-camp, officiers d'ordonnance, pages, etc., écoutaient avec une satisfaction indicible le premier; mais les dames du palais, qui, secrètement, prenaient un grand plaisir à l'entendre, devaient baisser les yeux officiellement à ses récits, et préféraient, disaient-elles, la manière des comtes de Ségur et de Narbonne. *Est modus faciendi :* Ces deux conteurs savaient si bien draper de gaze leurs sujets, que les dames pouvaient, selon leur convenance, comprendre ou ne pas comprendre.

Les visites que le grand-maître des cérémonies faisait à l'impératrice étaient toujours suivies, dit-on, d'une station dans le salon de

service : une chaîne de jolis bras se formait pour lui fermer le passage; M. le comte se laissait volontiers écrouer par les graces; et l'aimable chansonnier des temps passés

Craignait peu de faire naufrage

en cherchant à passer le temps auprès.... des charmantes auditrices qui lui demandaient l'aumône de quelque récit :

« Mesdames, dit un matin le grand-maître des cérémonies, je suis arrivé à l'âge où l'on se répète, sans se répéter d'une manière heureuse (cils légèrement baissés). Je vous ai peut-être parlé déjà de la vieille comtesse de Romanzoff, que je trouvai, siècle plus que complet, paralysée, mais saine d'esprit, fraîche de souvenirs, et brillante de peinture orale, lorsque j'arrivai à la cour de Russie. Je n'ai jamais vu nulle part une galerie de portraits qui en contînt d'aussi ressemblans, d'aussi expressifs, d'aussi bien caractérisés que la mémoire de cette femme étonnante; et de ma vie je n'ai lu d'histoire mieux écrite que ses narrations... « J'ai vu « poser la première pierre de Pétersbourg, di-

« sait-elle, et vous conviendrez, j'espère, que je « suis plus vieille que les rues. Lorsque je « partis pour la France, je laissai Pierre-le- « Grand, une toise à la main, parmi les matériaux « amoncelés qui devaient être sa capitale; en- « courageant de l'exemple ses charpentiers et « ses maçons, buvant avec eux du brandevin, « et les rendant témoins des grosses caresses « qu'il faisait à sa brune Catherine qui, dans « ce temps-là, avait encore l'air un peu ser- « vante. »

« Madame de Romanzoff, parlant ensuite de Louis XIV, disait : « Je ne l'ai pas vu danser, « et j'en suis vraiment fâchée, parce qu'un « beau roi qui danse est toujours curieux à « étudier. Mais j'eus l'honneur d'assister, en « 1710, à son dîner; ce qui ne me sembla pas « poétique du tout, sa majesté ayant mangé, avec « un bruit effroyable de mâchoires, une pou- « larde tout entière, après divers autres mets... « Je venais de voir un monarque glouton; lors- « qu'il se leva de table pour rentrer dans ses « appartemens, je ne vis qu'un roi de théâtre, « enrubané, doré et endiamanté comme notre-

« Dame-de-Lorette... Je me dis tout bas : « J'aime mieux la grandeur de notre Pierre I^er^ « maniant la truelle et la bisaiguë. »

« Après ce préambule critique, la comtesse, plaçant une toile sur le chevalet de sa mémoire, peignait la figure du grand roi, sa coiffure, son regard, ses manières, son costume : on le voyait en pied dans ce miroir de souvenirs; on l'entendait parler dans les récits de l'éloquente centenaire. Une autre fois, elle traçait, avec une vivacité délicieuse de coloris, le portrait de madame de Maintenon; elle désignait ses habits si précisément, qu'une couturière, en écoutant cette lucide description, aurait pu couper une robe d'après ce modèle raconté... Non seulement madame de Romanzoff habillait la vieille favorite, mais elle la déshabillait presque pour faire admirer ses formes septuagénaires, qu'eût enviées une beauté de trente ans... Vous ne vous faites pas d'idée, Mesdames, disait le conteur, de la satisfaction que j'éprouvais en entendant rectifier, par une tradition vivante, les assertions écrites du partial Saint-Simon.

« Dans ses voyages, continua M. de Ségur, madame de Romanzoff avait rencontré le fameux Marlborough; elle le dépeignait comme si elle l'eût vu la veille : physionomie, perruque, chapeau, habit, passemens, bottines, épée, baudrier, gants... Un jour, nous vîmes se dresser devant nous, tant les peintures de cette narratrice étaient pleines de vie, la reine d'Angleterre, Anne, qu'elle nous montra, avec une inimaginable vérité pittoresque, au conseil, à sa toilette, sur son trône...

« Enfin, madame de Romanzoff racontait, sans la moindre hésitation, que Pierre-le-Grand avait été fort amoureux d'elle, au retour de ses voyages; et comme, dans les souvenirs d'une vieille femme, l'honneur d'avoir résisté a moins d'attraits que l'orgueil d'avoir su plaire, l'indiscrète centenaire laissait douter qu'elle eût été rebelle aux vœux du Tzar.

« Ce matin, avant de sortir, dit M. de Ségur en terminant, je travaillais à mon Histoire Universelle, et j'en étais à l'antiquité. Vous avez eu une anecdote ancienne; voulez-vous maintenant du moderne : en voici..... Mais vous

êtes bien sûres que madame la duchesse de Gaëte n'est pas là? »

On regarda dans toutes les embrasures de croisées pour s'en assurer, et le grand-maître continua :

« Au temps de la république française, que le Grand-Turc avait accueillie avec plaisir, parce qu'il était sûr, disait-il, qu'elle n'épouserait pas une archiduchesse d'Autriche ; M. Godin, maintenant duc et ministre des finances, se trouvait attaché à l'ambassade de Constantinople, en qualité de secrétaire de légation, je crois. Il était peu éloigné encore de cette première jeunesse où la Grèce est une de nos illusions; il devint amoureux fou d'une belle Grecque, qui ne le fut pas assez, toutefois, pour se soustraire à ses empressemens..... Elle habita la maison du citoyen Godin.... Cette union, toute effective, parut apparemment suffisante aux conjoints ; mais tout le monde à Constantinople ne se trouvait pas à la hauteur des mœurs républicaines. Je ne sais quel membre du corps diplomatique ayant donné un bal, les ambassadeurs et se-

crétaires d'ambassade y conduisirent leurs femmes ; le citoyen Godin voulut y mener la sienne. Dès qu'on l'aperçut, grand bruit, grande rumeur dans l'assemblée ; les dames surtout crièrent au scandale, à l'indignité.... Une explication vint ensuite : le diplomate républicain apprit que son mariage paraissait trop légèrement tissu pour que la belle Grecque fût admise dans la société.

— « N'est-ce que cela ? demanda le citoyen Godin.

— « Pas davantage, lui répondit-on ; mais c'est assez.

— « Je ne dis pas... mais attendez un instant... Messieurs, deux témoins de bonne volonté, s'il vous plaît.

— « Pour quoi faire? demandèrent simultanément deux amis du secrétaire de légation, qui crurent qu'il s'agissait d'un duel.

— « Suivez-moi, je vous prie.

« A ces mots, prenant sa compagne trop peu officielle par la main, il l'emmena des salons. On rentra à la légation française ; puis, lorsqu'on

se trouva dans la cour, au milieu de laquelle était planté l'arbre de la liberté. Godin s'arrêta.

— « Citoyens, dit-il aux deux Français qui l'avaient suivi, je jure, en votre présence, que je prends cette dame pour ma femme; demain matin nous dresserons, dans les bureaux de l'ambassade, l'acte du mariage que je contracte ce soir devant l'arbre de la liberté, symbole chéri des républicains..... Vous avez entendu mon serment; je vous adjure d'en témoigner au besoin.

— « Nous vous le promettons, répondirent les témoins.

« A ces mots le fonctionnaire républicain reprit la main de sa maîtresse, rentra avec elle au bal, suivi des jeunes gens qui l'avaient assisté, et, se plaçant au centre de l'assemblée, il dit à haute voix :

— « Messieurs et Mesdames, j'ai l'honneur de vous présenter la citoyenne Godin, que je viens d'épouser tout à l'heure.... Demandez à ces messieurs....

« Et les témoins d'affirmer de la tête que l'assertion était véridique; et chacun d'admirer les

formes expéditives de la république française.

« Il est probable que ce mariage, contracté sous les auspices de la Liberté, déesse fort peu matrimoniale, comme chacun sait, fut consolidé par le sacrement, lorsque les sacremens rentrèrent en circulation parmi nous. Quoi qu'il en soit, l'on ne parla bientôt à Paris que des yeux de madame Godin, qui, l'on en doit convenir, étaient de la plus rare beauté.... Cette perfection devint tellement notoire, que la dame en convenait elle-même avec plus de naïveté que de modestie; et, quand elle se sentait atteinte d'une légère ophthalmie, elle disait à tout venant : *J'ai mal à mes beaux yeux*... Ceci est connu comme le café à la crème. »

Il y avait des choses que M. de Ségur ne racontait pas aux dames, parce qu'il se trouvait à travers ces anecdotes certains détails que le grand-maître des cérémonies, malgré toute son habileté, ne pouvait présenter convenablement dans les salons de l'impératrice. Mais le décorum étant moins sévère, sous ce rapport, et les oreilles moins chatouilleuses parmi les aides-de-camp et les officiers du palais, le comte

les gratifiait quelquefois de ces narrations délicates.

Un matin que M. de Ségur sortait du cabinet de l'empereur, il se frottait le front d'un air soucieux et fortement préoccupé. Tout le monde aimait ce fonctionnaire vénérable, bienveillant et d'un mérite éminent ; on craignit que quelque nuage ne planât sur son crédit, et chacun s'empressa de lui demander la cause de sa tristesse.

— Aurait-on fait des rapports malveillans à l'empereur contre vous, mon cher comte? lui demanda M. de Narbonne à demi-voix, dans l'embrasure d'une croisée. Cela ne me surprendrait pas : messieurs de la vieille caste ne nous pardonnent pas ce qu'ils appellent notre apostasie, c'est-à-dire notre assentiment à la révolution lorsqu'elle était vertueuse. Ils nous pardonnent encore moins l'attachement sincère que nous vouons l'un et l'autre à l'empereur : dans leur système, le fils d'un maréchal de France et l'homme dont les traits révèlent, disent-ils, une naissance aussi illustre qu'elle est mystérieuse, ne peuvent trou-

ver leur salut, ni dans cette vie ni dans l'autre, qu'en trahissant le souverain qui les comble de bienfaits.... C'est ainsi que ces messieurs agissent; à les entendre notre franchise est de l'hérésie.

— Je sais cela, mon cher comte, répondit M. de Ségur; mais je m'inquiète bien peu du jugement de ces moralistes singuliers, traîtres de mélodrame, moins le poignard et le poison, mais infiniment plus forts sur le *dissimulons* que Tautin et Frenoy. Ce qui m'occupe en ce moment est d'une nature moins lugubre, ajouta le grand-maître des cérémonies en se rapprochant du groupe général des officiers; il s'agit même d'une donnée passablement comique; mais la comédie dans le monde me semble plus difficile encore à conduire qu'au théâtre, et ce n'est pas trop mon genre... Cependant, j'ai mon rôle dans la pièce dont il s'agit; l'empereur l'a voulu, et j'avoue que je suis assez embarrassé pour entrer en scène.

— M. le comte, dit le général Rapp, aide-de-camp de service, jusqu'à ce moment votre comédie est une énigme.

— Je vais vous l'expliquer, Messieurs. Vous voyez tout ici, c'est-à-dire tout ce qu'on vous montre. C'est toujours, il est vrai, le plus beau, le plus étincelant; mais il ne faudrait pas que vous fussiez à la cour pour croire à la vérité, à la sincérité de cette jolie lanterne magique. Vous avez brillé, banqueté, dansé aux noces de l'aimable Stéphanie de Beauharnais, nièce de sa majesté l'impératrice Joséphine, avec le jeune prince Charles-Louis-Frédéric de Bade. L'altesse nouvelle est jolie, gracieuse, spirituelle, vive, et française un peu en fait de coquetterie et de jugement. Or, son mari, prince généreux, brave, excellent homme, est, par malheur, profondément germain dans ses habitudes et son caractère : à vingt ans au plus, on dirait qu'il se pique d'être l'Allemand le plus flegmatique, le plus sérieux, le plus glacial de l'époque... Je vous demande un peu, Messieurs, dans quelle région de ces deux naturels aurait pu se rencontrer la sympathie, la puissance d'affinité, comme disent les physiciens, qui eût attiré les époux l'un vers l'autre ?... elle ne s'est point

rencontrée, et le mariage n'en a pas moins été conclu.

« Le soir, au bal, on vit sourire pour la première fois son altesse badoise; mais qu'était-ce qu'un sourire pour une mariée de dix-sept à dix-huit ans, habituée à recevoir un culte de galanterie; une jeune personne qui, dès son entrée dans le monde, avait été saluée par des milliers d'épîtres, de dédicaces, de romances, de sonates, de pots-pourris, de caprices pour lyre, harpe et piano; une régulatrice du bon goût, dont le nom avait été donné à deux étoffes nouvelles, et qui venait d'être la marraine de je ne sais quelle fleur nouvellement importée?

« Lorsque la charmante Stéphanie, emmenée du bal pour conclure le mariage réel, entendit s'affaiblir à son oreille cette joyeuse harmonie, au son de laquelle s'étaient assoupies ses brunes réflexions, elle les sentit soudain renaître; et, quand on lui dit, avec tout le ménagement possible, que le prince allait venir lui demander l'hospitalité conjugale, la jeune vierge devint une petite lionne; ce fu-

rent des cris, des pleurs, des sanglots, qui se résumèrent par une fâcherie sérieuse. Enfin, Stéphanie déclara nettement qu'elle ne recevrait pas Charles-Louis-Frédéric sous son rideau; qu'elle aimerait mieux mourir...

« Un conseil de dames, présidé par l'impératrice, s'assembla sur cet ultimatum, et discuta gravement une question aussi délicate. Il fut d'abord résolu à l'unanimité qu'on laisserait ignorer à l'empereur la résistance de Stéphanie : « Napoléon, dit l'excellente Joséphine, voudrait emporter d'assaut la résolution de ma nièce, et nous convenons bien entre nous, Mesdames, ajouta la souveraine en souriant, que ces moyens-là sont fort malheureux. » On décida ensuite qu'une députation, ayant sa majesté elle-même pour orateur, allait se rendre immédiatement auprès du prince, et tâcher d'en obtenir un délai de deux ou trois jours, qui seraient employés à déterminer l'obstinée princesse.

« L'altesse badoise reçut cette communication avec un mécontentement mêlé de fierté, qu'il eut quelque peine à comprimer, malgré

la présence de l'impératrice... Ce prince, allié à presque toutes les maisons souveraines de l'Europe, se considérait comme tellement élevé en dignité, qu'une opposition de la nature de celle qu'on lui annonçait ne pouvait que lui paraître fort malsonnante.... Joséphine lui fit remarquer que, malheureusement, cette dignité dont il laissait percer le beau sentiment, était une vertu trop négligée dans la conclusion en litige, surtout aux yeux d'une jeune personne qui pouvait n'en pas comprendre toute l'importance. Sa majesté ajouta qu'elle allait sermonner sérieusement sa nièce, et que, selon toutes les probabilités, son altesse la trouverait docile avant l'expiration du troisième jour. Charles se résigna, promit d'observer la trêve, et se retira dans son appartement où, sans doute, il se livra à de graves réflexions sur les étranges caprices des jeunes filles de France... Car son altesse ne voulait pas absolument admettre que sa dignité germanique et princière, par dessus le marché, ne fût pas une qualité essentiellement déterminante pour toute fiancée de bon lieu.

« Tandis que l'on négociait ainsi auprès du marié, Stéphanie avait fait placer dans sa chambre un lit improvisé, et déjà, lorsqu'on revint lui annoncer la suspension des hostilités, elle avait fait coucher près d'elle une de ses amies d'enfance.

« Le lendemain, Charles-Frédéric de Bade, francisant un peu ses manières, se répandit en supplications auprès de sa femme; il lui peignit son chagrin avec un accent qui pouvait bien être empreint de trois ou quatre degrés de chaleur : c'était déjà beaucoup pour un prince qui, la surveille, descendait à zéro. Mais cette élévation de température remarquée dans les amours du prince badois, ne put vaincre l'obstination de l'indocile Stéphanie; chaque jour, chaque heure lui révélait, disait-elle, dans l'homme auquel on l'avait mariée, des ridicules qui ne s'étaient pas d'abord produits à ses yeux. Il fallut solliciter une prolongation de l'armistice : c'eût été une tentative inutile auprès d'un mari français; mais l'excellent duc se laissa décider encore, tant cette nouvelle recrue des phalanges de l'hymen

se montrait pacifique.... Les dames commissaires en conclurent, j'en réponds, qu'une telle longanimité n'était pas déterminante du tout.

« Toutefois, en accordant un nouveau délai, le prince déclara fort explicitement qu'il entendait avoir un *pourquoi* catégorique; ne pensant pas, ajouta-t-il d'un ton assez sec, que mademoiselle de Beauharnais prétendît se jouer du petit-fils d'un prince régnant. Le comité féminin, voyant que l'affaire se compliquait d'orgueil blessé, et prenait une certaine direction politique, jugea, dès lors, que l'intervention du vouloir impérial deviendrait sans doute nécessaire; non que Napoléon dût craindre, comme le père de la princesse Cunégonde, l'invasion de son empire par une armée de trois cent mille hommes, destinée à conquérir une virginité; mais le duc de Bade était un allié fidèle, que sa majesté ne voulait pas mécontenter.

« Cependant les dames commissaires, voulant au moins conduire leur mission jusqu'aux limites des attributions du sexe, avouèrent,

après beaucoup d'hésitation, au prince, que sa *queue* était en grande partie la cause des résistances de la princesse.

—Comment! ma queue! répondit son altesse avec le second sourire qu'il eût émis depuis son mariage incomplet.

— Oui, prince, reprit l'impératrice qui sentit que l'explication devait sortir d'une bouche d'autant plus illustre qu'elle était plus singulière ; ma nièce a toujours montré beaucoup d'éloignement pour les coiffures poudrées, et particulièrement pour celles qui admettent les longues queues dites à la Frédéric.

— J'avoue, Madame, que je tiens un peu à cette coiffure, imitée d'une des grandes illustrations militaires de l'Allemagne.

— Prince, je conçois cela, reprit Joséphine avec gaîté; mais on peut, sans compromettre sa gloire militaire, adopter un autre arrangement de la chevelure... L'histoire de notre époque nous a, ce me semble, montré plus d'un exemple de l'héroïsme sans queue.

— Assurément, Madame; et Votre Majesté

a tous les jours sous les yeux le plus frappant de ces exemples...

— Oui, l'empereur a vaincu ses ennemis avec d'autres armes que celles de Samson, et quoiqu'il n'eût pas son talisman de cheveux...

— Hé bien! Madame, puisque ma queue est décidément un obstacle à mon bonheur, je vais, aujourd'hui même, la faire couper.

— Et moi, prince, repondit gravement Joséphine, j'engage ici ma parole impériale qu'avant l'expiration de cinq jours, Stéphanie vous aura donné toutes les preuves d'estime, d'attachement et de déférence que vous pouvez attendre d'elle.

« L'impératrice s'était beaucoup avancée. Le prince de Bade, en livrant sa queue aux ciseaux d'Armand, crut qu'il allait couper court à l'obstacle qui le séparait de Stéphanie; il n'en fut point ainsi : la jeune duchesse ne se reconnut pas vaincue, parce que le plus habile coiffeur de Paris avait fait un Titus d'un prince du saint-empire. Elle déclara, au moment où la dernière trève expirait, que Charles était

encore plus laid qu'auparavant, et qu'elle ne voulait pas absolument coucher avec lui.

« A ce point de la difficulté, et les mariages avec des grands-ducs futurs n'étant pas des jeux d'enfant, on a pensé qu'il fallait enfin recourir à l'autorité de l'empereur, qui a fait venir notre jeune princesse, et l'a sommée d'épouser sérieusement son mari, dans le délai de quarante-huit heures.... Sa majesté donne ainsi à la nièce de l'impératrice vingt-quatre heures de plus qu'un huissier n'en accorde par son commandement : c'est bien le moins qu'un oncle puisse faire. Mais le prince paraît fort irrité, et c'est moi que l'empereur a choisi pour faire avaler à sa patience ce dernier délai.

« Voilà, Messieurs, ce qui me rend soucieux : cette ambassade d'un nouveau genre sort complètement de mes attributions; l'empereur a beau prétendre que je suis le Nestor de la cour, il ne me semble pas aisé du tout d'aller dire au duc quelque chose qui, en définitive, équivaudra à ceci : « Monseigneur, on s'est moqué de vous avec queue,

on s'en moque maintenant sans queue; que Votre Altesse daigne accepter, pour quarante-huit heures encore, la continuation de cette mauvaise plaisanterie. »

Les courtisans, que le récit du grand-maître des cérémonies avait beaucoup amusés, parce que les princes, tout princes qu'ils sont, amusent quelquefois de plus petites gens qu'eux, souhaitèrent bonne chance à M. de Ségur, qui sortit triomphant de sa mission ardue. Au moment décisif, que la moderne Iphigénie appelait l'instant fatal, l'empereur envoya sur les lieux un aide-de-camp, afin de s'assurer si l'on se disposait à exécuter ses ordres. On lui apporta une réponse affirmative, et ce fut heureux; car le mouvement militaire étant commencé, sa majesté eût, en cas de nouvelle résistance, envoyé dans l'appartement nuptial un piquet de sa garde.

Ainsi s'accomplit le mariage d'une des plus jolies personnes du temps : elle perdit sa virginité par la puissance d'un décret impérial; mais celui-là ne fut pas inséré au Bulletin des lois

Chacun se rappelle le premier incendie de l'Odéon : ce fut un terrible événement, dont les causes n'ont jamais été bien connues; mais une seconde catastrophe du même genre, survenue long-temps après, a donné beaucoup de poids aux probabilités qu'on avait entrevues, et que nous devons passer sous silence, parce que des probabilités ne sont pas des preuves.

Quoi qu'il en soit, le commerce du faubourg Saint-Germain redemanda à grands cris son théâtre : l'empereur ne pouvait pas traverser ce quartier, que des placets ne lui fussent remis, par rames, pour solliciter la restauration de cet édifice, devenu l'asile des chouettes et des chauves-souris. Trois ou quatre fois dans l'année, les officiers municipaux du dixième arrondissement, l'abdomen enveloppé de leur écharpe, le chapeau à plumes noires sous le bras, venaient supplier sa majesté d'ordonner que l'Odéon fût rendu à leurs administrés; non que ceux-ci fussent, généralement parlant, de fins appréciateurs des beautés du grand Corneille, du tendre Racine, ou de l'illustre

Molière : nos gloires théâtrales, dont on était fier alors au pays latin, parce que nul élève en médecine ou en droit ne se flattait encore de les avoir éclipsées, importaient assez peu aux honnêtes commerçans logés entre Luxembourg et Pont-Neuf. Mais ils aspiraient ardemment à corroborer le débit languissant de leurs marchandises : ils se montraient zélés sectateurs des beaux-arts, au profit de leurs spéculations respectives.

L'empereur trouvait cela bien naturel ; toutefois il voulait que la reconstruction d'une salle de spectacle, utile à l'écoulement des beefsteaks et des limonades du faubourg Saint-Germain, ne portât aucune atteinte aux pièces d'or cordonnées, qui, de Vienne, Berlin, Madrid, Venise, Rome et Milan, s'étaient donné rendez-vous dans les souterrains des Tuileries, jusqu'à concurrence de deux à trois cent millions.... Napoléon, sans être cupide, aimait à passer en revue les longues files de petits tonneaux pleins d'or que la conquête avait réunis sous son commandement ; et sa majesté pensait que deux ou trois d'entr'eux

sortis des rangs, y produiraient une lacune nuisible à l'alignement.

Napoléon avait son idée quant à la remise en activité de l'Odéon : une investigation secrète s'était faite par son ordre, dans le quartier... Sa majesté savait à quoi s'en tenir sur certaines ressources financières; elle en prit note et attendit.

Or, au retour de la campagne de Prusse, époque à laquelle tous les grands corps de l'État vinrent féliciter l'empereur sur ses nouveaux triomphes, le sénat conservateur eut son tour. M. le grand-maître des cérémonies, flanqué de ses aides, introduisit dans la salle du trône les pères-conscrits de l'empire français, et voilà ce qu'il raconta dans la suite aux oisifs du salon de service :

« La harangue fut, suivant la coutume, pompeuse, religieusement tributaire des formes classiques, et remplie de ces figures hardies... de servilisme que l'indélébile *Moniteur* conserve pour le désespoir des consciences mobiles. L'empereur, préoccupé de son idée fixe, répondit brièvement; et, par une transition

oratoire fort inattendue, il dit en se tournant vers les questeurs du sénat :

— Messieurs, combien avez-vous en caisse?

— Sire, répondit un des membres de la questure, la demande de Votre Majesté n'ayant pas été prévue...

— Vous ne pouvez y répondre, allez-vous me dire... Mais les choses imprévues n'existent que pour les hommes imprévoyans, et vous n'êtes pas de ce nombre, messieurs les questeurs... Vous savez d'ailleurs que vos fonctions se composent essentiellement de chiffres... Allons, voyons, un total approximatif?

— Sire, nous avons bien certainement *quelques* fonds en caisse; mais il serait difficile, sans un travail préalable, de faire à Votre Majesté une déclaration satisfaisante...

— Ainsi, reprit Napoléon avec un sourire incisif, je ne puis savoir la vérité, même à peu près : ce n'est pourtant pas me montrer trop exigeant.

— Nous le répétons, Sire, nous n'avons aucune donnée certaine sur nos ressources ac-

tuelles; mais, sous huit jours, on pourra remettre à Votre Majesté des États, des bordereaux, des pièces...

— C'est inutile. Moi, qui viens de guerroyer en Prusse et en Pologne, je suis plus avancé que MM. les questeurs du sénat : je connais les économies de ce corps, et je vais vous instruire de ce que vous ignorez. Votre capital actuel s'élève à 1,550,000 francs... Maintenant, voici une question à laquelle il est facile de répondre : elle se rapporte à un objet qui ne peut manquer d'être fixé depuis longtemps... A quoi destinez-vous la somme mise en réserve?

« A cette interpellation, qui n'était pas aussi prévue que l'empereur paraissait le croire, les sénateurs se regardèrent d'un air hagard, comme pour exprimer : « Que diable allons-nous répondre?.. » les questeurs semblaient dire, de la prunelle, au chancelier : « A vous la réponse; » et l'œil inquiet de ce dignitaire disait au président : « A vous l'initiative... » M. le comte de Lacépède, alors revêtu de la présidence, sentit qu'il ne pouvait renvoyer la balle à personne...

Il toussa légèrement, passa la langue sur ses lèvres, pour livrer un passage plus doux aux mielleuses paroles qui découlaient ordinairement de sa bouche, et modula cette réponse :

— Sire, l'argent que nous possédons doit recevoir la destination la plus noble, la plus conforme au vœu unanime de nos cœurs... le sénat se propose de faire élever un monument à la gloire de Votre Majesté.

— Je suis vivement touché, Messieurs, du sentiment que vous m'exprimez par l'organe de votre président, répondit à son tour l'empereur : je n'en ai jamais douté un seul instant, ajouta sa majesté en souriant; mais je ne dois point accepter le brillant hommage que vous avez formé le projet de m'offrir. La gloire des souverains vivans est dans les actes de leur règne; ce n'est qu'après leur mort qu'ils doivent se recommander à la postérité par des effigies de bronze ou des monumens de marbre... Permettez donc, Messieurs, que je vous prouve combien je suis sensible à votre dévoûment, en lui donnant une autre direction qui me sera plus agréable encore.

— « Sire, répondit M. de Lacépède, le sénat s'empressera d'obéir à Votre Majesté.

— « Les habitans du faubourg Saint-Germain, continua l'empereur, demandent avec instance le rétablissement de la salle de l'Odéon; c'est une chose utile, Messieurs : un concours de public dans ce quartier en augmentera la prospérité, et vous devez tenir à ce que vos voisins soient heureux.

— « Sire, assurément, nous serons fort heureux nous-mêmes de contribuer au bonheur du faubourg Saint-Germain, balbutia le président avec un sourire qu'il ne put, quoi qu'il fît, empreindre de cette grace charmante qu'il savait épandre ordinairement sur son visage... Mais il est à craindre que la somme dont le sénat peut disposer ne suffise pas...

— « C'est possible, M. le comte, et l'inconvénient ne me paraît pas grand : le sénat a de l'ordre, il assurera cette dépense au moyen de ses économies futures... Voilà qui demeure convenu..... Je veux d'avance vous récompenser, Messieurs, de l'emploi que vous allez faire de votre argent.. : Je suis sûr que l'impératrice ne

refusera pas de donner son nom au nouveau théâtre, et je me charge d'obtenir l'assentiment de sa majesté... Hein! je vois que cette idée vous plaît?

— « Nous serions bien fiers qu'elle s'accomplît, dit l'illustre auteur de l'Histoire des reptiles.

— « Hé bien, attendez; je descends moi-même chez l'impératrice, et je vous apporte son consentement. Vous l'en remercierez avant de quitter les Tuileries.

« En effet, Napoléon descendit chez Joséphine, dont il rapporta, comme on le pense bien, l'assentiment. Il fut décidé que l'Odéon reconstruit serait nommé *Théâtre de l'Impératrice.* »

Ainsi, non-seulement l'empereur disposa à son gré des 1,550,000 francs mis en réserve par le sénat, pour un usage qui certainement n'était ni un monument à la gloire de sa majesté, ni le rétablissement de l'Odéon; mais il obligea ce corps à s'endetter de sept à huit cent mille francs, pour conduire la reconstruction à son terme... C'était du reste de

bonne guerre : Napoléon donnait assez d'argent à chacun des sénateurs, sans qu'ils songeassent à former une tire-lire sénatoriale, pour se la partager plus tard.

VII.

LES PAGES.

—

Les pages convenaient bien à l'ancienne chevalerie; ils étaient le germe de chaque génération guerrière; ils la promettaient, comme le bouton promet la fleur... Tout gentilhomme adolescent devait entrer au service de quelque baron, pour apprendre à devenir un preux. Dans le manoir crénelé et flanqué de tourelles, sous la lourde et criarde girouette qui tour-

noyait sur le toit féodal, l'exemple du courage ne manquait jamais au noble enfant. Sa jeune imagination s'exaltait au récit des prouesses de son seigneur; quelquefois, du haut de la poterne, il le voyait combattre à outrance un voisin félon; et tandis qu'approchait sur l'aile des années, le temps où, devenu écuyer, le page suivrait à la guerre ce brave paladin, il détachait, de sa main débile encore, les courroies de l'armure et du casque; il portait ou traînait à la salle d'armes, la pesante épée et l'écu chargé d'armoiries incrustées d'or. Le futur guerrier accoutumait ainsi son oreille au retentissement martial de l'acier; sa main n'en trouvait plus le toucher trop rude lorsqu'il fallait, à son tour, s'en servir pour attaquer ou défendre... la valeur entrait, pour ainsi dire, dans l'ame du page par tous les pores.

Sa vie, au castel de son seigneur, était, de tout point, l'apprentissage qu'il devait faire pour demeurer ferme dans les arçons; pour manier habilement la lance aux tournois et dans les combats; enfin, pour être le digne soutien

de la bannière illustrée par ses aïeux en Terre-Sainte. Quelquefois même une noble châtelaine contribuait secrètement à l'instruction du beau page..... L'amour, ainsi que la fleur printanière, éclòt d'autant plus vite, qu'une main plus soigneuse le cultive : lui, l'enfantelet déposait, frais et timide, sur le front de sa belle marraine, son baiser matinal; puis il s'en allait, tout vermeil d'un bonheur qu'il ne comprenait pas. Mais il arrivait souvent que cette caresse innocente devenait l'aiguillon du malin : de coupables désirs ardaient la baronne aux charmes robustes et exigeans.... Lors le baiser, appelé par le baiser, recevait une autre direction, et de grands malheurs pouvaient en résulter, derrière les vitraux couverts d'écussons coloriés qui fermaient l'ogive de l'oratoire.

Le jeune varlet, lorsqu'il prenait son essor pour chercher des guerres ou des aventures lointaines, n'était plus novice en la tant douce science d'aimer, non plus qu'aux exploits du champ d'honneur : il méritait déjà ses éperons au jugement de la beauté, en attendant l'oc-

casion de les gagner, l'épée au poing... Il avait fait sa veillée d'armes la plus fervente, en vérité, quoique ce ne fût pas la Vierge qui lui eût été en aide.

On concevait donc l'utilité du noviciat des pages au temps où fleurissait cette poétique chevalerie, qui tomba expirante sous le premier coup de canon, et légua à la chimie les palmes du courage héroïque. Tout alors servait à développer les inclinations guerrières dans ces chevaliers futurs : trois lustres à peine s'étaient écoulés depuis le jour où leurs lèvres caressaient le sein de la nourrice, et déjà leur convoitise farouche demandait à s'allaiter de sang... Ils commençaient la vie, et souriaient à l'idée d'apprendre à mourir.

Mais, aujourd'hui, que font les pages chez nos princes ? quel étrange début militaire que celui qui consiste à se tenir dans une antichambre, sous des habits de laquais [1] ; et puis

[1] En grande tenue, le costume des pages était la livrée impériale : il n'y avait de distinctif dans leurs costume que l'aiguillette de rubans brodés, qu'ils portaient sur l'épaule gauche.

c'est, convenez-en, le plus singulier précédent, pour un officier de cavalerie, que le soin de porter la queue d'une robe, ou de présenter des épingles au coiffeur de telle ou telle princesse... Le maniement d'un sabre de cuirassier, succédant à celui d'une pelote, donne la plus bizarre idée des droits acquis à la cour; et le page, nommé lieutenant, qui vient commander à de vieilles moustaches avec ces antécédens, doit se hâter, s'il entend l'intérêt de sa gloire, d'épandre une odeur pénétrante de poudre à canon sur les émanations de toilette dont il est imprégné. C'est, du reste, ce qu'ont fait, sous l'empire, tous les pages envoyés dans les corps; mais n'importe, mieux eût valu l'école militaire pour noviciat, que l'antichambre, la queue de robe et la pelote aux épingles.

Les pages de la cour impériale étaient au nombre d'environ soixante; ils devaient avoir quatorze ans au moins et seize ans au plus pour être admis; ils pouvaient rester jusqu'à dix-huit ans dans la maison de l'empereur.

Si l'éducation des pages n'était pas exclusi-

vement militaire, il serait injuste de dire qu'elle fût négligée. Placés sous le gouvernement d'un général, ces jeunes gens avaient un hôtel particulier, rue Saint-Thomas-du-Louvre, où leurs exercices se trouvaient à peu près réglés comme dans un lycée. On leur enseignait le latin, le français, l'histoire, la géographie, le dessin, les fortifications, la topographie, la musique, la danse, l'escrime, la natation... Les plus grands suivaient un cours d'équitation.

Deux pages étaient toujours de service auprès de l'empereur ; un d'eux suivait sa majesté quand elle sortait à cheval ou en voiture; dans ce dernier cas, le page montait derrière la voiture avec les valets qui s'y trouvaient. Si l'empereur ne rentrait au château que le soir, les deux pages de service, un flambeau de cire blanche à la main, l'attendaient à l'entrée du vestibule, pour précéder sa majesté jusqu'au salon de service.

Quand l'empereur sortait dans sa voiture de gala, six pages montaient derrière le co-

cher, et le même nombre au moins derrière la voiture.

Aux audiences et durant les offices de la chapelle, huit pages étaient de service : ils précédaient l'empereur et marchaient après les huissiers, lorsque sa majesté sortait de ses appartemens; ils se tenaient en haie sur son passage, lorsqu'elle y rentrait.

Deux pages, de service auprès de l'impératrice, se tenaient dans le même salon que les dames d'annonce. Quand sa majesté sortait, le plus âgé portait la queue de sa robe; l'autre marchait devant elle. Tous deux l'accompagnaient à l'extérieur : ils montaient derrière le cocher.

Les pages chargés d'un message ou d'une mission verbale par leurs majestés, par quelqu'un de la famille impériale, par un des grands officiers de la couronne, ou par la dame d'honneur, ne pouvaient, sous aucun prétexte, se dispenser d'entrer en rapport direct avec la personne auprès de laquelle ils se rendaient, même lorsqu'elle était au lit. Cette obligation impérieuse pouvait être par-

fois une douce prérogative, si les jeunes messagers avaient à communiquer avec une jolie femme *dans le simple appareil*.... Aussi fallait-il entendre l'échange de saillies folâtres, de joyeux bons mots qui suivaient ordinairement l'excursion d'un page vers les sommités du château, près de quelque gentille lectrice; ou dans des régions moins élevées, à l'appartement d'une belle dame du palais. L'espiègle a su tout observer en un clin d'œil : son regard, guidé par une intention malicieuse, a découvert les secrets élémens de toilette que l'on cache; il a reconnu, sur un fauteuil, certains reconforts d'appas, que l'on nie; sa vue s'est glissée furtivement sous les tissus entr'ouverts du négligé, pour apercevoir l'absence des charmes que l'on supplée; et sa minutieuse inspection n'a pas laissé échapper le coloris d'emprunt des traits que l'on peint. Puis, si le page sait étudier déjà les apparences avec quelque sagacité, rien qu'à l'aspect d'une couche tiède encore, il a pu deviner les agitations d'une fatigante insomnie; il en a peut-être vu la confirmation, épanduc dans cette

couche légère de bistre qui cerne un œil noir ou bleu, tenant à peine suspendue sa paupière appesantie... Si par hasard la charmante titulaire du service d'honneur a cherché, le soir, avant de s'endormir, des émotions dans cette vie fictive que le romancier se plaît à explorer, notre malin messager a suivi, dans sa tardive disparition, le livre glissé sous l'oreiller : sa prestesse de seize ans a lu le titre sur le dos du volume à peine entrevu; et voilà l'insigne furet initié au secret de la lecture, du goût favori et peut-être des passions d'une dame qui dérobait le tout avec un grand soin.

Il y eut, pendant les dix années du régime impérial, de belles et lucratives aubaines pour les pages : les victoires décisives, les traités de paix, les heureux accouchemens des princesses, dont ils étaient chargés de porter la nouvelle, jetaient certaines prémices de fortune dans la carrière de ces jeunes serviteurs... Nous citerons, comme la plus importante mission de ce genre, celle qu'eurent les deux premiers pages de l'empereur d'aller annoncer la naissance du roi de Rome, l'un

au corps municipal de Paris, l'autre à l'impératrice couronnée, qui résidait alors à Navarre. Ce fut M. de Saint-Hilaire, fils du général de ce nom, qui se rendit auprès de Joséphine... Il y avait un noble avenir dans la vie de ce jeune homme; mais les perspectives brillantes de l'empire ne tardèrent pas à s'obscurcir; le second page de l'empereur, que l'on devait voir un jour à la tête de quelque beau régiment de cavalerie, laboure aujourd'hui l'aride domaine des lettres; il reporte parfois nos souvenirs sur les jours dorés de sa jeunesse : ainsi que tant d'autres, M. de Saint-Hilaire se plaît à ruminer, dans sa disette de bonheur, les prospérités d'une autre époque.

Nous avons connu, officier débutant comme nous, un autre second page de l'empereur, M. de Barral. C'était, nous l'affirmons, un digne émule des preux du moyen-âge : adorateur fervent de la beauté, il nous semble le voir encore, avec son petit frac vert, à longues boutonnières d'or sur la poitrine, s'agenouillant, à Bourges, sur le seuil d'une

jeune personne qu'il avait vue deux heures au bal, et lui envoyant toute son ame à travers la porte rebelle. Celui-là, simple page encore, avait mérité que l'empereur lui fît don d'une épée, pendant la glorieuse campagne de Prusse.... Aussi M. de Barral fut-il admis, peu de temps après, parmi les aides-de-camp du maréchal Masséna, l'enfant chéri de la victoire. Une aventure, qui produisit, dans le temps, beaucoup d'éclat, et dans laquelle sa bonne épée lui fit défaut, comme le glaive impérial devait trahir plus tard Napoléon, contraignit ce militaire, blessé à diverses reprises, de quitter le service : ce fut grand dommage.... Quelque pays que ce compagnon de notre jeunesse habite, nous aimons à penser qu'il lira cette page, et qu'elle sera pour lui un doux reflet, un suave parfum de souvenirs.... car il peut dire aussi :

Qu'ils étaient beaux ces jours de France.

Le général de brigade Gardanne fut le premier gouverneur des pages de l'empereur ; une singulière aventure lui fit abandonner ce poste

honorable. On va voir, qu'à l'exemple du chien de la fable, il lâcha le bon morceau qu'il tenait, pour courir après une ombre.

Vers le milieu de l'année 1807, M. le général Gardanne fut informé qu'un sien parent, qui, depuis longues années, habitait la Perse, venait de fuir après une révolte, et laissait un trésor au général, sous la garde des gnômes, ou, pour nous exprimer d'une manière moins classique, enfoui dans la terre.

Ces renseignemens lui parvenaient, disait-on, par voie certaine, et le secret du dépôt, dont on portait la valeur à plusieurs millions, n'avait été confié qu'à des gens sûrs..... Gens sûrs, soit ! Mais c'est toujours une chose bien aventurée qu'un secret confié, lorsqu'il se rapporte à des trésors.... A quoi bon tenter ainsi cette pauvre humanité.... elle pour qui la probité est quelquefois un si rude labeur !

Lorsque le gouverneur des pages, après avoir fait à l'empereur la singulière communication de ce qui précède, lui demanda un congé pour se rendre en Orient, sa majesté secoua la tête, et répondit : J'y réfléchirai.

A cinq à six jours de là, Napoléon appela Gardanne et lui parla de son trésor avec hilarité.

— Ceci, mon cher général, dit sa majesté, me paraît un peu fabuleux : les richesses enfouies de nos jours n'appartiennent guère qu'à la bibliothèque Bleue.

— Sire, j'ai des détails tellement précis....

— Je ne dis pas; mais vos détails viennent du pays des *Mille et une Nuits*, et je crains bien que l'histoire de votre héritage ne soit un supplément à ces contes orientaux..... Enfin, vous voulez aller en Asie, je ne m'y oppose pas; et, depuis que vous m'avez parlé de ce projet, j'en ai moi-même formé un qui rendra les chances du vôtre moins hasardeuses.... Vous pouvez me servir en Perse.

— Sire, cet honneur sera un second trésor pour moi.

— Celui-là, général, pourrait bien être plus réel que l'autre.

— Votre Majesté a peu de confiance dans la fidélité des génies de la terre.

— C'est que, voyez-vous, il y en a de deux espèces : les génies conservateurs et les génies

fouilleurs, et ces derniers sont enclins à dévaliser les autres. Écoutez-moi maintenant, général : Je signe la paix avec l'empereur Alexandre ; mais il est douteux que nous vivions longtemps en bonne intelligence. Lui, de son côté, moi, du mien, nous sommes placés aux extrémités de la bascule européenne, et l'équilibre est rare en politique.... Pour ce motif et pour d'autres, je me fais un allié en Asie ; or, l'empereur persan est un allié qu'il faut faire plus physiquement encore que politiquement. Je voudrais que mon ambassadeur extraordinaire auprès de ce souverain fût en même temps l'instructeur de ses troupes ; qu'il lui formât une armée, un véritable corps de bataille, autre que les troupeaux d'hommes qui, dans les guerres soutenues par la Perse, se ruent sur leurs ennemis, sans ordre, sans discipline, et se font exterminer en masse.

« Ce résultat obtenu, continua l'empereur avec feu, j'aurai dans l'Orient un bon appui, parce que les Persans ne manquent ni de bravoure ni de persévérance. Soixante mille hommes sachant manœuvrer à notre manière, pla-

cés entre les Russes et les Anglais de l'Inde, seraient pour moi une excellente avant-garde; l'alliance du Shah me paraît donc d'une telle importance, que je ferai, s'il le faut, de grands sacrifices pour la conserver..... Vous m'avez compris, général, dit Napoléon en s'animant : la confédération du Rhin m'offre en tous temps une route d'étape; la Prusse permet ou subit le passage de mes troupes; mes bons Polonais les accueillent à bras ouverts et les suivent. La Russie se présente ensuite : si elle entend ses intérêts, elle m'ouvre les plaines de sa Lithuanie et du pays moscovite; si le Tzar ne sait pas comprendre mes grands projets, qui sont peut-être encore plus dans ses intérêts que dans les miens, mes baïonnettes se font jour jusqu'aux frontières de la Perse. Là, je trouve l'armée du monarque oriental, qu'aura francisée un instituteur habile; elle remplit les lacunes ouvertes dans mes rangs par les combats et par les garnisons qui forment un système d'occupation sur mes derrières..... Je marche avec cette recrue sur l'Inde; je rends aux naturels la liberté, la pa-

trie; j'exhume partout les souvenirs de Tippo-Zaeb, et toutes ces braves populations se rangent sous mes aigles.... La puissance de l'Angleterre, ses véritables richesses, son ascendant maritime, sont anéantis du coup; car c'est l'Inde, et non la *taupière* appelée les Iles-Britanniques, qui alimente ces supériorités. Alors, je rends la paix au Monde, une paix solide, une paix inaltérable. Elle sera possible, parce que j'aurai mis un terme à l'éternelle perturbation dont les Anglais sont coupables, et qu'on m'attribue, à moi, parce que je refuse de laisser attacher le joug d'une poignée d'insulaires au front de l'Europe.

— Ah! Sire, le beau projet! s'écria le général Gardanne.

— Les hommes sans portée peuvent le trouver gigantesque, reprit l'empereur d'un ton réfléchi; mais ceux qui savent peser les ressources et les obstacles croient à la possibilité de son exécution. Puisque vos affaires vous appellent en Orient, M. le comte, soyez l'ambassadeur extraordinaire, le général expérimenté dont j'ai besoin près du Shah... Choi-

sissez quelques officiers capables de vous seconder dans la mission militaire que je vous confie; je leur ferai expédier des ordres dès que vous me les aurez fait connaître.

« Et comme votre trésor me paraît un peu hypothétique, continua Napoléon en souriant, j'aurai soin de vous faire une belle existence à la cour persane.... Formez là-bas beaucoup de bons soldats propres à servir mes vues; je ne regarderai pas au prix de la façon.... Partez dès demain, général; ce soir, vous aurez un bon de cent mille écus : il faut qu'un envoyé de l'empereur Napoléon prouve aux Persans que, si la terre d'Occident ne produit pas de l'or comme la leur, le fer qu'elle fournit peut en conquérir assez pour nous permettre d'être superbes dans nos ambassades.

Le général Gardanne se mit immédiatement en route pour Ispahan, avec un certain nombre d'officiers choisis dans les différentes armes.

On distinguait parmi eux le jeune capitaine de Bourgoin, fils d'un des diplomates les plus honorables du temps. Ce militaire, dont la fortune s'est ralentie au temps des légitimes,

comme celle de tous les hommes qui comptaient de bons services sous l'empire, ne porte encore aujourd'hui, ce nous semble, qu'une épaulette de lieutenant-colonel ; mais il peut en être fier, et certes! il vaut mieux avoir à se plaindre d'un déni de justice, qu'à rougir jusqu'aux yeux d'une faveur, ainsi que tant de gens dont on a brodé la nullité ou la sottise. Cette réflexion en amène une plus amère : Si les étrangers, qui ne peuvent pas savoir combien les *restaurateurs* et même leurs continuateurs cachent de lumières sous le boisseau, se prennent à juger des gloires françaises par les croix, et des capacités de notre nation par nos fonctionnaires, nous devons être un peuple bien noté dans les opinions de l'Europe..... Heureusement, le boisseau du pouvoir est fêlé, et les vraies lumières se font jour, malgré les éteignoirs officiels... Cela dit, suivons le général Gardanne en Perse.

Nous ne donnerons point ici la description d'une entrée d'ambassadeur, sujet rebattu mille fois. Encore moins ferons-nous assister nos lecteurs à la première audience que le

Shah voulut bien accorder au général : les coussins, les pipes, les parfums d'Arabie, les cent esclaves noirs, les têtes saisies à deux mains pour se courber devant le fils aîné du soleil, et mille autres détails des solennités orientales sont excessivement fastidieux à lire. Allez les voir à l'Opéra-Comique, dans Gulistan, ou dans le Calife de Bagdad.

Le Shah ménagea au général français la galanterie de faire manœuvrer devant lui ses troupes ; ce qui prouva très-éloquemment à cet officier qu'il aurait tout à faire pour les rendre propres à l'exercice et aux marches de l'Europe.

Les cérémonies de présentation auxquelles le comte Gardanne devait se soumettre lui parurent longues : vous devez concevoir que, depuis l'instant de son arrivée à Ispahan, il fouillait de ses vœux la terre qui recélait les immenses richesses qu'il venait recueillir. L'honnête général en avait rêvé la nuit précédente : des songes aimables lui avaient envoyé toute une épopée orientale de diamans, de rubis, d'émeraudes, de saphirs. L'escarboucle même, phare étincelant des profondeurs souterraines où le

fugitif s'était plu à empiler l'héritage légué à son parent, le gouverneur des pages; la fabuleuse escarboucle éclairait des tonnes d'or, numérotées et étiquetées avec beaucoup de soin, afin d'épargner au donataire l'embarras d'un inventaire.

Lorsque le réveil de Gardanne ferma ce chapitre des Mille et une Nuits, il eût donné peut-être un de ses bras, respectés par le plomb et le fer des batailles, pour se rendre sur l'heure au lieu secret qui lui était indiqué. Mais, outre que le fils aîné du Soleil l'attendait, il ne paraissait pas prudent d'ouvrir en plein jour le fameux trésor..... Que la journée parut languissante à l'ambassadeur!... Qu'il éprouva d'impatience pendant les discours et les cérémonies auxquels sa réception donna lieu; que les mets du couvert impérial lui parurent fades,... et sur ce dernier point, il ne fallait pas avoir l'esprit occupé d'un trésor pour être de l'avis du général.

Enfin, la nuit vint : le *père* du Shah, en se cachant derrière les montagnes de l'occident, permit au comte et à quelques officiers, qu'il

avait mis dans sa confidence, de s'acheminer vers le lieu fortuné ; munis de pioches, de bêches et des ferremens nécessaires pour ouvrir la fermeture immédiate du souterrain. Gardanne, une lanterne dans une main et de l'autre tenant le plan qu'on lui avait fait parvenir en France, ouvrit la marche mystérieuse des explorateurs. Il s'arrêtait de temps en temps pour comparer les sites environnans avec son dessin, sur lequel il fixait l'œil lumineux de sa lanterne. Le général devait être bon à peindre en ce moment.

— Ce doit être près d'ici, dit enfin l'ambassadeur en se tournant vers ses amis : voici le bouquet d'aloès, voilà la ruine antique reproduits sur ce plan....

Et, quittant son monde, le comte, se baissant et promenant sur la terre une longue trace de lumière, s'avança, pas à pas, dans la direction assignée par le dessin; préparant sa vue à reconnaître le laurier-rose planté au dessus de l'entrée même du souterrain.

Gardanne avait fait environ quarante pas en

avant de ses confidens, lorsque tout à coup ils virent disparaître homme et lanterne..... Effrayés, ils coururent vers le lieu de l'éclipse, et aperçurent le légataire universel du riche Persan au fond d'une excavation de sept à huit pieds. Sa lanterne, dans la chute qu'elle venait de faire, lui était restée fidèle. Les amis du général, à l'aide de cette lumière, descendirent dans le trou d'une manière moins brusque que lui, et reconnurent, à leur grande satisfaction, qu'il n'était point blessé. Mais, étant tombé dans une terre glaiseuse, que pénétrait l'eau d'une source voisine, l'ambassadeur de sa majesté l'empereur Napoléon se trouvait embourbé jusqu'aux genoux, et l'on eut quelque peine à le tirer de là. On y abandonna même un de ses éperons, qu'il fut impossible de retrouver.

Lorsqu'on eut remis sur pied le général, intempestivement revêtu d'une teinte gris de perle couvrant son habit brodé, on pénétra dans un petit souterrain dont on aperçut l'entrée. Mais Gardanne avait laissé ses illusions au fond du bourbier d'où ses compagnons venaient

de le tirer; il reconnaissait la justesse des prévisions de Napoléon, et le mensonge rutilant du rêve qui l'avait bercé la nuit précédente.

— Messieurs, dit-il en soupirant, voilà bien le contenant; mais le contenu n'y est plus..... Je suis un homme dévalisé.

— M. le comte, dit un des officiers en promenant la lanterne sur toute la surface du caveau, il y a quelque chose ici qui doit vous consoler.

— Quoi donc ? demanda fort brusquement le général.

— Il est évident, reprit l'observateur, que ce souterrain n'a jamais pu renfermer le quart des richesses que vous espériez y trouver..... Vous perdez donc en effet trois fois moins que vous ne pouviez le craindre.

— Singulier raisonnement!

— Il est logique, M. le comte.

—Oui, mais je m'aperçois maintenant, reprit Gardanne, que j'ai gagné à tout ceci quelque chose que je n'attendais pas.

— Qu'est-ce, mon général? demandèrent tous les assistans.

— Une forte entorse, qui se prononce à présent que mon pied est refroidi.

— C'est un sort commun à tous ceux qui courent après la fortune sans l'assentiment de cette quinteuse, dit un jeune lieutenant qui se piquait d'être quelque peu philosophe... Elle ne leur réserve que des entorses ou des crocs-en-jambes.

— Messieurs, continua le comte en s'appuyant sur deux épaules, aidez-moi, je vous prie, à regagner mon hôtel. Ce que nous avons de mieux à faire, c'est d'apprendre la charge en douze temps aux Persans; si nous parvenons à former ici soixante ou quatre-vingt mille alliés à l'empereur, nous pouvons nous en rapporter à lui du soin de notre fortune; et celle-là ne nous sera pas enlevée, comme le trésor de mon parent.

L'ambassade et la mission du général Gardanne obtinrent le succès préparatoire que Napoléon en attendait : cinquante ou soixante mille soldats persans furent instruits et disciplinés à la française. Mais il fallut du temps pour accomplir ce résultat; et, durant l'absence pro-

longée du gouverneur des pages, l'empereur donna cette charge au général de division Caulincourt, frère du grand-écuyer, duc de Vicence.

Gardanne et ses officiers revinrent en France, décorés de l'ordre du Soleil : c'était fort honorable, sans doute; cependant le général déclara qu'il eût préféré le bien que pouvait lui procurer, un soir, sa modeste lanterne.

Nous sommes loin d'avoir fini notre chronique des pages; mais l'espace manque ici pour la terminer. Nous renvoyons au troisième volume le récit des aventures du *chérubin des Tuileries*, anecdote fraîche comme les joues vermeilles du héros, tendre comme les yeux d'azur de l'héroïne.

FIN DU DEUXIÈME VOLUME.